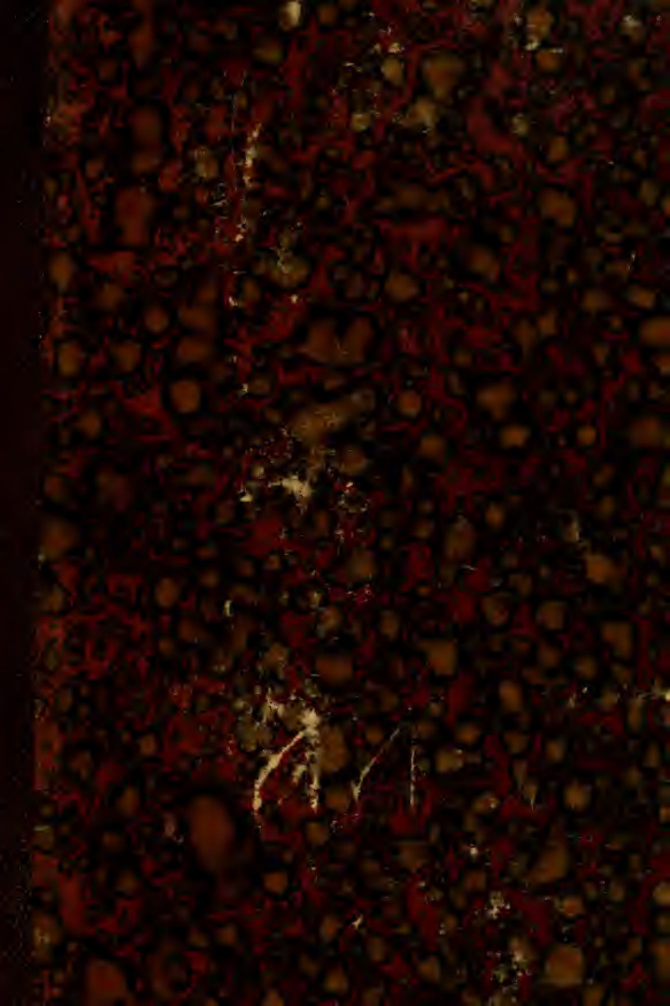
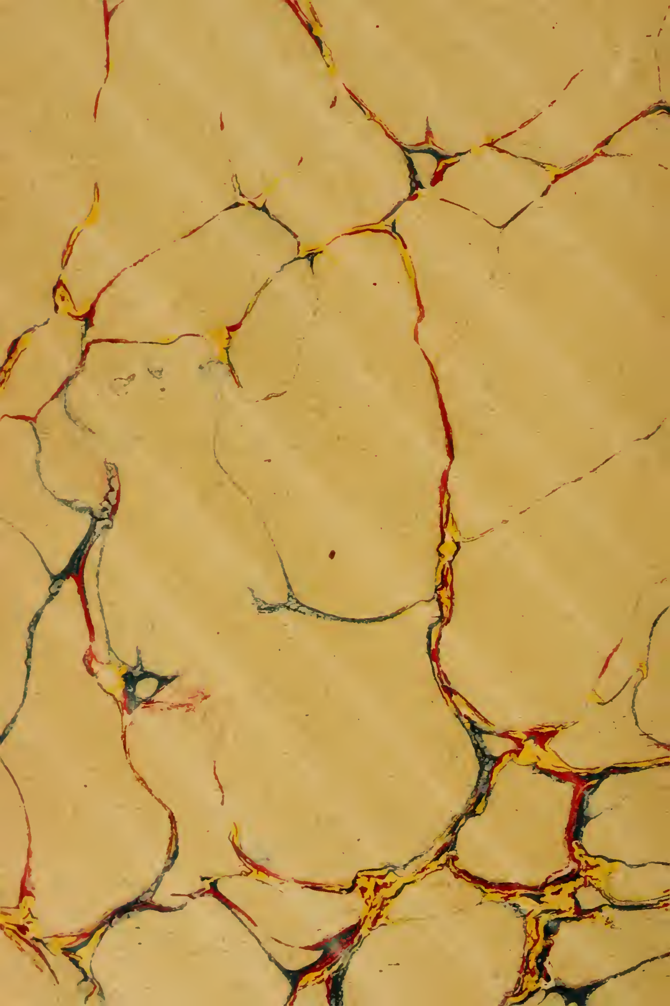
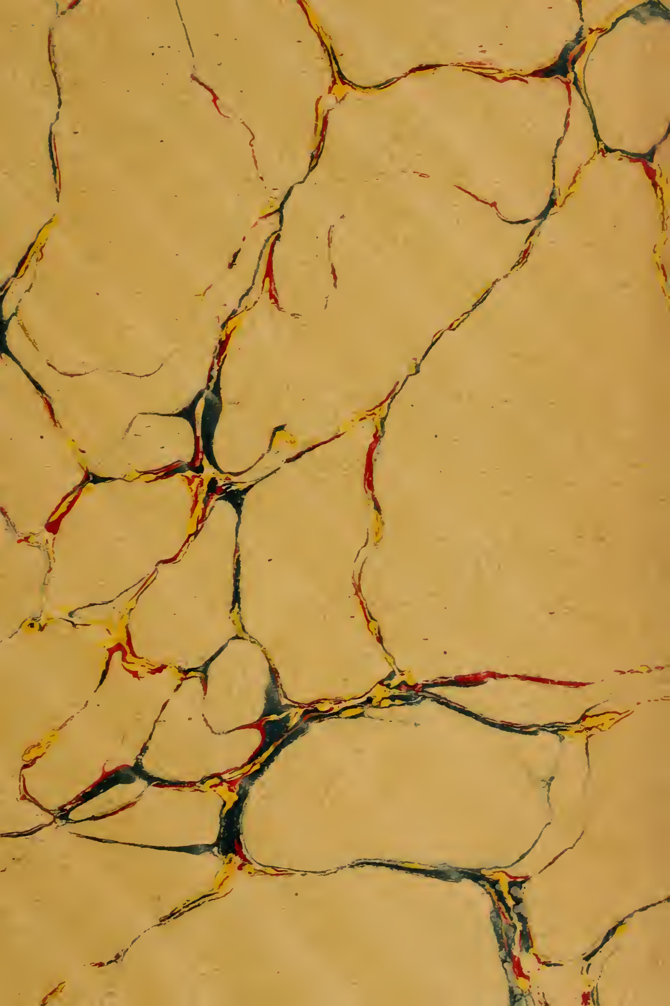






# L'ORIENT VIERGE

*Roman épique de l'An 2000*

## DU MÊME AUTEUR

ELEUSIS, causeries sur la cité intérieure.
SONATINES D'AUTOMNE, poèmes.
COURONNE DE CLARTÉ, roman féerique.
LES CLEFS D'OR, contes.

STÉPHANE MALLARMÉ, essai (Epuisé).
JULES LAFORGUE, essai, introduction de Maurice Mæterlinck.

*Pour paraître :*

PARSIFAL RIDICULE, roman passionnel.
LE SOLEIL DES MORTS, roman contemporain.
LE PAYSAGE DES AMES, études mentales.

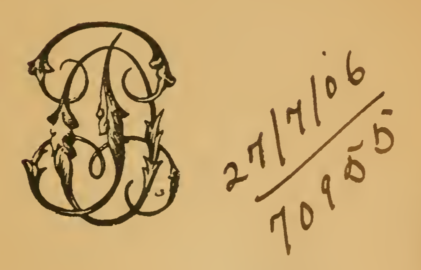
UN HOMME ET UNE FEMME, pièce en quatre actes.

CAMILLE MAUCLAIR

# L'Orient vierge

*Roman épique de l'An 2000*

« Il rêvera partout à la chaleur du sein ».
VIGNY.



PARIS
PAUL OLLENDORFF, EDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*.

1897

*Il a été tiré de cet ouvrage : 1 exemplaire sur vieux japon, avec couverture et enluminures originales, par J. GRANIÉ, et 10 exemplaires sur Hollande.*

A

ALFRED SUTRO

*Ce livre est très affectueusement dédié.*

# PRÉFACE

Le présent livre expose, au cours d'une singulière hypothèse politique et sociale, le spectacle d'une haute volonté active, parvenue aux limites de la puissance par la force des armes et l'assentiment de la destinée, et rejetée pourtant dans la démence et la déroute par l'ironie des lois invisibles. Ces lois, discernons-les sous les actes des êtres : il n'y a qu'un seul drame, celui de leur lutte avec notre cerveau, et avant tous les personnages bariolés et fébriles des romans, ce sont elles les figures essentielles et vivantes. Ce récit, sous ses divers épisodes, rend encore hommage à ces lois abstraites de l'âme

et de l'esprit : elles y existent plus véritablement que les hommes et la femme qu'on y verra paraître.

Une haute volonté, ai-je dit. Sans doute, le livre clos, pensera-t-on qu'il en est de plus authentiques, de plus altières, et l'on sentira bien que celle-ci ne me contente point non plus parfaitement. Il est plusieurs degrés de volonté : et si l'on entend sous ce mot le jeu de l'âme cherchant *sa plénitude*, combien l'effort d'un Marc-Aurèle, d'un Pascal ou d'un Emmanuel Kant apparaît plus accompli que celui de mon conquérant, ébloui d'un rêve brutal parmi l'ébrouement des chevaux de guerre ! C'est que les philosophes et les mystiques, qui sont les premiers des hommes, s'élèvent sans peine au-dessus de cette volonté que j'ai pris soin de nommer *active*. Ils rectifient en eux le groupement des circonstances par une logique qui leur est propre, et ils atteignent ainsi à un héroïsme intérieur qui dépasse tous les autres. La fable nous montre Bellérophon, ou Persée, ou Siegfried, étrangement silencieux, pénétrés de la connaissance de leur destin, et revêtus, sous l'apparence d'armures divines, d'une certitude si impénétrable et si native, qu'on ne la saurait comprendre si

l'on oubliait que leurs exploits n'ont rien de matériel, mais allégorisent des conquêtes abstraites. Cela se découvre aussi chez ces héros au-dessus des faits que sont les fidèles de la pensée pure : ainsi faut-il envisager ce qu'on nomme le calme de l'esprit comme la marque des volontés très supérieures.

Ce n'est pas à dire que l'existence des philosophes et des mystiques soit exempte de découragement et de tristesse : il en faut pour la noblesse de l'âme, et la recherche en ces régions arides et presque inhabitables de la connaissance rencontre aussi ses gouffres ironiques et ses éboulements soudains. Mais ces désastres intérieurs n'effacent jamais la sérénité des méditatifs : ils sont comme éclairés d'une lumière constante de joie qui vient de leur consécration même à la pensée pure et à ses périls. Ils étudient comme conditions de vie ce que les autres maudissent comme catastrophes, et ils ne s'affolent pas.

Les hommes de volonté simplement active, au contraire, ne s'attendent point, en composant l'ordonnance de leurs ambitions, à l'intervention de ces grandes lois de la direction intellectuelle, qui sont la climatologie ou la météo-

rologie spirituelles, et dont la prévision réfléchie sera peut-être la religion de l'avenir. Ou si le souci leur en vint, ils craignirent peut-être aussi de perdre la foi en eux-mêmes et de s'énerver d'hésitation en y pensant trop : les actions humaines ont toujours paru exiger pour leur réussite l'oubli de certaines considérations mentales, quelque étroitesse d'esprit même, un côté violent et un peu brut. Mon personnage donne l'exemple d'une de ces volontés appliquées aux choses de la vie matérielle; ne concevant guère qu'une fin, qui est de dominer les autres. Son vœu est d'être au-dessus d'autrui, sans trop songer à ce qu'il sera. Et c'est précisément par cet oubli qu'il déchoit, lorsque la seconde partie du récit le laisse libre en face de son rêve; sa force d'expansion n'a pu s'employer que pour préparer la venue d'une volonté d'un degré au-dessus de la sienne, il aperçoit que tant d'efforts où il se prodigua aboutissent à une infraction aux lois naturelles. il veut revenir brusquement sur sa conception, et il ne peut : parti sans avoir découvert l'Idée logique de sa tentative, il s'en trouve dépassé, et en conçoit un bouleversement qui le mène au délire et le tue plus sûrement que l'anévrisme. Cette erreur initiale dans le

calcul de son propre effort vicie toute la psychologie de l'homme volontaire au premier degré, dont l'aventure d'un dictateur m'a paru comprendre assez complètement tous les avatars, et s'arranger assez convenablement en roman, puisque ce désaccord d'une vie d'action soudain paralysée par l'abstrait est un cas tout moderne, malgré l'affabulation hypothétique et future de ce livre.

Pour ce qui s'y passe, en tant qu'accidents extérieurs et épisodiques, après ce que je viens de dire on sentira que je n'y tiens pas davantage qu'à d'excellents prétextes de psychologie, encore que je ne les présenterais point sans y avoir mis ce que j'ai pu d'ornementation dans le style et de liberté lyrique dans l'arrangement. On contesterait avec autant de droit que peu de mérite l'arbitraire qui emplit ces pages et y dispose des événements, des contrées et des races; aussi je prie qu'on m'en donne dès maintenant toute la licence, parce que je ne me soucierais de la vérité ethnologique et chronologique dans une œuvre d'art — et ce livre n'est ni un roman réaliste, ni une prophétie politique, mais uniquement une œuvre d'art — que si j'avais renoncé pour toujours à y laisser se jouer

l'imagination. C'est pour moi le propre du roman, et je n'en retiens que l'occasion de prévenir tout de suite que je n'ai rien voulu d'exact ; c'est même mon désir de le faire sentir sans équivoque qui m'a en partie déterminé à situer mon récit dans le futur. Je ne vois pas comment, ni pourquoi, je m'empresserais de défendre la possibilité de tels bouleversements d'Etats indiqués ou admis plus loin ; je concède là-dessus tout ce qu'exigera l'historien ou le politique, puisqu'il n'est rien ici pour leur complaire, et que je n'y prétends point du tout. Il est clair que cette Europe à venir, cette dictature latine, ce revirement de l'Occident contre les Jaunes, et toutes ces conflagrations de peuples, ces sièges, ces batailles, n'équivalent à aucune prévision diplomatique et ne sont qu'un jeu de poète.

Il m'a plu de supposer que des événements considérables étonneraient le xxe siècle finissant. J'ai admis l'établissement de la Russie à Constantinople, et son désintéressement de l'Europe centrale. la séparation mentale des Germano-Latins et des Slaves. J'ai constitué arbitrairement une Confédération d'Occident, et il m'a fallu pour cela considérer comme faits accomplis d'abord la ruine de l'hégémonie des Hohen-

zollern et de la Triple-Alliance à la suite d'une nouvelle guerre franco-allemande, puis le désarmement général dû au socialisme, puis l'effacement politique de ce dernier devant l'avénement d'un internationalisme anarchique, enfin une cohésion idéologique de l'Europe centrale après l'effondrement des monarchies constitutionnelles et des régimes parlementaires. Et voilà de bien graves et risquées hypothèses ; il me les fallait avancer pour l'essence même de mon livre, et j'en ai dit d'ailleurs le strict nécessaire pour l'intelligence du vrai sujet, qui est le drame d'un homme de volonté aux prises avec une erreur. Le reste est décor, et j'y tiens peu. A vrai dire, si l'on me poussait, j'opposerais bien que cette fantaisie terrible n'est point sans s'appuyer toutefois sur quelques prévisions d'histoire générale qui ne me semblent point absurdes, que je n'ai point coupé tout lien entre mon livre et ce qui sera peut-être vraisemblable dans l'avenir, — et qu'enfin tout arrive, même les songes...

Mais je ne m'ingénierai point à regagner par là ce que je viens d'abandonner : et il resterait à savoir si l'écrivain a le droit de construire une absolue fiction sur la société réelle de l'Eu-

rope contemporaine, d'en conserver tels éléments et d'en supprimer ou travestir tels autres. Qui déterminera les droits de l'écrivain et devant quoi ils expirent? Si j'ai concerté avec justesse mes développements épiques à l'âme de celui qui les engendre, je me tiendrai quitte pour cette fois encore des vraisemblances de la vie ; j'aurai satisfait à l'une des formes de la vérité, altérant les autres à son seul profit, et si ce concert reste proportionné, je n'aurai rien créé d'inharmonieux selon l'art. On sentira bien que ce roman, avec l'apparence et le cadre d'un roman social, est pourtant tout chimérique, un livre de psychologie générale et d'invention.

N'y aurait-il d'ailleurs à quereller ce qu'on nomme la vérité historique ? De ce que je l'ai fortement bousculée ici, je semblerai juge et partie à contester cette notion ; mais en vérité je la conteste avec d'excellents esprits qui sentent bien aujourd'hui, après l'amoncellement des notes et des mémoires, que l'histoire est quand même une science sentimentale. Même en laissant de côté les détails d'érudition et le décor pour ne m'attacher qu'aux âmes, je ne découvre rien, aux tomes archéologiques, de plus véridique que la reine de Saba ou Salammbô

comme les peint Flaubert. Aucune monographie du compilateur le plus renseigné ne dérangerait là-dessus mon sentiment inspiré par ce grand homme, et je pense que le sentiment a droit de cité dans l'histoire aussi valablement que le document le plus sûr, qu'il contient une authenticité morale, que l'interprétation a des prérogatives inaliénables, et qu'il existe une infinité de façons d'être certain.

Je ne puis enfin que réserver le même scrupule pour l'esquisse rapide de civilisation morale de « l'Orient vierge » qui est la chose dont je conviendrai être le moins satisfait, si l'on me passe le secret contentement de n'avoir point voulu en esquiver l'échec. Je sens qu'on y demandera davantage et que cela eût valu un autre livre. Mais je m'y suis tenu, non à tout ce que j'en pouvais dire, mais à ce que mon héros devait en apercevoir utilement pour que le doute de son œuvre lui vînt : et les paroles d'Erodia sont celles d'un être passager, qui sert tout juste à hâter le drame de cet homme en lutte avec des fantômes nouveaux, et le pays singulier que régente cette visiteuse des âmes ne doit point, dans ma pensée, être plus réel qu'il ne semblera dans le récit.

On me querellerait plus gravement sur la condition de *futur* où j'ai situé toute mon histoire. Et puisque aussi bien je m'aperçois avouer en cette préface quantité de doutes sur ce que j'ai fait, je renoncerai à me protéger aussi sur ce point-là. C'est le plus vulnérable, et l'escompte de ce qui peut se produire est une convention dont l'arbitraire peut choquer, surtout dans notre période d'analyse où l'on se tient aux faits et aux milieux modernes; mais cette convention est-elle beaucoup plus blessante que celle du théâtre par exemple, qui rassemble sur un personnage une foule de traits et de généralités? Et ne serait-il pas plus insupportable encore de déranger le passé pour y introduire ma fiction? Ce n'est qu'un procédé, et j'ai tout construit en conte, sans l'appuyer de plus de réalité qu'il n'était indispensable. J'ajoute que le rapport logique d'un homme et de ses aventures demeure entier et possible hors toutes conditions d'époque, sans qu'intervienne le scrupule de dates antérieures au moment où on lit — ou contemporaines. Spécialement pour ce livre me vient cette fortuite mais toute véridique raison, qu'il fut conçu en son ensemble plusieurs mois avant que les événements sino-japonais d'avril

1895, le prélude d'une alliance des races jaunes, l'inquiétude de l'Occident, le projet d'une ligue européenne contre « le péril asiatique » fussent venus en corroborer historiquement l'idée-mère, qui semblera aujourd'hui au lecteur en provenir. Sans tirer orgueil de cette prévision, j'y puise assez de force contre la distinction de ce qui arrive et de ce qui arrivera pour ne point m'inquiéter outre mesure d'avoir un peu régenté les dates et les événements. D'ailleurs, je ne m'occupe que d'émouvoir, et ce sera toute ma satisfaction d'avoir passionné certains avec toutes sortes d'éléments vrais ou fictifs, s'ils m'avertissent que j'y parvins. Emouvoir, n'est-ce pas toute la raison d'écrire, dès qu'on se désintéresse d'enseigner? La littérature, c'est formuler des pensées et des sentiments sous prétexte de raconter des histoires; et l'intérêt des « histoires », c'est toujours leur dessous.

Pourquoi-enfin — et quittons ces commentaires et ces réticences — me défendrais-je d'avouer que j'ai tenté ce livre peut-être trop vaste par un instinct de protestation contre l'étroitesse des romans actuels, dans le désir d'introduire le lyrisme individuel au sein même des spectacles contemporains, dans un grand et violent

sentiment de lassitude en présence de cette illusoire *vérité* qui ne sert aujourd'hui qu'à excuser l'impuissance de l'invention, et borne l'art à la copie? Aussi bien m'est-elle odieuse, cette servitude de date et de fait; la vérité vraie n'en a que faire, la vérité authentique est celle du génie expansif. Dans le roman plus qu'ailleurs peut-être, les événements sont le fruit du caractère, et je n'ai voulu ici qu'essayer de me libérer d'une vision qui borne à ce qu'elle voit autour d'elle l'infini de la vie et de l'âme. De tels livres, je le sais, ne se réussissent pas souvent, mais ce qu'il faut, c'est tenter, et il y a des heures où la noblesse de l'art est moins de parfaire une petite chose que d'aller de tout cœur vers une grande. Il y a ici un rêve qui ne se contient point dans mon temps. Mais mon temps *moral*, ce n'est point le laps de ma naissance à ma mort, c'est ce qui a eu vie depuis les limbes, et je me sens contemporain de tous les êtres passionnés et intéressants, du premier siècle ou du suprême. Les autres peuvent me coudoyer, ils me semblent des cadavres, et l'art est absurde s'il ne s'adresse pas instinctivement aux figures surélevées, aux « hommes représentatifs ». Autrement, c'est le régal de la canaille.

On ne trouvera nullement ici une vérité pratique, une peinture d'histoire, un tableau documentaire, des portraits sous des pseudonymes, ni toutes les attractions du réalisme. Mais on y trouvera des images, des rèves, des appels vers une vie plus large, vers des exaltations de l'énergie humaine : on y trouvera peut-être, sous l'affabulation poétique et peu vraisemblable, l'intuition d'une vérité qui n'a pas besoin d'être datée, la seule que j'aime, la seule qui me touche dans l'œuvre des morts et des vivants, la seule qui ne nous entrave pas quotidiennement, la seule qui soit la source de pensées graves, fécondes et permanentes.

C. M.

LIVRE PREMIER

# LES FORCES

# I

## LA RÉUNION SOLENNELLE

Ce soir-là, vers les ténèbres amoncelées aux angles altiers des architraves, avec la flamme des candélabres montait la voix ardente et dévoratrice du dictateur dressé, simple et noir.

Et au-dessus des légats silencieux, les paroles de guerre se heurtaient et sonnaient violemment comme des épées d'or.

« ... Dépositaire d'une grandeur alourdie de siècles au bord des mers occidentales, corps étrange vivifié de tous les sangs, âme profonde où s'épurèrent toutes les âmes, l'Europe, messieurs, semble n'épuiser les destinées que pour

en susciter de nouvelles. Une tradition de beauté visite ses cîmes : et cet être géant et complexe, avec ses formes méditatives ou violentes, signifie dans sa configuration même une vivace et inépuisable nativité. Des cortèges de songes surgiront infiniment encore de ce continent vers qui se hérisse, des profondeurs du pôle, le grand lion emblématique de la Scandinavie : et, au-dessus des nécessités de la diplomatie journalière, c'est tout le politique, d'ajouter à ces songes un sujet nouveau de stupeur pour les générations futures !

» J'en atteste, messieurs, la force qui sourd de ces contrées de race germano-latine enfin réunies, dont vos présences ici résument la mission et l'histoire : le sublime d'une politique est de mener les Etats, à travers les événements et les précautions indispensables et immédiates, vers une légende nouvelle ! Il a fallu des périodes énormes pour que ce qu'on appelait les rêves devînt la fin essentielle des esprits appliqués, le désir dernier des manieurs d'idées ; pour que la science, les considérant jadis avec inimitié, eût enfin de son vrai rôle une assez haute intuition pour les saisir, les légitimer et les renouveler par ses propres conquêtes, les fondre en elle et se fondre en eux, utiliser pour une connaissance unique la précieuse et exal-

tante puissance qui naît du don d'illusion! Il fallut des siècles de métaphysique sans fondement et de science positiviste sans idée générale, de rêveries creuses et de recettes également détestables, pour que, l'humanité en vînt à ne plus séparer ses efforts matériels de ses méditations, et à mêler les uns et les autres en une logique harmonie. Auparavant, les hommes semblaient considérer l'imagination et le songe comme des voluptés pernicieuses : ils y recouraient secrètement après avoir travaillé, mais ils eussent rougi de les mêler à leur travail, ils n'admettaient pas qu'on ne s'emploie jamais qu'à fortifier ses songes; et ils ne jouissaient de rien parfaitement, leur morale était timide et restreinte. Mais lorsqu'au lieu de désavouer leur idéal par l'expérience ils étayèrent l'un par l'autre, les peuples unirent la science et la conscience, ils devinrent de grands poèmes vivants et perpétués, et rendirent ainsi inutiles les poètes, c'est-à-dire les seuls hommes que jusqu'alors l'intelligence n'avait pu décréter inutiles pour placer en face de l'humanité les effets concentrés et purifiés de son propre génie!

» Ces enregistreurs augustes de l'effort humain, ces révélateurs du monde moral vrai, ces embaumeurs de l'âme des foules en des élixirs de beauté impérissable, les artistes n'eurent

plus de rôle social au jour où l'individu libéré put être lui-même son confesseur et son poète, et n'eut plus besoin qu'on lui montrât la terre promise, puisqu'il y était entré. Ce jour-là, l'âge expérimental de la science, de la psychologie et de la politique fit place à un âge de résultats : de ce jour, et de celui-là seulement, la civilisation commença sur la terre. Vous êtes fils de ceux qui aperçurent cette inouïe évolution : et déjà il vous semble qu'elle est éternelle comme la logique des climats et des astres, et que tout auparavant n'était que barbarie fumeuse, traversée d'éclairs de pressentiments. Le génie moderne, ce fut l'exercice libre et total des facultés : avec la féodalité de l'esprit tomba une des grandes désespérances des âmes, et tout fut surélevé pour l'humanité. Cet exhaussement de l'homme jusqu'à l'envisagement de ses propres résultats entraîna toute la morale.

» Messieurs, ç'aura été notre honneur récent, à nous hommes de l'an 2000, que d'avoir compris et permis cette suprématie du rêve, d'en avoir fait non plus l'inane abandon de l'âme dans le vague et l'inexact, mais le sentiment réconfortant et lucide de l'unité de toutes les connaissances devant l'esprit individuel. Le rêve, nous en avons fait le but de ces sciences

expérimentales qui autrefois l'opprimaient : s'obstinant à le mépriser ou le haïr, elles se sentaient pourtant incapables de contenter le cœur après l'esprit, elles erraient dans l'immensité des royaumes intellectuels comme des reines aveugles, et heurtaient, impuissantes et furieuses, à la porte impénétrable derrière laquelle l'imagination dormait son paisible sommeil d'enfant ! A la fin le seuil s'ouvrit, et les yeux éteints et les yeux clos furent touchés d'une égale et juste lumière. La *science du rêve* se créa, tout fut concerté pour produire plus de bonheur, et les vieilles menaces des prophètes, qui prédisaient au savoir grandissant un parallèle grandissement de tristesse, ne signifièrent plus rien et moururent avec les erreurs primitives. Nous avons conçu enfin que le travail de tous les savants et l'exaltation de tous les poètes n'étaient faits que pour orner d'une harmonie constante l'esprit de l'individu libre, et ne différaient plus, unis en ce résultat. Cet épanouissement, nous l'avons vu ! Sa renaissance est si près de nous, que je ne vous la rappellerai pas davantage. Cela devient seulement de l'histoire, et il ne faudrait pas remuer beaucoup le sol de nos capitales pour que parût le sang déplorable que cela coûta ! Ceux qui ne comprenaient pas s'opposèrent, et disparurent dans le sursaut

de la révolution. Il le fallait, et cela est bien.

» L'acheminement de la créature sociale vers le vrai homme à travers les cadavres nous a tous menés, héritiers des siècles d'autoritarisme et de lucre, à cette grande, à cette inusitée notion politique et morale de l'identification du rêve et de la connaissance, de la fusion des sciences logiques et de la sensibilité expansive. C'est sur cette idée philosophique que vivra notre confédération : c'est en elle que le divorce de l'idéologie et de l'analyse, dont le fait séculaire nous semble présentement si informe, si absurde, s'est réconcilié pour ouvrir les temps nouveaux au règne de l'individu, dont la conscience isolée est l'image génératrice des mondes.

» Je sais donc n'étonner plus, en parlant ici de ces choses abstraites et simples, et ordonnées comme tout ce qui relève de la logique et de l'abstrait, ceux d'entre vous qui, légistes ou diplomates, étudient avec curiosité les discours de cette période abolie où existèrent des Parlements, et où l'*éloquence des chiffres*, comme disaient cyniquement les personnages de cette pauvre époque, était en honneur, ainsi que cette étrange *sobriété d'images*, où notre vision lyrique ne voit plus que mesquinerie et platitude. Je ne puis renoncer à quelque ironie en son-

geant au scandale de ma parole si l'événement m'eût placé parmi eux, et si je m'étais levé pour dire, comme je vous le dis, à ces assemblées stupides et basses de techniciens et de spéculateurs : « Ayant réfléchi au suprême de la politique, je crois, messieurs, qu'avec les moyens dont il dispose, je puis venir proposer à notre Etat ce luxe authentique, de *réaliser un rêve !* »

Le grand-maître de la Confédération germano-latine se tut un instant, et se pencha sur la foule. Les bouquets de flammes immobiles irradièrent : l'ombre de la chaire solennelle descendit vers les visages levés. Une rumeur emplit les salles, des armes tintèrent. L'étincellement des broderies ondulait en se diamantant sur le fond des tentures écarlates. Des groupes de ministres de l'Alliance, vêtus de noir, se massaient aux embrasures des colonnades. Des mains, des visages crispés d'attente surgissaient des étoffes et des clartés. La rumeur de la nuit sur la ville naissait au seuil des vestibules. Le silence se refit, la forme haute de l'orateur se redressait, de nouveau sonnait la voix prestigieuse :

« Assurément, ces hommes stériles d'une misérable époque éteinte n'eussent point manqué de rire à me voir prononcer, dans leurs débats grossièrement immédiats, ces mots de médita-

tion et de rêve, dont leur scepticisme et leur élégance abjecte n'admettaient même plus le sens. Aujourd'hui, nous trouvons naturel de satisfaire nos consciences avec ce que négligeaient ces malheureux parlementaires, ces avocats abâtardis de démocratie, qui périrent sans confesser la force de ces idées dont nous vivrons! C'est un rêve qui nous porte; et si je viens ce soir vous parler, ayant consulté les généraux et les ministres, ayant revisé depuis plusieurs mois mon projet avec le concours de leurs connaissances techniques, c'est d'un rêve que je veux vous exposer l'urgence! C'est une légende nouvelle que je veux vous proposer de susciter dans les mémoires futures!

» Messieurs, l'antique Europe, je le répète, n'a pas encore accompli toutes ses destinées. Elle a survécu aux plus étranges cataclysmes politiques : sa terre féconde est robuste d'une sève de sang. Après avoir tué le monde barbare, il lui a fallu tuer le monde romain; la féodalité mourut après, et après il fallut tuer les rois. Et nous, après les rois, nous avons tué les bourgeois, qui avaient confisqué la révolte à leur profit, et souillé la vie d'une pourriture d'égalitarisme, de médiocrité et de sottise véritablement plus haïssable que tout! Les civilisations se sont agglomérées et surchauffées sur ce con-

tinent extrême, l'art s'y est réfugié, et toutes les sciences de l'idée. La métaphysique a sanctifié le territoire où fut la tyrannique Allemagne des empereurs militaires. La balance des forces s'est déplacée, l'état de paix armée qui paralysait toutes choses a cessé. Le concert des efforts européens s'est assuré, après la dernière lutte franco-allemande, par l'alliance socialiste des races germaine et latine. Sous leur action combinée la révolution anarchique a triomphé de la République parlementaire en France, de la royauté italienne inféodée à la Prusse et à l'Autriche; la constitution individualiste anglaise s'est unifiée à la nôtre après l'exil du dernier prince. L'Empire russe, installé à Constantinople, s'est tourné presque exclusivement vers l'Asie, est devenu semi-oriental, a cessé avec nous des rapports directs : et si nos évolutions de pensée n'ont pas influencé sa séculaire oligarchie ni supprimé chez lui l'antique erreur du droit divin, du moins s'est-il désintéressé de nos transformations pour ne s'occuper que de son expansion vers l'Est. Voici donc qu'autour de moi vous êtes groupés, représentants d'une Europe rajeunie et libre, gardienne occidentale des suprêmes conquêtes de l'esprit humain!

» Voilà où nous en sommes, confédérés d'Europe centrale! Petits-fils de Carlyle, individua-

listes inclinés devant le seul culte des Surhumains, anarchistes aristocrates, moi, dictateur d'Occident, je viens de résumer à dessein notre récente naissance, notre éveil intellectuel après l'indicible convulsion volcanique qui, de Berlin à Londres et de Paris à Rome, a broyé les assemblées capitalistes et les monarchies dans un inouï jaillissement de sang! Eh bien! Messieurs, cette destinée enfin édifiée, le cours des événements la compromet d'heure en heure. Quelque chose de formidable est né, qui peut ruiner ce qui nous passionne! En face de l'Occident unifié, l'Orient se lève!

» L'Orient! Il soulève une vengeance obscure et terrible, et ses noirs peuples abrutis entraînent vers nous sur leurs fourmilières les machineries oscillantes et immenses!

» Dès longtemps le prétendu sommeil de ces races énervées ne m'a plus abusé. Tandis que nous construisions notre œuvre, et que s'édifiait notre ère, ceux de là-bas, lentement, s'ébranlaient aussi. Mais c'était une agitation obscure de bêtes souterraines, le balbutiement de consciences embryonnaires, une rumeur indistincte et informe, un étirement de l'ignorance camuse couchée contre les tropiques! Nous étions trop absorbés dans nos propres pensées pour prendre garde à ces symptômes lointains. Ils germèrent

durant des années. Dans ses sables et ses bois, le Tartare déprimé se mit à penser ; sur sa barque de jonc le Chinois leva une tête à peine humaine, le pêcheur indien cessa de cuire au soleil avec inconscience, l'Annamite malingre se reprit à la ruse. Naissance bizarre d'on ne sait quelles représailles ! Le continent du fatalisme rêva d'agir. Tout fut changé, du jour où profitant des révolutions de l'Europe, l'alerte race japonaise, nous ayant pris nos armes et nos tactiques, poussa ses armées victorieuses jusqu'au fond du Céleste-Empire, et commença de civiliser ces hordes stagnantes. A leur suite entra l'esprit d'organisation exacte et de classement des forces. Par la toute-puissance de la méthode, le Japon s'appropria l'Asie d'un seul élan de son génie dévorateur, et le danger commença de se concentrer contre nous. L'annexion successive de toutes les contrées du littoral d'Extrême-Orient, l'expulsion des Anglais hors des Indes, les révoltes de Birmanie et d'Annam, les traités des rajahs avec les Jaunes, cent faits de ce genre furent accueillis ici avec inattention. A peine en fut-il parlé. C'était l'époque où les capitales de l'Europe brûlaient, où les bombes anéantissaient en une seule nuit convenue les parlements de Paris et de Berlin, où le désarmement jetait hors des casernes les foules révoltées, où la guerre civile ruait les

provinces contre les fonctionnaires, le salarié contre le patron, le vagabond contre le gendarme, l'homme libre contre le magistrat, toutes les indépendances contre toutes les autorités! L'Orient était si loin! A présent, l'œuvre s'est faite. Cet immense marécage s'est coagulé.

» En face de nous, Messieurs, un monde unifié se hérisse, et il est impossible que nous coexistions. Un instinct éternel de haine roidit contre nous ces masses d'hommes, et suspend au-dessus de notre continent une invasion abominable. Le pullulement de ces êtres est terrible. La superstition, le fatalisme, la somnolence ont changé de visage : le pressentiment de nos ressources a hanté les Orientaux, des besoins leur sont nés, ils imminent sur nos frontières, et demain un Timour, un Djenghizkhan peuvent se lever de nouveau et entraîner sur nous ces cavaleries innombrables. Mais le fléau sera mille fois pire! L'armement déjà est presque le nôtre, le nombre a appris la tactique, l'esprit d'ordre des sauterelles ne lui a plus suffi. Personne ne peut dire ce que serait ce déversement lugubre d'une cataracte d'hommes à faces de brutes sur nos provinces et nos capitales! L'ancien monde, morcelé en cent nations, n'admet plus que deux règnes, deux âmes incompatibles. Cela ne peut durer plus longtemps. L'Occident se

tasse contre l'Atlantique et s'arc-boute sur les reins, le visage tourné vers l'Orient prêt à bondir. L'un des deux mourra.

» Vous avez su que déjà les premiers symptômes ont eu lieu. Les câbles nous ont appris que des consuls ont été saisis et tués en Indo-Chine et à Bénarès, simultanément. Toute demande d'explication, de réparation, a été repoussée avec insolence, tout à l'heure les dernières dépêches ont confirmé ces troubles et en ont fait soupçonner d'autres. Il ne saurait être question de remédier une fois de plus au mal dans les limites exactes de son atteinte, de se borner à un envoi de troupes, à quelque guerre coloniale partielle, qui se rallumerait sur cent points successifs. Ce qu'il faut, c'est une action simultanée, c'est la prise d'armes avant que cet énorme amoncellement d'hommes ait pris conscience complète de ce qu'il peut oser. Ce qu'il faut, Messieurs, disons-le : c'est une levée unanime de l'Europe confédérée au devant du péril jaune!

» Nous pouvons cela, j'y ai pensé, tout est prévu, et il faut que cela ait lieu sans aucun retard, que nous prévenions le cyclone en le coupant à la base même de son tourbillonnement, avec une soudaineté foudroyante. Chaque heure perdue aggrave la concentration de ces hordes.

L'esprit maudit de l'Asie agglutine aux camps et aux plateaux orientaux de répugnants amas d'esclaves armés. Il n'y a ni conciliation ni pitié prévisibles. La situation est claire. Ainsi ce soir ma parole devra créer en vous une résolution décisive. Le rêve que je viens vous proposer de rendre réel, c'est celui qui poussa les Européens depuis des siècles vers les mers extrême-orientales, c'est celui qui porta Napoléon en Egypte, c'est le revirement des civilisés contre l'afflux des Barbares, c'est la révulsion de l'Ouest contre l'Est. Quelque chose de plus qu'une conquête, Messieurs, l'affirmation d'une loi de salut ! Mais il nous faut aller plus loin que Napoléon et que tous les colonisateurs, il nous faut partir pour un asservissement total, une destruction méthodique de tout essai de civilisation jaune ! Ceci n'est plus une guerre politique, c'est une guerre d'idées. Nous pouvons la soutenir, tout est prévu. L'Amérique, occupée de son extension et de ses luttes contre les insurrections du Sud, nous laisse toute initiative en deçà de la neutralité commerciale. L'Empire russe se réserve une action en Mongolie. Encore que nulle sympathie véritable ne nous lie à cet empire autocratique, sa situation même en fait l'avant-garde des civilisés contre le péril barbare, il le comprend, et ses intérêts le font

acquiescer à la volonté de l'Europe centrale. Toutes mesures diplomatiques sont prises pour lui assurer des bénéfices en Asie en échange de sa neutralité d'Europe. Nous pouvons donc agir librement, confédérés : et si l'âme germano-latine, en présence de l'oligarchie russe, de l'obscurantisme africain et de l'indifférence américaine, demeure seule se à condenser et à se fortifier, si elle rejette la vieille menace de la fin pour se ressaisir une fois suprême, si je viens ici vous dire que j'ai tout préparé pour que cet effort immense ne soit pas perdu, au moins faut-il que nous réussissions à dissocier ce que nous laissâmes se combiner, à rejeter ces troupeaux devenus armées dans une barbarie définitive. Autrement, le jour viendra des immondes et féroces inondations d'hommes ! Il s'agit à présent de retourner violemment le visage du destin : une mission de lumière intellectuelle nous incombe, au nom des arts, de l'esprit philosophique, de la pensée plastique ou abstraite qui est née chez nous depuis toujours. La nullité intellectuelle de l'Orient est la condition de l'Occident ! »

Le dictateur se tut brusquement. Les bras levés, les yeux clairs et fixes, il sembla lever sur le congrès haletant l'image visible de la guerre. Tous se hérissèrent, mais personne ne

bougea, la minute parut vertigineuse. Et tout à coup les bras du maître s'abaissèrent, et d'une voix et nette de logicien, il prononça :

« Moi, Claude Laigle, homme du peuple, par l'avénement de l'anarchie devenu dictateur responsable de la confédération d'Europe centrale, je propose aux légats, comme une nécessité glorieuse, inouïe et immédiate, la déclaration de guerre sans merci contre la race jaune ! »

Le silence se brisa en un éclair. Une clameur jaillit, des ministres noirs coururent vers la tribune :

« La guerre ! la guerre ! C'est accepté ! » L'ondoiement de la foule se crispa contre les murailles, sous les lustres électriques. Le sentiment d'une décision suprême et extraordinaire saisit à la gorge des centaines d'hommes. « La guerre ! la guerre ! » Le mot terrible, avec un déchirement rauque, étincela hors des âmes comme une lame, devint un être vivant, bondit parmi les colonnades vers les escaliers, vers la rue, vers le monde ; des faces pâles s'empourprèrent, des bouches demeurèrent ouvertes dans le cri, une convulsion secoua le palais, et dans le flot de la foule la proclamation farouche s'en alla. Près du dictateur, descendu des degrés et entouré de généraux, des regards fié-

vreux brillèrent, des adieux et des vivats sonnèrent, et tout à coup un appel éclata : « Vive l'Aigle ! Vive Claude l'Aigle ! » Le surnom favori dont le peuple, déformant à plaisir un nom prédestiné, saluait le maître, de nouveau courut sur les lèvres comme une fanfare. « Vive l'Aigle ! » Lui, calme, salua de la main, à pas lents sortit, svelte dans ses vêtements noirs. L'assemblée orageuse se rompit, les portes s'emplirent d'hommes affairés se ruant vers la ville, des sonneries tintèrent, des huissiers s'empressèrent, les derniers assistants disparurent, et sous les voûtes, au long des rampes, le mot décisif : « Guerre ! la guerre ! » retentit sur leurs pas et les accompagna jusqu'au seuil. Il se prolongea longtemps encore dans le silence de la grande galerie solennelle et déserte. Et alors les clartés des lustres, une à une, s'éteignirent, la dernière palpita et mourut, et l'écho de la parole meurtrière demeura, face à face avec le silence et les ténèbres...

. .

Par une porte donnant sur les jardins un homme s'en alla, Claude Laigle, et se dirigea vers les boulevards. Les lampadaires bleuis-

saient dans la brume d'une légère pluie récemment tombée. Il était un peu plus de minuit. Des affiches lumineuses versaient dans le brouillard de multicolores et joyeuses clartés, des masses d'hommes surgissaient des issues éclatantes des théâtres, les terrasses regorgeaient de monde, les fleurs s'amoncelaient aux éventaires, des femmes diamantées s'irisaient de soieries et de fourrures, le ruissellement des voitures débordait les rues. Un grand tumulte de rires et de paroles confuses montait vers les panaches, d'un vert blême et métallique, des arbres alignés où les oranges de feu et les lettres frissonnantes dessinaient leurs spectres irréels. Le dictateur se laissa porter dans le courant humain. Il aimait ainsi s'anéantir et chercher la solitude dans le fracas même de la vie, passant perdu et sans prestige que nul ne dévisageait. Il suivit de vastes avenues, son âme de logicien et d'idéologue se délectait à se sentir libre et immense dans un corps protégé par l'évidence même contre toute curiosité gênante. Le sentiment de n'être qu'un homme à forme étroite, une unité banale et fuyante entre des dos et des poitrines, dans le cahotement d'un boulevard, le ravissait. Il portait son âme comme un feu intérieur, que nul ordre de pierreries, nulle torsade brodée, nul signe visible n'avait

besoin de symboliser au dehors. L'air froid toucha son front délicieusement, l'odeur formidable de la vie effleura tout son être. Au dedans de lui la décision de toute-puissance qu'il venait d'annoncer bondissait comme un secret magique : ses lèvres, naguère ouvertes sur le flux de sa grande voix souveraine, se serraient maintenant sur *le mot*, mais son esprit était grondant. « La guerre ! la guerre ! » murmurait-il en frôlant les femmes rieuses et les élégants attroupés, et le sentiment de tout ce que ce seul mot allait faire épanouit luxueusement son cœur. Il marcha fermement, sans qu'on prît garde à lui. Il regardait machinalement ses mains, et l'idée que ces deux taches blanches, semblables dans cette nuit à cent mille autres taches blanches, décréteraient demain la mise en mouvement d'un monde, le pénétrait de pensées obscures sur la nullité du corps devant la volonté morale. Il se sentit bien un homme moderne, ne vivant que par le cerveau et renonçant tout geste décoratif, tout costume inutilement théâtral, l'intercesseur noir des destinées d'une foule que son regard seul devrait suffire à éblouir. A un moment, il éprouva le besoin de communier de plus près encore avec ces existences que la force des choses lui confiait, et dans un coin de la plus bruyante terrasse qu'il put découvrir il

s'assit, rasséréné, commanda une boisson. Ses doigts, sans qu'il y fît attention, crayonnèrent sur la table une carte d'Asie, et à cette image tant de fois étudiée depuis des mois, il ne put se retenir de sourire. Ces quelques linéaments hâtifs étaient l'écriture de tout l'avenir. Il songea à la race nouvelle, à lui-même, s'absorba.

Mais soudain une rumeur immense lui fit dresser la tête. Des clameurs aiguës s'élevèrent, des hommes brandissant des télégrammes, des feuilles à titres énormes, encore humides, accoururent au long des boulevards, tout le monde se leva, se bouscula : « La guerre contre l'Orient! Le vote du grand conseil fédéral! Le discours du dictateur! La guerre! Le péril jaune! » Les cris se succédèrent frénétiquement, d'un bout à l'autre de la rue l'incendiement irradia en fusées de hurlements et d'appels. Des grappes d'hommes montèrent sur des tables, des papiers versicolores volèrent au-dessus des têtes au bout des mains agrippantes, des femmes en robes de bal se jetèrent en pleine foule pour savoir, questionnèrent à tue-tête dans le tumulte. L'orage des anxiétés tournoya dans la nuit illuminée : « La guerre est déclarée! Le conseil a voté! » Hors des voitures des passants sautèrent, les porteurs de nouvelles se débattirent dans des groupes

bouillonnants, des chants éclatèrent, bientôt brisés par la clameur exaspérée dans un furieux remous humain qui de partout dégorgeait des milliers de têtes hagardes. Claude Laigle se leva, jeta une monnaie au hasard, se glissa dans l'obscurité, gagna des rues moins populeuses. Mais la folle et délirante acclamation se crispa dans ses oreilles : « La guerre! la guerre! » « Oui, oui, la guerre, oui, se répétait-il, il la faut, ils savent tout, j'ai tout déchaîné enfin! » Le flamboiement de l'orgueil et de la résolution envahissait sa pensée qu'il eût voulue calme. Il haussa le collet de son manteau, baissa la tête, craignant d'être reconnu, et marcha vers les quais, où une relative solitude régnait. Il se pencha aux parapets pour considérer les longues traînées de sang, d'acier lunaire et d'or que brisait sur l'eau noire le reflet des candélabres ; et il lui parut que tout s'ornait de gloire et de somptuosité sous la face énigmatique du ciel nocturne. Mais derrière lui encore le cri accourut comme un fauve fantastique, dévorant la ville : « La guerre! la guerre! » Demain le monstre dévorerait l'Europe convulsée, lèverait sur le monde entier sa griffe étincelante.

« Oui, la guerre » répéta le dictateur pensif. Il dit le mot très bas, contre les arbres paisibles. Et mince silhouette indistincte, dont la pe-

tite ombre bizarre vacillait sur le sol derrière ses pas, il revint par les quais vers le palais morne, sonna à une porte secrète : et le bruit sec du vantail repoussé derrière le maître sauta dans ses pensées avec l'écho du cri de mort éternel.

## II

### FIGURES DE L'ANCIEN MONDE

Lorsque Claude Laigle rentra, il alla droit à un petit salon simple où quatre hommes l'attendaient. Ils se levaient : un geste les fit se rasseoir en silence. Le dictateur demeura debout quelques instants au milieu d'eux, puis, brièvement:

— Le conseil est ouvert. Causons, dit-il.

Au bout d'un moment il ajouta :

— J'ai tenu à sortir pour voir la foule, la toucher de près. Il n'est pas bon de nous en tenir à nos propres pensées. Le magnétisme de la foule est salutaire : entre le conseil public et notre réunion privée, cette aspiration d'air frais

et d'âmes vives m'a fortifié. J'ai vu se convulser la ville sous la nouvelle. J'aurais voulu que vous la vissiez, vous Ménières, qui aimez les mouvements des hommes! La rue et la fête ont bondi. Cela m'a évoqué le soir, Médion, où nous nous promenions ensemble, attendant la minute où la Chambre allait sauter par vos soins, il y a quinze ans : je n'ai pas vu, depuis, un soir si magnifiquement bouleversé. Vous vous rappelez combien nous étions attentifs, et comme, tout à coup, le bruit lointain de l'explosion, l'irruption de la foule, les clameurs de la révolution nous ont fait dresser la tête, à nous, passants silencieux et apparemment quelconques. Ce fut une minute de vie inouïe, un voluptueux bain d'émotion cérébrale. Le cri de guerre, tout à l'heure, m'a pareillement fait vibrer. Etre un homme, une forme mince, qu'une voiture écraserait dans une seconde d'inattention, ne rien dire, avoir l'air de n'être rien, et contenir cela dans sa tête, *être cause* : c'est très beau et très savoureux. Vraiment les chefs d'autrefois, avec leur manie de décorations et de signes extérieurs, étaient des maladroits. C'est cet anonymat qui signifie vraiment la puissance, qui l'accentue délicieusement d'un secret.

— Oui, dit Médion, la mentalité est tout.

Celui qui venait de répondre était un homme

de quarante-cinq ans, maigre, rigide, avec un visage encadré d'une barbe noire très courte, une face impassible, rayée de plis durs, où s'ouvraient deux yeux secs et clairs dont le bleu minéral étonnait. Les deux mains posées à plat sur la table allongeaient des doigts carrés et serrés ; des lèvres minces sortait une voix précise et sèche comme le visage et tout l'homme. Médion était la première intelligence sociologique de son temps. Physiologiste, mathématicien, économiste, ses hypothèses intransigeantes, également valeureuses d'idées générales, et marquées d'une saisissante intuition des analogies, avaient effrayé la routine des Instituts auxquels, jadis, il avait présenté des mémoires, écrits d'ailleurs avec une roideur hautaine dont l'exclusive allure de conviction abstraite avait déplu. La révolution anarchique avait trouvé en lui un terrible et glacial adepte. L'énergie silencieuse de ce savant s'était transformée sans effort en actes comme celui que Claude Laigle venait de rappeler : le meurtre idéologique, en ses mains d'ingénieur, était devenu l'éclatante et mystérieuse fatalité d'une ère finissante. La sensibilité ne comptait pas pour Médion : c'était, selon l'expression de ses amis, « un chiffre vivant. » Aujourd'hui ministre d'Etat, il vivait de rien, ignorait les femmes, veillait à tout, trouvait encore

moyen d'innover en chimie malgré le travail écrasant de sa charge; et la seule faiblesse de ce caractère antipathique et admirable était peut-être une manie autoritaire de logicien, un abus de formules violentes et courtes sortant à tout propos avec dédain, tombant sans merci en paroles dures où l'humanité du cœur ne tremblait jamais.

Il répéta, levant une face placide:

— La mentalité est tout. L'examen des faits dans le cerveau, la communion du cerveau avec les faits, échange exact, c'est toute la vie. Vous y viendrez, vous, Claude Laigle, vous y venez déjà. La sensibilité n'est qu'une erreur de calcul, une solution fausse dans cette mathématique permanente que l'esprit développe en présence des phénomènes. Tout à l'heure, à la réunion, je vous écoutais avec intérêt, vous êtes lyrique, vous savez parler aux foules : mais j'ai toujours l'impression que l'éloquence est un moyen de séduire les êtres inférieurs. Vos paroles bruissaient en moi sans me toucher : je n'ai joui que de la minute où vous avez nettement proposé la guerre. Voilà un fait : le reste est fumée. Je n'aime pas plus le lyrisme que les excitants. Je crois décidément que l'art, et toutes les choses de la fantaisie, les choses de décor, les moyens de s'illusionner élégamment, sont appelés à dis-

paraître. C'étaient des formes d'hier, nous ne les garderons pas longtemps, nous allons à autre chose, à un idéal d'harmonie mécanique où l'homme ne s'amusera plus à se faire un dieu de chacune de ses facultés. C'était très bien, votre théorie sur l'illusion qui mène les énergies d'Etat, très bien évidemment pour exalter l'assemblée : mais je n'y crois pas au point de vue scientifique. Je crois à une cohésion de la machine et des ordres individuels, je crois au présent et je déteste la métaphysique.

— Même appuyée sur la science, non sur les sciences, mais sur *la science* unifiée en une seule recherche de la connaissance? dit lentement Claude Laigle. Même la métaphysique reliée à la psychologie des races, et considérée comme une ethnologie très large?

— Même ainsi, dit Médion. Vous avez construit la société nouvelle, malgré tout, sur la ruine du passé et la foi dans l'avenir : moi, je m'attache au présent, et vous ne vous y attachez pas. Vous êtes restés tous des idéologues, des Girondins, ou des Montagnards, comme il vous plaira. Mais vous comptez encore sur l'instinct, sur les sentiments d'exception, sur le rêve. Le rêve ! Ah ! vous, Claude Laigle, je m'étonne que vous comptiez sur ce mot-là : poésie, poésie, en vérité, vieille chanson ! Moi, j'appelle de

tous mes vœux un univers de chimie, comme dit Emerson.

— Réactionnaire ! murmura une voix lente, sonore et voilée tout ensemble.

— Réactionnaire ? Vous dites cela de moi, Ménières ? fit Médion en se retournant. Eh ! bien, si vous voulez, oui : réactionnaire à vos idées humanitaires, je le suis. Vous avez fondé une société sur l'union de la science et de la morale : conception intelligente, mais inviable. Vous avez faussé l'une et l'autre, et voilà tout. Je tends à remettre à leur place ces deux forces incompatibles, et à élever la science, l'esprit documentaire, physiologique, analytique, au-dessus de la débauche d'hypothèses et de songes que je vous vois tous enclins à laisser grandir. C'était bon aux minutes nerveuses où il nous fallait entraîner les masses, je sais bien, parbleu ! que votre éloquence, votre allusion continuelle à des vérités abstraites, sont des moyens excellents, et que les gens ne se décident que sur des rêveries : mais après ? Nous ne ferons rien de sérieux qu'avec un esprit scientifique. Nous avons supprimé les religions, ne mettons pas à leur place un fatalisme sociologique — car c'est bien là votre idée, Ménières ?

Blond, pâle, levant de longues mains blan-

ches de musicien, Ménières se dressa et répondit posément :

— Oui, Médion, fatalisme sociologique, c'est assez bien formulé. Moi, vous savez, je suis de la race des insatisfaits, autant par les rêves que par les actes. Je suis là, entre Claude et vous, sans prendre parti. Je tiens que l'art est une forme nécessaire d'expansion cérébrale, et que la métaphysique, si elle fut trop longtemps une nuageuse construction à côté de la vie, peut devenir une science de généralités, une force de synthèse très précieuse. Et en cela je suis avec Claude, et quand il disait tout à l'heure que l'essentiel d'une politique est de réaliser un rêve, je l'approuvais absolument ! Je trouve que vous êtes un réactionnaire, mon cher Médion, parce que vous en êtes resté à une conception utilitaire, non idéologique, de la science, et que votre « univers de chimie » c'est encore une religion, gênante comme celles que nous avons balayées. Notre essai d'Etat lyrique et logique ne vous a pas convaincu. Vous tenez au présent, moi j'en ai horreur. Mais d'autre part, je ne puis me ranger à l'avis de Claude, quand je le vois penser qu'il y a progrès dans l'état où nous sommes, et j'admets très bien que vous en doutiez. Vous savez que je ne crois nullement à l'idée de progrès, et vous qui avez l'air de vous borner

strictement aux faits, vous avez quand même votre petit coin intime d'idéalisme, en croyant que votre réglementation des forces amènera une condition supérieure. La vie comme l'entend Claude, c'est une vie ; et vous comprenez la vie d'une autre façon, équivalente sinon semblable, voilà tout. Qu'il soit lyrique, et vous exact, c'est votre droit à tous deux, mais ne vous querellez pas, et surtout ne touchez pas à l'âme, ni pour l'exalter, ni pour la nier. Elle ne vous regarde en rien et se développe souterrainement sans que le progrès la préoccupe.

— N'y pas toucher, sinon avec la conviction que l'on agit pour son bien, dit très haut quelqu'un.

Ménières regarda celui qui parlait. Ils se considérèrent.

Ménières était l'ami d'enfance de Claude Laigle. Poète, essayiste d'un charme délicatement profond, il jouissait d'une âme désespérément amoureuse et frissonnante : de grands succès enthousiastes et des chagrins également violents s'étaient partagé sa vie. Des aventures célèbres, des amours éclatantes et désolantes avaient illustré son nom : il traînait par le monde une existence luxueuse et désenchantée, sanglotante et admirable, lorsque la révolution le fit revenir, comptant trouver peut-être une excitation assez

grandiose pour son génie capricieux et fatigué. Le dictateur l'adorait, le gardait sans cesse près de lui, en prenait conseil, bien que Ménières eût refusé toute attribution définie dans l'Etat nouveau. C'était pour l'âme ardente et fiévreuse de Claude une compagnie rafraîchissante que celle de ce dilettante extrêmement fin, prêt à tout, intellectuel jusqu'à la souffrance. L'esprit de Claude était à la fois exact, de par ses études sociologiques, et poétique de par l'innéité : Ménières y contrebalançait heureusement Médion, et ces trois hommes, liés par une amitié fortifiée en des conjonctures inouïes, s'adoraient et s'estimaient en se contredisant toujours.

L'homme qui venait d'interrompre Ménières était Dessort, un être mince, presque imberbe, au profil césarien, aux yeux singulièrement féminins, à la bouche grande crispée d'un sourire à la fois ironique et charmant. Une voix de gorge, un peu grasseyante, surprenait en ce personnage frêle, à l'élégance anglaise, sobre de silhouette. Dessort, avant la fondation de l'Etat occidental, avait été l'orateur socialiste le plus écouté dans les congrès internationaux, le persuasif par excellence. C'était lui qui avait préparé les désertions en masse, fait avorter par un désarmement général la dernière guerre franco-allemande, et aidé puissamment à l'établissement du gouver-

nement anarchiste en lui amenant ses foules d'ouvriers endoctrinés, lorsqu'il avait compris que le socialisme ne pouvait être qu'un mouvement économique sans avenir politique. Dessort était une force active de l'Etat. Claude Laigle l'aimait peu, mais avec Médion il s'entendait à merveille. L'esprit de scientificisme étroit de l'un et l'esprit communiste de l'autre s'associaient en une même aversion pour les droits de la sensibilité. Ils réglementaient parfaitement les intérêts publics en laissant Claude Laigle s'occuper de la morale et de l'idéologie : c'étaient des domaines où ils n'intervenaient jamais, avec un désir secret, pourtant, d'y intervenir. Médion désirait unifier même les âmes dans une mécanique universelle : Dessort pensait qu'un système d'idées peut devenir utile aux foules, bien qu'imposé. Tous les deux croyaient au Progrès, et par force; ils imaginaient que l'ingéniosité de l'esprit peut aider à l'élaboration de l'âme des races, et que cette élaboration ne s'accomplit pas par des lois au-dessus des forces humaines, librement et mystérieusement.

Dessort, regardé par Ménières, le regarda.

— Oui, dit-il. On peut toucher à l'âme des autres, pour leur bien.

— Qu'appelez-vous leur bien, répondit Ménières, et en quoi savez-vous qu'une notion, si

ingénieuse qu'elle soit, créera le bien en quelqu'un? Nul n'est pareil à l'autre. Vous oubliez l'homme. Le mystère des âmes est individuel.

— Le mot mystère m'agace, à la fin, fit Dessort.

— Et moi je le trouve intolérable, ajouta Médion.

Ils sourirent.

— Réglementez l'hygiène, le commerce, le bien-être matériel, l'emploi des forces, tant que vous voudrez : voilà le bien qu'il vous est loisible d'augmenter, répliqua Ménières. Mais laissez le reste, la vibration intérieure que votre chimie ne peut analyser, Médion, l'émotion que vos théories économiques et votre satisfaction des ventres ne font pas, Dessort, monter jusqu'aux visages. Vous êtes bien des démocrates d'hier, tout de même, avec votre croyance au progrès, votre blessante prétention à systématiser. Esprit de science, esprit de socialisme, vieux esprits de sectaires en somme : l'union de tout cela en esprit d'humanité vous échappe. L'homme, c'est tout cela et autre chose, l'homme, ce n'est pas un mécanisme, c'est cela et plus! Je ne suis déjà pas heureux en demandant à toutes les inventions du génie, en toutes les branches, ce qu'elles peuvent m'offrir de sujets de méditation : mais si je m'en tenais à votre Etat-

caserne ou à votre Etat-laboratoire, vraiment je me demanderais si nous avons eu raison de nous donner tant de mal et de secouer l'Europe pour nous en tenir là !

Médion et Dessort s'étaient levés brusquement. Ménières, assis, les considérait avec calme. Il y eut un silence.

— Assez, dit Claude Laigle. Je n'aime pas que dans le conseil de semblables divergences d'opinion se manifestent à haute voix. L'Etat s'est fondé sur l'unification des idées en une seule, la science de la connaissance, à la fois mentale et morale. L'Occident a besoin d'une vision de vérité intellectuelle. Assez de systèmes! J'ai encore affirmé, à la réunion de ce soir, que cette entente était la base de la confédération : s'il y a dissentiment entre nous, qu'il ne se manifeste qu'intérieurement. Je ne veux pas qu'ici nos théories se heurtent, et surtout dans une nuit aussi décisive. Je viens de voir en vous le conflit éternel. Nous allons agir : ne raisonnons plus. Nous ne sommes pas à Byzance, ici : nous ferons de la métaphysique quand la guerre sera finie.

— Les Barbares ne sont pas aux portes, dit en souriant Médion. Nous n'en sommes pas au degré où en était Byzance. D'ailleurs, moi, je méprise les discussions. Mais si l'on en vient là,

je ne recule pas. Nous sommes entre nous, Claude, il n'y a pas de mal. L'homme moderne fait tout par cérébralité, il est enclin à ergoter un peu. Demain nous n'aurons plus le temps, amusons-nous pour une fois, avant d'aller au devant des Barbares.

— C'est peut-être nous qui sommes les Barbares, dit Ménières.

Le mot tomba entre ces quatre hommes, lourdement. La voix apparemment négligente de Ménières lui donnait un relief étrange. Claude Laigle se roidit, un peu pâle.

— Cela n'a aucun sens, ce que vous venez de dire, Ménières. Y avez-vous même prêté attention ?

— Peuh ! dit doucement Ménières, je ne sais pas. J'ai dit cela, oui... Je suis d'ailleurs le plus Byzantin de nous tous, je n'ai pas à réclamer. L'Orient est un grand danger, Claude : vous faites bien, ayant charge d'âmes, de soulever une moitié de l'Ancien Continent contre l'autre. Mais c'est encore une invasion, c'est la mode éternelle... Et cela peut s'appeler aussi Barbarie.

— Cela s'appelle Civilisation, répliqua Claude Laigle.

— Comme vous voudrez, répondit Ménières.

— Non ! pas « comme je voudrai ». cria le dictateur. Comme il est juste ! Comme il est sainte-

ment et hautement juste ! Sommes-nous nerveux et bizarres, ce soir !

Il s'assit, puis se releva, alla à une fenêtre, l'ouvrit. Mais il recula tout à coup : une rumeur montée des avenues nocturnes frémissait à travers les jardins. Et comme un oiseau sinistre, sur les ailes du vent frigide le mot fatidique entra dans la salle : « La guerre ! »

Les quatre hommes écoutèrent un moment.

— Comme ils crient ! murmura Dessort.

— Oui, ils crient presque comme si... comme s'ils n'étaient pas...

— Quoi ? dit Claude brusquement.

— ... Des civilisés, acheva Ménières, avec une ironie presque imperceptible.

Claude Laigle sursauta violemment.

— Ah ! ça, cria-t-il, sommes-nous d'aujourd'hui ou d'hier ? Nous avons fait la révolution matérielle et morale en tenant pour certaines quelques vérités ; et voici qu'au premier résultat de puissance que nous voulons obtenir, les paroles de doute nous reviennent, comme si tout cela n'était pas convenu, et bien convenu ! Voilà que vous contestez l'éloquence et la sensibilité, vous Médion ; nous avons pourtant fait la place assez large à vos idées scientifiques. Tenez-vous y ! Voilà que vous, Dessort, vous recommencez à affirmer qu'on intervient dans le bonheur des

autres avec des principes tout faits; nous avons pourtant fondé l'Etat d'Occident sur l'individualisme anarchique, qui n'admet pas l'intervention de la collectivité dans la morale subjective. Bornez-vous à des codes d'hygiène et de prévention, et ne ressuscitez pas le spectre des religiosités sociales. Et vous, Ménières, voilà qu'avec votre dilettantisme ondoyant, charmant et fatal, vous mettez en question, d'un mot en l'air, la légitimité même de ce qui sera demain l'effort capital du xx^e^ siècle! Alors, entre vous, que voulez-vous que je fasse! A l'époque du parlementarisme, des oligarchies et des royautés constitutionnelles ou arbitraires, quand nous préparions la révolution et que, jeunes gens inconnus, nous rêvions en des promenades nocturnes à l'Etat futur qui jaillirait de la bombe, alors il était temps d'élever ces doutes et de discuter. Mais à présent à quoi pensez-vous? L'envie de raisonner vous remonte du cœur aux lèvres! Le doute est donc une maladie à retours périodiques? Ce que j'ai affirmé devant les légats, tout à l'heure, comme la vérité d'Etat, vous ne le pensez donc plus, à l'heure où il faudrait en vivre? Pour moi, je n'hésite plus. L'homme supérieur comme je le rêve, comme je l'ai décrit, celui qui unit la science et l'art en une seule clarté intellectuelle, celui qui est d'abord un caractère avant d'être

un technicien, celui qui est à lui-même son confesseur et son poète, cet homme-là, je le vois, je le sens, il est, si je ne le suis pas complètement et si vous refusez de le devenir ! C'est celui-là qui régnera et qui vaincra, c'est celui-là qu'il faut, entendez-vous, qu'il faut que nous révélions à chaque individu de la confédération ! Et si j'ai décidé cette guerre, c'est moins à cause du danger des armes ou du péril des concurrences industrielles de l'Orient qu'à cause de cette révélation même ! La guerre inouïe qui, à cette heure, est virtuellement commencée, c'est la preuve, la prise de conscience que je veux donner à la foule de cette individualité en qui je crois ! C'est dans cet effort que se soudera cette conscience encore hésitante. Ah ! cet homme-là, cet intellectuel non plus figé mais vivant, ne le soyez pas si vous n'osez ou ne pouvez : moi je sais qu'il est, je veux le tirer de notre race, le forcer à paraître, et je le chercherai s'il ne se trouve pas encore !

— Il n'est pas viable, dit Médion. Il est hypothétique, je refuse d'y croire.

— Il est viable, dit Dessort, mais en rêve.

— Il est, dit Ménières, Claude a raison. Mais...

— Mais ! Toujours *mais* dans ce que vous dites ! cria le dictateur. Mais quoi ?

— ... Mais... il n'est peut-être pas ici, acheva Ménières.

— Où donc, alors ?

Les quatre hommes se regardèrent.

— Il est peut-être chez *Eux*, prononça Ménières posément.

— Voulez-vous dire ceux que nous allons combattre ?

— Oui ; oui, car vous ne savez pas quelle est leur âme, au fond. Ils sont anciens, ils datent de la nuit, ils ont fini de se réaliser à l'époque où nous n'étions encore que des préhistoriques. Et qui sait s'il ne s'est pas formé au milieu de ces masses obscures et fermentantes un être comme celui que vous dites ?

— Mais la conscience, interrompit Claude avec violence. la conscience, le sentiment de l'autonomie morale, c'est une notion à nous ! C'est fini, là-bas !

Vous savez bien vous-même que ces gens-là n'ont rien de commun avec nous, rien que des systèmes économiques appris dans nos écoles, des armes, une socialisation industrielle, nos moyens de vie pratique et un modernisme apparentiel, voilà tout ! Au fond de cela brûle une âme barbare et vorace. engluée de fatalismes ataviques, alourdie de passivités. Vous savez bien que cette odieuse race sino-japonaise a

gardé le crâne du castor ou de l'hamadryas, un crâne terrible, à la mâchoire fouisseuse, aux arcades sourcilières polies et finies, un crâne d'animal de proie et de brute aux sens dévorants ! Nous n'allons pas à la guerre, nous allons à la chasse en courant sus à ces milliers d'anthropomorphes militarisés ! Pensez-vous qu'il y ait là l'homme supérieur comme nous le rêvons ? Rien, rien, vous dis-je, qu'un animal parodiant nos usages. A la fin, Ménières, vous êtes trop poète, si les autres ne le sont pas assez. Le mirage du nom d'Orient, je ne sais quelle séduction de Bibles et de Védas vous détournent de la vérité. Moi je l'envisage dans le réel, cet Orient, en idéologue et en chef d'Etat, et je crois fermement à la suprématie intellectuelle de l'Occident. Je ne vois là-bas qu'une force d'exaction et de jouissance basse contenue depuis des siècles par l'obscurantisme, éveillée par le Japon et se ruant sur nous pour nous voler, sans but, sans rêve, sans beauté. Déjà vous savez quelle guerre industrielle la race jaune nous fait depuis deux cents années : elle déverse sur les ports des flots de gens hâves, adroits comme des singes, vivant de rien, tuant la valeur de l'argent européen par leur insoutenable concurrence. Déjà les états monarchiques et parlementaires en étaient infestés, déjà on voyait des massacres

d'ouvriers chinois un peu partout, cinquante ans après l'ouverture de l'Orient jaune au commerce — et cela s'est centuplé depuis! Si l'Etat américain nous a promis sa neutralité dans la guerre présente, si l'empire russe a accepté de se joindre à nous et d'opérer de son côté sur les frontières de la Chine septentrionale — acceptation dont j'ai l'assurance définitive depuis ce matin — c'est à cause de ce péril économique. Mais j'agis au nom d'idées plus hautaines et plus générales que celles-là. Je l'ai dit ce soir, je propose un rêve au désir d'énergie de la Confédération Occidentale! Je lui propose de monopoliser ici, par l'écrasement de ces masses, l'intellectualité des races latines. Nous avons usé de la bombe pour supprimer les gouvernements qui nous morcelaient, nous userons du canon pour sauver ce que la bombe a créé. Et vous venez mettre le doute entre ces deux idées-là? Au nom de quoi? Au nom de je ne sais quel panthéisme, quel égalitarisme bénévole! Non, non, je le répète, assez de rêveries! La nullité intellectuelle de l'Orient est la condition de l'Occident! Médion aime les formules, je lui cède celle-ci, au-dessus de toute autre celle-ci est vraie, urgente, essentielle! C'est le pivot du système futur! Je suis las, à la fin, de ces doutes, de ces réticences, de ces regards en arrière, de ces pitiés, de ces hy-

pothèses! Savez-vous ce que vous me représentez, vous trois, l'un avec ses songeries exagérées de poète, l'autre avec ses songeries de savant exclusif, le troisième avec ses utopies d'éducation collective de la race? Eh! bien, vous me représentez trois formes synthétiques de l'esprit d'hier, de cet esprit que nous avons voulu tuer et qui essaie de renaître. Ce que vous êtes, ce soir, à la veille d'un acte devant l'avenir? Vous êtes le dilettantisme, l'intolérance et l'endoctrinement, vous êtes des figures de l'Ancien Monde!

Il se tut, haletant, la face crispée de colère. Pendant quelques minutes, personne ne parla. Et tout à coup, sur la longue table, des mains ridées et sèches remuèrent des plans et des papiers, et une voix sourde de vieillard prononça:

— Si la métaphysique est finie, nous allons travailler, messieurs.

Tous regardèrent celui qui n'avait pas encore dit un mot. Le vieux généralissime Luxeilles de Trénan souriait avec dédain, levant de l'amas des cartes une tête glabre et ivoirine, où brillaient des yeux gris et mouillés, proéminents comme les yeux des mystiques. Accoudé dans un fauteuil, taciturne à son ordinaire, il avait attendu, sans qu'un pli de sa face dure et figée eût remué. A peine si un frémissement d'impa-

tience lui faisait, de temps à autre, tourner nerveusement son binocle entre ses doigts.

C'était un grand et mince personnage, rasé comme un prêtre, avec des manières onctueuses et précises tout ensemble. Il était vêtu de noir comme les autres, une simple torsade d'or au col et aux manches signifiait strictement que le maître des armées était là : et on l'eût à peine supposé à voir ce visage d'ecclésiastique à bouche mince, cet aspect de pasteur tout ensemble inquiétant et benoît. La hautaine intelligence militaire du généralissime brûlait sous ces apparences glaciales et méthodiques. Le marquis Luxeilles de Trénan, gardant sans coquetterie, dans l'Etat anarchique, un titre qui chez lui résumait une race, était un tacticien sans éclat. pensant moins à un Maurice de Saxe qu'à un de Moltke, implacablement exact, parlant peu, vraiment fait pour mener des armées noires à qui l'héroïsme de façon ancienne était incompréhensible. C'était le logicien de la mort, le destructeur tranquille, l'ingénieur et le stratégiste agissant par l'artillerie, les marches et l'intendance avec la sûreté d'un chimiste dans son laboratoire. Ce que Médion avait fait pour la guerre civile, le général de Trénan l'avait fait pour les dernières guerres continentales. Ses campagnes de Franconie et de Bohême, où la puissance

de l'Allemagne impériale s'était brisée et grâce auxquelles l'unification sociale de la race germano-latine avait pu se fonder, demeuraient des modèles pour l'avenir, de parfaites opérations mathématiques systématisant et orientant le massacre. Dans le conseil supérieur, en face de Claude Laigle hanté des visions lyriques de l'histoire, de Ménières hanté de rêves, de Dessort préoccupé de théories fraternitaires, Médion et lui étaient bien les figures violentes et sèches de la force, les missionnaires de ce monde dynamique moderne sur lequel il semblait que des ténèbres eussent passé. Mais dans l'âme de Médion un idéal scientifique demeurait : l'âme du général de Trénan était simple. C'était une âme féodale, exigeant la suprématie pour elle-même, l'exaction pour l'exaction, ignorant le scrupule d'attenter à une race — une âme brute et grandiose, savourant la guerre, inaccessible à tout ce qui n'était pas l'effort destructif.

— J'ai de quoi vous mettre d'accord ici, dit-il doucement. Voici les devis de la guerre. Je les revoyais. Ils sont exacts comme votre chimie, Médion. Ils sont, Ménières, assez riches en déploiements d'énergie pour dépasser votre idéal poétique : ces paperasses, Dessort, contiennent de quoi mettre en mouvement les forces qui vous intéressent. Et vous, maître, vous trouverez ici

une puissance de certitude qui vous évitera de vous mettre en colère contre le doute. Je ne doute pas, moi. Il y a heureusement au service de l'Ancien Monde une force qui lui laissera tout le temps de devenir nouveau et de modifier sa morale et ses hypothèses autrement que sur le papier. J'apporte ici la palpable domination de l'obus. Je m'en tiens à ce messager-là pour porter les idées. Les discours d'abord, lui ensuite, pour conclure.

— Nous avons parlé, dit lentement Ménières... Et vous...

—... Moi, si vous le voulez bien, je conclurai avec ceci, acheva le général de Trénan.

— C'est à vous de conclure en effet, dit Médion. L'Occident de l'avenir s'est fondé sur l'obus et il triomphera par l'obus.

— L'obus est donc une idée pour vous, Trénan? dit amèrement Claude Laigle.

— C'est une façon de prononcer le mot idée, affirma Dessort avec sarcasme. D'ailleurs, vous parliez tout à l'heure de bombes. Moyen pour moyen, mon socialisme eût voulu ne pas choisir.

— La bombe était une idée, dit Claude Laigle en se levant, les yeux brillants. Il fallait, vous entendez, Dessort, il fallait! J'ai, comme tout autre, mon cimetière intérieur, et je pense que tout cela est terrible, quand je suis seul. Mais

il fallait! Et je ne regrette rien de la guerre civile. Mais je sens que Trénan aime l'obus pour lui-même — et opposez-moi ma façon de tuer si vous voulez. Il y a des sens divers à la mort. L'obus n'est pas une idée, il ne portera rien que notre défense matérielle, car notre défense morale est en nous-mêmes...

— Mettons qu'il n'est qu'une garantie, rectifia placidement le généralissime. C'est déjà cela ; et cette garantie, maître, il la faut à votre idéologie. D'ailleurs, ajouta en souriant à demi le terrible vieillard, je suis idéologue aussi, moi, puisque je calcule sur les énergies sans m'occuper de la matière. Dans vos raisonnements, vous supprimez l'être matériel ; moi je raisonne mon art — car c'est un art — en supprimant aussi... une fois pour toutes, et sérieusement, voilà tout.

— Allons, prononça le dictateur, que le principe de mort donne la vie à notre race, cette fois comme les autres, selon l'éternel décret ! A notre race nouvelle...

—... A notre race de progrès, ajouta-t-il à voix basse, comme obsédé d'une ironie douloureuse et invisible.

La fin de la phrase expira dans le silence.

Et ces cinq hommes, dont trois symbolisaient les trois grandes hérésies morales du monde moderne, dont le quatrième était sans foi et dont

le cinquième en implorait une, penchés sur des cartes, leurs mains précises touchant des boutons électriques dans le calme du conseil de nuit, préparèrent jusqu'à la pâleur de l'aube prochaine l'ébranlement des Civilisés contre les Barbares.

## III

### LA MARCHE VERS L'EST

La déclaration de guerre fut notifiée aux cabinets ministériels de Tokio et de Pékin et aux rajahs de Delhi et d'Hyderabad, c'est-à-dire aux quatre délégations officielles de l'Alliance Asiatique, dès le matin du jour qui suivit. La concentration des forces européennes commença aussitôt.

Déjà elle était préparée. Depuis des mois, l'actif génie du général de Trénan coordonnait les armées confédérées, apprêtait les arsenaux et les intendances. L'entreprise colossale avait germé dans la pensée du dictateur dès son élé-

vation au pouvoir, et si les premières années de son administration s'étaient uniquement dépensées à ordonner la constitution nouvelle et à effacer les traces de l'effrayante guerre civile, du moins Claude Laigle n'avait-il jamais échappé à l'obsession de l'Orient. Il l'examinait en logicien, il en avait approfondi le péril industriel et militaire depuis la conquête de la Chine par les Japonais, et l'autonomie de l'Inde, rétablie après l'expulsion des Anglais en 1950, n'avait fait que le confirmer dans le sentiment d'un effroyable avenir. Cette fusion de l'Hindoustan et de l'Extrême-Orient était devenue la hantise de sa politique : c'était là, à la jonction même, qu'il fallait que la civilisation occidentale, d'un coup décisif et mathématique, coupât comme un boulet fait d'une trombe ce faisceau orageux et barbare, pour l'éparpiller en une pluie d'hommes à jamais désarmés et inoffensifs. Avec le génie sociologique et assimilateur des Japonais, une force de cohésion était réellement née dans ces vastes stagnations fatalistes; le danger d'un Timour menant des régiments à armes égales était inévitable, le meneur n'avait qu'à naître. Claude Laigle évaluait la situation historique avec la netteté intuitive qui est le propre des intellectuels sentimentaux, et qui en fait aussi aisément des diplomates que des poètes. Claude

Laigle était un lyrique et un dialecticien : il ne se dissimulait pas que l'inouï effort moral et mental par lequel l'anarchisme avait triomphé avait autant épuisé la force active que surmené la puissance de réflexion chez les Occidentaux. Une crise de moralisme sociologique avait presque exclusivement occupé vingt-cinq années : les philosophies y avaient ondoyé furieusement au-dessus des foules, et l'énergie, dans ces nations restreintes, étouffant les unes contre les autres, s'était en quelque façon polarisée vers l'abstraction pure. La complication du cerveau moderne était devenue extraordinaire et, parmi toutes les recherches intellectuelles, on avait à peine prêté attention à la politique étrangère. La Russie, surtout depuis son occupation du Bosphore, s'était désintéressée de la politique d'Europe centrale. Son autocratie acceptait l'anarchisme sans lui sourire : c'était, entre l'Occident et l'Asie, un immense territoire intermédiaire, nullement disposé à empiéter sur l'Ouest, s'étendant à l'Est sans trouver obstacle. Et depuis les conflits russo-anglais en Afghanistan et dans le Kashmir, depuis les revers de l'Angleterre et la perte des Indes, la Russie ne s'occupait que de s'avancer lentement de ce côté. Elle cachait à l'Europe la vue de l'Asie. Pourtant, une évolution à peu près analogue s'était accom-

plie là-bas, et tôt ou tard la Russie devrait prendre parti entre la confédération occidentale et la confédération jaune. L'égoïsme de sa diplomatie devrait prendre fin ou devenir une démence véritable. Claude Laigle savait bien que l'antagonisme gigantesque, s'il ne se déclarait pas nettement, couvait; et il entrevoyait, de l'autre côté du monde, des agglomérations d'êtres à morale fruste, ayant sur les intellectuels l'énorme supériorité de la brute et se roidissant selon deux ou trois sentiments qui suffisent à convulser une race, l'instinct de l'expansion éternelle vers l'ouest, la haine des occupations coloniales, l'appât du butin conquis sur des peuples fatigués.

L'alternative s'était de plus en plus précisée. Le dictateur n'avait pas cessé de songer que là était la question capitale de vitalité, et qu'après avoir, par une explosion libertaire, mis à néant dans son propre sein les périls et les conflits de nationalités, l'Europe centrale n'aurait de repos et de foi qu'en rejetant par une guerre plus terrible que toutes l'obscur et immense péril jaune, de plus en plus coagulé. L'établissement de l'intellectualisme scientifique ne pourrait s'assurer de quiétude qu'après s'être libéré de cette menace des Barbares : il se répétait cela depuis des années, c'était pour lui une réalité

absolue qui prenait l'ampleur d'un rêve. Sa vision lyrique l'avertissait que tout devait en arriver là, que l'unification de l'Europe, coïncidente à l'unification de l'Asie, démontrait clairement la guerre future, la vraie et belle guerre ethnologique, ne se jouant plus seulement sur des chicanes de frontières, sur une province annexée, comme les misérables luttes de jadis, mais heurtant autant les pensées que les épées, levant l'un contre l'autre deux mondes inconciliables. L'Asie! Claude Laigle ne la haïssait pas seulement comme chef d'Etat, il la haïssait comme penseur épris de scientificisme et s'étant refait un idéalisme par dessus les religions et les métaphysiques périmées. L'Asie, c'était le nom symbolique du fatalisme, de l'obscurantisme, des hiérarchies héréditaires, de tout ce que l'âme brûlante de l'anarchiste philosophe avait vu avec ivresse s'effondrer dans le brasier de la révolution récente. C'était le recommencement du dominium féodal, l'annulation de trois siècles de libéralisme. Claude Laigle craignait ces représailles mentales plus même que les dangers matériels. Et dès que les événements inespérés avaient nettement délimité la situation, réduit la guerre à un seul motif dans l'Ancien Monde, l'idéologue s'était concentré en lui-même et avait commencé d'envisager froide-

ment la nécessité du choc suprême, que nulle nation de l'Europe morcelée n'eût jadis osé tenter la première.

De longues années, Claude Laigle avait attendu un prétexte, sondé l'âme occidentale. Il ne fallait pas échouer : les alternatives de guerres à motifs diplomatiques ne signifient que peu et sont réparables, mais une guerre ethnologique ne se termine que par extinction d'un des partis, et si l'on échouait, le prestige des civilisés était ruiné, la crainte s'installait, l'espoir de réussir un jour désertait pour aller fomenter l'ambition orientale. Claude Laigle avait laissé la situation se préciser si lucidement qu'il n'y eût plus d'espoir d'une solution tierce, et que la vérité apparût évidente à tous. Le rêve d'être celui qui terminerait la grande lutte le hantait. Jadis, tout jeune homme, avant le triomphe de l'anarchie, il avait été avec Médion un des premiers à parler de ce problème, et il se retrouvait, grisonnant, y pensant encore et en ayant, à force d'énergie, centuplé l'importance aux yeux des foules. Les conflits industriels, éclatant à des dates de plus en plus rapprochées, entre ouvriers blancs et ouvriers jaunes, l'avaient servi plus encore que les révoltes coloniales ou les faits de guerre : Claude Laigle savait que rien n'émeut comme les évidences qui résultent

des questions financières, et que malgré toutes les idées individualistes qui, en Europe, avaient pénétré la masse et exhaussé son degré moral, l'argent restait le grand mobile des forces humaines. Tout son génie avait tendu à mettre au centre de cette impulsion, au lieu d'une simple promesse de bénéfice immédiat, une notion profonde, la pensée même de la race — un rêve, en vérité. Cet homme lyrique concevait le rêve, non plus comme une construction nuageuse qui détourne l'esprit des spectacles ordinaires, mais comme la plus haute réalité des énergies, la réalité intellectuelle par excellence.

La conquête mentale la plus frappante de l'Etat nouveau avait été de faire admettre à tous, — la première fois depuis l'origine du monde ! — que la réalité des êtres subjectifs est aussi valable et palpable que celle des objectifs, qu'il est aussi réaliste de méditer que de manger, qu'il y a là deux actes de vie équivalents ; et vraiment Claude Laigle espérait tout de ces races fatiguées, dès l'instant qu'on avait pu en obtenir cette concession en apparence si élémentaire. Il avait si longtemps connu l'amertume de l'intellectuel au milieu des capitales, qu'il avait été saisi d'un espoir immense en constatant que l'anarchisme avait créé dans le peuple la notion de l'utilité active des cérébraux purs. Ainsi la

guerre, sa guerre! — lui était apparue possible à présenter dans son vrai sens, et du jour où il en avait eu l'assurance, il avait considéré l'œuvre comme à demi consommée. La préparation matérielle ne lui en semblait pas insurmontable. De longues et minutieuses conversations avec Médion en avaient combiné l'économie, et l'inopinée fortune du général de Trénan avait apporté au dictateur une assurance nouvelle. Lors de la guerre franco-allemande, deux foudroyantes campagnes en Franconie et en Silésie, décidant la ruine de la maison des Hohenzollern et permettant au socialisme d'imposer le désarmement, avaient révélé au monde qu'un tacticien surprenant était né. La langue et l'influence françaises étaient restées prépondérantes, le mouvement d'unification étant parti de cette victoire, l'élection internationale avait agréé en Claude Laigle la dictature de Paris, et le général de Trénan était devenu, par la volonté clairvoyante de l'idéologue, le maître de la stratégie dans tout le domaine de la Confédération. A eux deux, avec Médion, ils avaient élaboré la campagne, jusqu'aux derniers incidents, jusqu'à ce soir où, toutes mesures prises, se décidant enfin, le dictateur avait convoqué les légats pour leur présenter officiellement le projet de la déclaration de guerre.

L'ordre de mobilisation courut électriquement d'un bout de l'Europe à l'autre, cette nuit même où les cinq amis avaient, vibrants encore de l'acclamation décisive, remué une dernière fois l'intimité de leurs âmes enfiévrées d'idées générales, et, par une coquetterie héroïque, incliné leur énergie et leur certitude devant le doute abstrait et éternel de ces chères songeries philosophiques qui contentaient leurs cerveaux. Ce fut comme un adieu suprême, cette heure donnée à la pure spéculation mentale avant l'action. Une dernière fois ils s'interrogèrent les uns les autres, se sentirent bien des civilisés, des inquiets, des modernes, des hommes libres unis dans l'effort mais gardant chacun par devers soi une conviction différente. Et lorsqu'ils se séparèrent, nulle trace ne demeura de leur antagonisme secret. Il n'y eut plus en présence que les organisateurs d'un fait.

L'acclamation des foules brûla au milieu de l'Europe sur le passage des armées. Le patriotisme antique était mort, les conflits de nations n'existaient plus, mais le véritable patriotisme ethnologique s'était levé sur les ruines de l'autre, et n'avait plus rien d'absurde. La défense de frontières illusoires ou arbitraires n'occupait plus personne, mais la défense de l'âme civilisée paraissait sacrée à tous. Le grand cri éternel :

« Mort aux Barbares ! » traversa les contrées occidentales, et il n'y eut personne, parmi les plus frustes, qui n'eût l'intuition d'une nécessité sacrée. Lorsque Claude Laigle, noir, simple et pâle, parut dans les villes au milieu d'un océan humain, et leva sur les milliers d'êtres hurlants cette tête fière dont les yeux lumineux fascinaient jusqu'au délire, il sembla plus que le dictateur et que le maître, il incarna la race entière de l'Occident latin, vision fugitive penchée au bord de la calèche qui l'emportait vers les gares, vers le rassemblement des armées, vers l'inconnu et vers l'espoir. Son geste d'adieu signifia l'immense ébranlement, et près de lui, appuyé contre les coussins, las et rêveur, penchant une face souffrante et fine sous une chevelure dorée, le conseiller de Claude, l'ami, Ménières, lui montrait en souriant aux balustrades des balcons, aux arceaux des avenues, les symboliques banderoles noires et jaunes que les peuples avaient suspendues pour résumer la grande lutte. Le peuple noir contre le peuple jaune ! Noir et jaune ! Les deux couleurs fatidiques pavoisaient partout les fenêtres et les édifices, simplifiaient terriblement la pensée, opposaient l'ombre où l'on médite au soleil de l'inconscience, l'Occident à l'Orient, la science au fatalisme, toujours, implacablement ! Ménières disait ces choses à demi-

voix, tandis que Claude Laigle, lucide, saluait les flots d'hommes, convulsait son âme dans leur cri énorme, se sentait emporté dans le tourbillonnement de l'Aventure…

C'était Dessort qui, avec son éloquence assouplie, son prodigieux instinct des sentiments simples, ébranlait dans le cœur des masses l'enthousiasme, y incrustait les deux ou trois idées générales suffisantes pour créer l'opinion, y supprimait les complications inutiles, y allumait l'embrasement magnétique, y éclairait la distinction des deux patriotismes. Au nom de la vanité de l'ancien, le tribun avait prêché le désarmement, jadis, aux syndicats internationaux dont il était l'âme : au nom de la légitimité intellectuelle du nouveau, il prêchait la guerre sans merci. De ville en ville Dessort agissait, de ville en ville le dictateur sentait son influence secrète, son génie de persuasion : à chaque pas l'Idée, expliquée, synthétisée par l'agitateur des foules, apparaissait à Claude Laigle avec une force nouvelle. Il lisait, sur le visage des spectateurs rués autour de sa voiture ou à la descente de son wagon, que les dépêches, les articles, les manifestes de la presse spéciale inspirée par Dessort avaient insufflé au fond des contrées confédérées l'évidence de la grande guerre et de son destin. Tout s'unifiait dans une même volonté :

la nuit, dans la vibration des express l'emportant à travers les plaines d'Allemagne, Claude retrouvait cette sensation rythmique qui l'enivrait, qui donnait à l'effort une sorte de certitude mathématisée, et cela domptait ses insomnies. Dans la clarté du salon étroit, ses yeux, après s'être baignés dans l'obscurité infinie des paysages à travers les vitres, revenaient à la table où, impassible, ignorant la fatigue, le général de Trénan écrivait, chiffrait, mettait la dernière main à toutes les minuties du plan de campagne, sa tête osseuse, blanche et rasée se penchant sur le collet d'or. Et dans cette contemplation, Claude Laigle s'absorbait, pensait à Médion resté pour quelque temps à Paris. Lui aussi était une puissance, mais occulte; confiné dans son cabinet ou dans son laboratoire, le ministre de l'intérieur était, derrière la fuite ardente de la conquête, le méthodique et muet calculateur des forces de renouvellement, et aussi l'ingénieur des forces de meurtre, déchaînant les puissances anonymes de la chimie et de la mécanique de guerre contre les Jaunes, avec la froideur qu'il avait apportée jadis à les déchaîner dans la révolution sociale. Claude Laigle pressentait derrière lui cette réserve cérébrale et active, le frémissement du rapide l'exaltait jusqu'à la vision des foules de brutes qu'il allait bientôt voir face à face dans

les pays de soleil — et sa pensée bondissait avec l'ivresse de la course folle, lancée rigide comme la masse du train dans la nuit, cohérente, exacte, dense, assurée elle aussi par des barres d'attelage, glissant vers la destinée selon son énergie rectiligne multipliée à chaque seconde par elle-même, effrayamment, avec une nuée de rêve parfois diaprée d'un éclair au-dessus de son élan irréversible...

L'aube pâlit sur les paysages de Saxe et de Bohême. Dans des capitales pluvieuses, parmi l'acclamation populaire, Claude Laigle vérifia publiquement ce qu'il était venu voir en secret plusieurs fois auparavant, l'état des arsenaux et des troupes. Tout était prêt. Des armées descendaient aux points de concentration; il tourna vers le Sud, traversa l'Italie dans sa longueur, visita les ports de guerre, passa la mer, se trouva sur la terre d'Egypte. Et partout il retrouva les immenses foules noires et uniformes du monde civilisé, les cavaleries, les artilleries, les régiments, évoluant leur géométrie sinistre. Les escadres de la Méditerranée se dirigeaient à toute vapeur vers la mer Rouge : il en croisa de nuit, avec leurs feux fixes et leurs éventails électri-

ques, astres d'un ciel de science et de mort proposant à la conscience un nouvel et palpable idéal.

L'oriflamme jaune et noire se tordait, symbolique, aux cornes d'artimon des transports. En Syrie, à Damas, à Bagdad, l'amoncellement des troupes européennes se massa sous ses yeux dans l'éblouissement du soleil. Et malgré les costumes blancs des soldats, prêts au départ pour les pays torrides, Claude les vit noirs encore, noirs abstraitement de la couleur moderne, noirs et exacts, noirs selon l'ironie étrange des pirates d'autrefois. Pirates! Il souriait à ce mot, et Ménières souriait aussi. « Tout est cyclique, disait-il. Nous apportons l'esprit de création intellectuelle avec la teinte de la mort ». Mais, dans le cœur de Claude, l'Idée persistait : il la voyait comme une svelte statue souple, à qui le noir seyait bien. « Non pas la teinte de la mort, répondait-il, mais celle du deuil. Nous faisons notre deuil, Ménières, des vieux idéaux du vieux monde. Nous portons le deuil des erreurs de jadis : l'Idée ne s'habillera de joie que plus tard, quand tout sera fini de ces choses. Il est bien que tout se réduise à une seule nuance, comme notre âme, la nuance de l'exactitude et de l'énergie ». Des songes complexes visitaient son cœur, il se taisait...

Une vaste série d'escadres cuirassées attei-

gnit le golfe Persique. Elle devait s'étendre sur les côtes hindoues, y jeter des flots d'hommes, puis gagner les mers de Chine et ronger l'est de l'immense empire ennemi, l'étreindre dans un demi-cercle de fer et de feu, établir des blocus et, touchant jusqu'à Shangaï, saisir par derrière la puissance jaune. De grands chocs étonneraient l'Orient naval. Mais l'effort principal devait être dirigé sur le continent. A travers la Perse et l'Afghanistan les armées européennes pénétreraient dans l'Inde du nord, rejoindraient les divisions débarquées dans le Bengale. C'était là que la tactique du général de Trénan se concentrait. C'était là que sa pensée stratégique se rencontrait avec le génie abstrait du dictateur. C'était dans l'Inde, révoltée, armée, ressuscitée avec ses fatalismes antiques, qu'il fallait tuer l'énergie du vieil univers. Là vraiment se levait le danger essentiel. Cette terre première, plus que la Chine, plus que le Japon, recélait l'âme dévoratrice et l'ambitieuse représaille de l'avenir. Le Japon, crispé comme une Angleterre contre la Mandchourie et la Corée, déversait sans cesse à travers le Céleste-Empire son génie mécanique et l'inspiration dynamique de son modernisme : mais l'Inde, l'Inde, c'était l'avant-garde vers l'Europe, c'était la presqu'île terrible où toutes ces forces inertes, ébranlées

au nord-est, venaient se coaguler. Le plan de Claude était d'éviter l'immensité des plaines chinoises. Couper l'orientalisme en Inde, au lieu même d'où il pouvait bondir sur l'Europe en éveillant l'Arabie et peut-être les Nègres, isoler le Japon dans les mers lointaines, le maintenir par des flottes en ruinant son commerce, c'était l'essentiel. Entre une Inde ressaisie et vaincue et un Japon bloqué, l'incommensurable marécage d'hommes jaunes pouvait, entre l'Altaï et l'Himalaya, redevenir inerte et végétatif durant des milliers d'années. La destruction eût été vaine et irréalisable, Claude n'y songeait même pas. Depuis l'origine du monde, le ventre asiatique était gorgé de foules stagnantes et pullulantes, c'était comme l'humus de l'humanité, on n'avait pu que le ronger sur les bords, la puissance civilisée, en se jetant au travers, se fût annulée devant le nombre et l'étendue, comme un obus lancé dans le vide. Contenir seulement ces masses, les plonger de nouveau dans la barbarie et les ténèbres en supprimant leurs points de ravitaillement mental, c'était décapiter ce corps, en trancher les centres nerveux. Et Claude Laigle savait bien que la civilisation ne naît que de la destruction, que l'intellectualité donnée à ces agglomérations d'êtres était incompatible avec celle de l'Occi-

dent, qu'il fallait tuer l'une pour faire vivre l'autre. Il avait choisi.

L'Inde et le Japon, l'un faisant naître, l'autre concentrant, Claude Laigle en revenait toujours à ces deux points fixes sur lesquels évoluait toute sa pensée. A travers les plaines chinoises, la transfusion des idées du pays jaune s'opérait avec lenteur. Idées de rectitude, de groupement des forces brutes, de socialisation barbare, de cohésion en vue d'un mascaret rué sur l'Europe à venir, elles circulaient péniblement, comme un sang trop âcre dans des veines engorgées, mais elles circulaient. En Inde, elles retrouvaient l'appui du vieux génie arya, elles devenaient presque semblables à celles des peuples de l'ouest, elles centuplaient leur puissance subitement sur une terre extrêmement raffinée d'où les cortèges de chefs-d'œuvre étaient jadis sortis, et où brûlait encore une magie tenace et admirable. L'Inde avait, après des luttes atroces, rejeté une fois de plus les Anglais : à présent, elle n'était à personne, elle rêvait un réveil. Parmi ses rajahs s'était de nouveau levée une race de princes cruels et géniaux, en qui la pénétration des modernités n'avait fait que rendre plus précise et plus sagace l'ancienne ambition de Nana-Sahib. Ce n'était pas pour rien que, semblant céder, ces hommes étaient

venus en Europe avec les fils de samuraïs porter dans les écoles leur intelligence assimilatrice, prendre au monde occidental ses découvertes, y mûrir des énergies. Claude savait qu'il n'était que temps d'arrêter ce mouvement intérieur. Le Japon et l'Inde, c'étaient les cerveaux de l'Asie : la Chine n'était que le réservoir de forces brutes, de foules domestiquées et armées où ils comptaient puiser un jour pour réaliser leur idéal autocratique et féroce, leur féodalité haineuse, leur rêve éternel d'émigration dominatrice vers l'ouest.

Les flottes contiendraient la puissance japonaise. Mais dans l'Inde, c'était plus qu'une surveillance et qu'un amoindrissement qu'il fallait : c'était une conquête, une soumission absolue, une stérilisation de pensée, de la terrible pensée orientale incompatible avec la nôtre. C'était là que les armées de terre allaient agir. C'était au pied même de l'Himalaya, dans le Pendjab, dans le Kashmir, dans le Népaul, dans le Bengale, aux sources du Gange et aux sources de l'Indus, que la guerre véritable devait se concentrer. Les corps d'armée venus du sud par le Mysore, le Nizam, le Guzerate et le pays des Radjpouts, avaient ordre de rejoindre les troupes venues de Perse. Le triangle se fermerait dans le Dekkan, et par Allahabad, Cawnpore et

Delhi, sur une immense route de sang et de feu les forces des deux mondes se retrouveraient dans une lutte suprême. Tout s'indiquait en ce sens avec une lumineuse netteté. La guerre navale, Claude Laigle la laissait mener par ses amiraux. Ce qui le passionnait, ce qu'il voulait voir, c'était ce choc, dans la terre primitive, des Aryas anciens et des Aryas nouveaux, retournés contre leurs ancètres. C'était bien une guerre de races, une guerre de famille qu'il rêvait. L'action de la Russie en Mongolie rejetterait les masses chinoises vers cette conflagration centrale. La vraie guerre, la guerre d'idées, se dénouerait là, dans l'Himalaya, dans l'Hindou-Kousch, près du Pamir, aux lieux éternels d'où la germination de l'Occident s'était déversée à l'origine des mondes, et où l'Occident transformé allait revenir pour se confronter à ses frères ennemis, pour mettre en parallèle leur inertie fatidique, leurs immuables dieux, et son idéal d'énergie active et athée. La grande question, ce que Claude appelait « le Rêve », avec sa foi entière en la supériorité de l'Occident nouveau, c'était au berceau même de la race qu'elle allait se dénouer une fois pour toutes.

Derrière les murailles du Tibet, derrière la Birmanie, les masses jaunes pouvaient dormir. Claude n'en craignait rien si la force vive leur

était ôtée. L'immense série d'archipels de l'Equateur ne l'inquiétait pas non plus : ce qu'il fallait, c'était y tuer la conscience du nombre, couper le lien entre eux et le monde occidental, empêcher la contagion par l'Arabie et par l'Afrique. « Le troisième âge sera l'âge des Nègres, disait-il : nous ne sommes qu'au seuil de l'âge des Jaunes. Plus tard, les civilisés s'arrangeront. Le continent noir dort encore ». Du centre de l'Afrique, aucun ferment visible ne naissait. Mais la terre sacrée du vieil esprit, l'Hindoustan, bouillonnait de fureur et se convulsait, prête à d'inouïes destinées, et derrière elle, poussée par le Japon méthodique et implacable, la tourbe jaune, irrésistible par le pullulement, se levait ! Claude Laigle n'en pouvait détacher ses rêves. Quels songes obscurs et passionnants tourmentèrent sa pensée en rejoignant les armées noires à travers l'Iran !

Les dépêches arrivaient les unes après les autres, et à chacune d'elles son cœur sautait dans sa poitrine. L'enveloppement des flottes se fermait autour du littoral asiatique. Dans le golfe de Bengale, sur les côtes de Siam, au long des Philippines, les croiseurs européens rôdaient, cherchant l'ennemi. Claude les suivait instinctivement sur la carte. Ils contournaient les mers de Chine, laissant à leur droite le vaste et fan-

tastique archipel aux noms fabuleux, Sumatra, Java, Bornéo, Mindanao, Célèbes, Luçon, îles accroupies dans l'Océan comme des monstres griffus, tordant leur sauvage enchaînement volcanique, vestiges d'une catastrophe et d'un déchirement originels. Les flottes touchaient Formose. Des semaines passèrent sans nouvelles. Enfin l'on apprit la première rencontre, vers les passes de Chusan ; cinq vaisseaux japonais avaient coulé ! La nouvelle fut comme un frisson électrique, revint vers les capitales d'Europe. En même temps les armées de terre avançaient. Il semblait à Claude entendre, au delà des déserts et des nappes d'eau, de l'Allemagne pluvieuse à la brûlante Syrie, le bruit souterrain et formidable d'un monde en marche contre un autre. Les distances n'existaient plus, tout se tenait. A Kelat, Claude apprit que le débarquement des divisions du Sud commençait à s'opérer. Les escadres avaient touché Goa, les troupes avaient pris terre après un bombardement de trois jours. L'Europe commençait à mordre l'Asie. Le silence de celle-ci était profond. On ne savait rien d'elle, ou presque. On disait que d'immenses forces venues d'Annam et de Birmanie avaient rejoint le Népaul et s'y concentraient. L'Asiatique attendait chez lui, avec fatalisme, comptant peut-être sur les forces immanentes de la

primordiale divinité ! Le dictateur suivit sur les plans la réalisation de son hypothèse, et le général de Trénan, impassible, n'écoutant pas ses paroles lyriques et heurtées, lui montrait avec un sourire les moyens mécaniques de son rêve. Tout se concertait rapidement, la fortune était visiblement pour l'Occident. Flottes et armées s'unifiaient par le génie de quelques tacticiens. Et tout à coup, Claude Laigle, pâle, exalté, pressentant la minute du choc suprême, sentit que le cœur d'une race était en lui, vivait dans sa poitrine, ramifiait à lui seul, à lui homme simple suivi d'une petite ombre sur le sable, les millions d'âmes et de glaives ébranlés à son signe. « Quel rêve ! pensa-t-il. Il n'y a plus de distances, nous allons ! » Il cherchait dans l'invisible la face de l'Adversaire. Le continent, pour lui, prenait presque un visage humain...

Vers la fin de septembre, on sut que les forces russes étaient descendues en Mongolie, rabattant vers le sud-ouest les masses désorganisées de la race jaune, qui se rejetaient sur le Tibet. Tout allait décidément vers l'Inde. La volonté de destruction était une.

IV

## LE CŒUR ASIATIQUE

Claude Laigle, immobile sur son cheval, ôta tranquillement son cigare de sa bouche et regarda l'horizon baigné de clarté. Des fumées jaillirent dans l'éloignement, s'échevelèrent à des bouquets de palmiers. Et tout à coup un brisement rouge fulgura, l'atmosphère se disloqua, au pied du tertre où se tenait le dictateur un obus éclata : la bataille commençait.

La veille, les premiers cadavres étaient apparus, blancs, hindous et jaunes, rares d'abord, puis en tas, parmi des chevaux et des chariots éventrés. Durant des lieues les cavaleries avaient

défilé au long de ces sinistres vestiges. L'escorte de Claude Laigle enfin, lancée en avant-garde, avait reconnu les positions de l'adversaire. Vers Lahore, après une série de contre-marches rapides, le premier contact décisif allait s'opérer avec la puissance jaune.

Un piétinement de chevaux, un roulement fit retourner le maître aux yeux clairs. D'un chemin creux, au grand trot montait vers lui, parmi les fanions noirs, la calèche du général de Trénan, malade. Le visage glabre et pâle, aux prunelles glaciales, émergea du flanc de la voiture, un bras doré dont la maigre main se crispait s'agita parmi les officiers galopant aux portières. Un second obus s'abattit, dans un jaillissement de sang s'effarèrent les attelages cabrés. Claude Laigle poussa son cheval, se pencha, serra les doigts du vieillard terrible. Ils sourirent. Une acclamation grandit, brusquement broyée dans le tonnerre d'une décharge voisine, et l'air ronfla avec assourdissement : à quelques centaines de mètres les batteries européennes répondaient au signal d'en face.

« La jonction est faite! » cria le général de Trénan. Les corps du Sud ont remonté l'Indus! J'ai d'excellentes nouvelles du pays Radjpout! Une bonne journée aujourd'hui et nous marchons sur Delhi! Vous avez votre guerre !

— Oui, dit Claude Laigle. Faisons du rêve avec du sang, il est temps ! Vous rappelez-vous la campagne de Franconie, Trénan, l'aube où l'empereur d'Allemagne, blessé et couvert de boue, est passé devant nous entre nos hussards ? C'étaient encore des querelles de famille, à présent cela va être plus grand !

Il rit, fier, sur son grand cheval. Le tonnerre de nouveau bondit à droite, l'escorte s'ébranla, au galop dans le vent. Claude Laigle suivit la calèche, criant des paroles de joie entrecoupées par l'essoufflement de l'allure. Le paysage lui brûla les regards. Les lignes noires des divisions ondulaient selon les coteaux, les cavaleries massées couronnaient les crêtes. Une rivière bleue se courbait en deux boucles vers une plaine rose déroulée à l'infini, annulée dans les vibrations d'une enchanteresse lumière vaporeuse. Des villages blancs alternaient des bouquets de bois. Deux flambaient, panachés de fumées droites et épaisses, bariolant l'azur. Et tout à coup Claude entendit une clameur. « Vive l'Aigle ! » Il salua. Des batteries montées le croisèrent tumultueusement, l'escorte dut se ranger, la masse de métal, dense et grondante, fila vertigineusement, emplissant la route. Les artilleurs roidis sur les étriers firent jaillir un étincellement de sabres vers le maître au geste joyeux. Les sveltes ca-

nons d'acier gris s'allongèrent parmi les croupes et les roues, cahotant un convoi sinistre et exact.

L'œil attentif du général de Trénan suivait les pièces avec une tendresse étrange. Dans le fracas, le dictateur tentait de s'orienter, de deviner la secrète direction d'ensemble. La géographie de la bataille l'étonnait, l'imperceptible mouvement vermiculaire des divisions aperçues au loin, presque inexistantes dans l'immense paysage rose, le remplissait d'un singulier sentiment d'incertitude. Comme l'effort tenait peu de place ! L'idée vivante animait ces vers noirâtres rampant à travers la plaine. Elle devenait presque théorique, il semblait à Claude qu'il en était encore au conseil de la nuit précédente, consultant les cartes. Tout était loin, tout était géométrique et sans humanité, tout se réduisait à ces quelques linéaments ajoutés à peine au panorama, annulés dans un grondement sous le soleil. Et près de deux cent mille hommes étaient en présence ! Le fourmillement des hauteurs d'en face frissonnait et se déplaçait. Et soudain la galopade reprit, Claude se rejeta vers sa droite, suivant les fanions. Un demi-cercle vaste s'indiqua au détour d'un bois, et les lignes divisionnaires se courbèrent selon lui, épandues dans des jungles, évoluant une harmonie ma-

thématique et une implacable lenteur vers l'enserrement final des positions adverses, d'où toujours montaient les fumées.

La stridence d'une volée d'obus passa sur les têtes des cavaliers. Cela siffla hideusement un sifflement lourd. Des mouches parurent danser au zénith, s'épanouirent en bombes rougeâtres, plurent au delà de la rivière azurée, se perdirent. Les batteries interminables s'assemblèrent. Vers elles montaient sans cesse des attelages éperdus, qui viraient net, s'alignaient, détachaient de nouvelles pièces, fines et longues. Claude regardait s'empresser autour d'elles des servants, minuscules dans la distance. De ces séries uniformes, allongées vers l'horizon, aucune fumée ne montait. La poudre des civilisés était invisible en son volcanique embrasement : de secs éclairs blafards miroitaient seuls. Et sur des pentes herbues, descendant à l'abri vers la rivière, l'état-major dépassa l'artillerie. A mesure que les points de vue se déplaçaient, l'orientation de la bataille apparaissait plus vive, la cohésion des forces se démontrait. Près d'une pagode en ruines, Claude vit se lever des régiments tapis depuis le matin. L'acclamation fut gutturale — c'étaient des troupes des Etats d'Europe centrale, une division d'Autrichiens que seules leurs voix et leurs faces décelaient sous l'unification du

costume. Et soudain Claude Laigle eut un souvenir singulier. Il avait vu ces visages en Silésie, jadis, lors de la guerre franco-allemande. Des contingents d'Autriche y avaient pris part : alors qu'il suivait l'armée française, lui simple officier, anxieux de l'issue d'une lutte d'où dépendait l'avenir sociologique, il avait vu ces hommes, entendu ces voix — mais des soirs, dans des villages enlevés d'assaut, dans des défilés de prisonniers. Il demeura saisi. Comme tout était changé ! Ceux-là marchaient avec lui maintenant. Il avait vu Trénan mener vers eux la revanche française, et il se retrouvait à côté du généralissime vieilli, lui devenu l'agitateur d'un monde, l'idéologue meneur de foules, le maître de l'Anarchie triomphante ! Il regarda le vieillard attentif dans sa calèche. Il avait à peine changé, la face pâle, osseuse et glabre souriait de ses lèvres minces avec le même sourire figé. Et lui-même, Claude Laigle, se sentait solide sur son cheval. Il pensa à son visage, à peine si les cheveux grisonnaient, et derrière le masque brûlait une âme aussi incendiée, miroitante aux prunelles lumineuses comme jadis. Il eut le vertige de l'illusion du temps, l'abstraction des ans, des lieux, de la vie et de la mort se releva d'un seul élan dans son esprit dévorateur. L'Idée à nouveau parut sur le paysage oriental, s'alluma,

ondula dans l'atmosphère surchauffée, en plein ciel. « Tout n'est qu'idée, même la conquête et son ruissellement de sang réel » pensa-t-il. Il sourit, le sentiment de l'harmonie irradia, la loi expansive qui, avec sa race, l'avait poussé depuis l'Europe jusqu'en Inde, convulsa ses nerfs et le rua en avant encore. « Vive l'Aigle! » Le cri jaillit au passage, l'élan d'un aide-de-camp le saluant, rasant d'un galop effréné la voiture du général, emporta dans un éclair le nom du dictateur. Mais son nom même n'était plus, ni sa forme : il se sentait bien l'idéologue, le cérébral, une force abstraite, un chiffre. « Comme on existe peu! » se dit-il, étonné de se sentir penser lucidement alors que son corps ne lui appartenait plus. Un chiffre! Il pensa à Médion, le « chiffre vivant », il l'entrevit à travers l'immense voyage, les plaines brûlantes, les mers, les montagnes, resté à Paris, lui, l'autre chiffre, l'autre dieu du nombre, répondant par dessus le quart du monde, créant là-bas la fatale énergie dont se décidait ici le résultat matériel. La sensation d'abolition des distances domina tout. A ce moment, un nouveau coin de paysage se dévoila à l'ouest de la plaine. Les serpentantes lignes d'hommes noirs reparurent, fourmillant un mouvement vermiculaire : et cette fois Claude Laigle comprit pourquoi elles n'existaient pas plus,

pourquoi elles résumaient dans l'éloignement, par leur graphique impassible et exact d'où la mort émanait sans qu'on la vît, la conception mentale de l'effort. L'Idée restait maîtresse, la matière s'abolissait.

« Quelle beauté! se dit Claude. La guerre de brutes est finie avec les vieux temps, la guerre moderne annule comme le trait de plume du philosophe! Belle guerre sans héroïsme barbare, sans muscles et sans étranglements, belle guerre calculatrice et synthétique! L'intellectuel y est tout! L'idée destructrice reste reine, tout s'accomplit loin, la hideur du déblayage humain est subalterne! » Et il songea à la bombe des Parlements, dix années avant, et le sentiment de la puissance intégrale, infinie sous un petit volume, déborda son âme voluptueuse. Ces traits noirs là-bas, cette boule de cristal qu'une main pouvait étreindre, même réduction de la matière au minimum, même géométrie silencieuse de l'Énergie...

La canonnade se propagea dans l'étendue, sur les dix lieues de plaine elle brûla intensément, durant des heures. Les Jaunes tenaient bon, leurs lignes lointaines ne fléchissaient pas, l'envoi d'obus était régulier. Les chevaux de l'état-major sautaient par dessus les cadavres, ils allaient, allaient, contournant les collines,

traversant les jungles avec difficulté, s'embourbant dans des marécages épars, longeant les boucles de la rivière bleue. Au front de toute l'armée passait la fortune de la race, la calèche du généralissime pâle et endolori filait à travers les bataillons. Le regard sagace descendait minutieusement sur les rangées d'hommes, et près de l'attelage du chef Claude Laigle bondissait, noir et simple, sans armes, l'air amusé et enthousiaste. Un cri courait derrière eux, les fanions claquaient, le flot de cavaliers passait dans une houle de crinières et d'éclairs. De temps à autre le général de Trénan faisait un signe, Claude se penchait, et alors le vieillard, avec sa voix sifflante, désignant un point : « Nous allons là... L'est est occupé comme je voulais. Cela va. Encore deux heures d'artillerie, je pense... J'attends des nouvelles des corps du Sud, le chemin qu'ils prennent est long, il y a trois villages importants à enlever... C'est là, tenez, là-bas qu'ils apparaîtront, qu'ils noueront le cercle de la fin... » Sa main osseuse simulait un étranglement dans le vide. A une bourgade abandonnée, on s'arrêta. Il fallut changer les chevaux. Tout le monde haletait. « C'est bien, repos, dit brièvement le chef d'armée. L'obus, de là-haut, nous protège. » Il ajouta, ironique : « Sous cette volée de fer que j'ai déchaînée derrière nous depuis ce matin,

nous sommes à l'abri. Les gens de là-bas nous laisseront tranquilles. L'obus a du bon, maître. Vous vous rappelez notre conversation de la veille du départ, au palais, à Paris ? Vous discuterez encore avec Médion sur la métaphysique et le sentiment, grâce à mon serviteur. En attendant, mangeons, il faut profiter d'un répit, la journée sera dure, et peut-être la nuit aussi. » Ils mangèrent, gaiement, côte à côte dans la voiture. L'irradiement de midi était terrible, mais leur nervosité était trop exaltée pour qu'ils en souffrissent. Dans la foule de soldats assemblés un magnétisme violent vivait. Près de la rivière des troupes d'hommes s'assirent, armés, attendant. Rangés derrière les batteries, les fantassins regardaient travailler les artilleurs. La volée de mort écrivait en plein ciel ses formules définitives, dessinait l'Idée, géométrique et légère, portée sur les paraboles d'obus; les gyroscopes grêles lançaient des fusées, l'éclaboussement de feu planait. Les projectiles ennemis soudain churent dans la rivière joyeuse, puis décrurent : les canons d'en face ne portaient plus si loin, s'éloignaient, délogés. De temps à autre le général de Trénan, cessant de manger, se levait dans la voiture, appuyé à l'épaule d'un officier, brisé de rhumatismes mais calme, la face presque benoîte. La longue vue se déplaçait. Il sui-

vait en pensée une équation invisible. « Tenez, maître, disait-il, voici où nous en sommes : la figure est simple, tout cela n'est que problème abstrait, au fond. Voici votre guerre, elle va selon votre gré. » Il expliquait du doigt sur un plan improvisé, nommant des noms hindous tranquillement, et à cette parole lucide et jamais embarrassée d'homme de guerre, Claude Laigle s'éclairait. Le rêve prenait corps. Des estafettes accouraient, jetaient des phrases, corroboraient d'un mot une hypothèse, repartaient avec l'ordre qui la ferait réelle. L'immense agencement de la bataille se clarifiait.

Vers deux heures, Ménières accourut de la droite, parmi des généraux, embrassa Claude violemment. Il était méconnaissable, superbe, régénéré lui aussi par la guerre où son énergie inquiète s'était jetée, ranimée, vivifiée d'une sève de clarté et de sang. Il cria :

« Ah ! Claude, comme c'est beau ! Tout se tient ! Toutes les théories, tous les songes, toutes les complications intellectuelles pour en venir là, à cette communion ! A cette loi, car c'est une loi de l'univers, décidément ! Cent mille, et un seul cœur ! »

Il se dressait, violent. Une rumeur circula. Les corps du Sud étaient proches, la direction de la canonnade l'indiquait, la retraite des Jau-

nes se rejetait à leur rencontre. Les Asiatiques se sentaient coupés en deux, l'heure venait! Dans une masure de boue et de paille, le conseil s'agitait. Les hommes noirs, signés d'or sobrement, se consultèrent une dernière fois. Les têtes se penchèrent vers le généralissime. Du milieu du groupe la voix sèche sonna, les mains blanches ordonnèrent. Claude Laigle sortit. Des soldats affairés relevaient les poteaux d'un télégraphe de campagne, déroulaient des fils, débrouillaient lestement les poutrelles de fer creux, les bobines, tout l'appareil scientifique intervenu dans la guerre intellectuelle. De nouveau le feu se rapprocha, l'évolution des batteries montées se porta en avant, et tout le monde remonta à cheval, Ménières suivant Claude Laigle. La voiture du général de Trénan tourna, disparut, le dictateur se trouva au milieu de la foule armée qui se ruait au passage de la rivière, s'ébranlait en masse, en criant, vers l'invisible jonction des corps du Sud enfin venus.

Les lignes noires modifiaient leur position, devenaient concaves, rampaient maintenant de tous les points de la plaine vers l'eau, vers les hauteurs opposées. Des îlots feuillus se remplirent d'hommes, la cavalerie descendit en foule dans l'eau bouleversée, débusquant de vingt côtés à la fois. Le fourmillement des civilisés

enlaça partout, sous l'ouragan des batteries, son réseau vermiculaire. Et soudain l'hallucination saisit Claude Laigle. Il était au Cœur Asiatique, en plein organisme ennemi, entré là avec la Modernité Occidentale, avec la rectitude terrible d'une épée enfoncée d'un élan, et ces linéaments noirs, sinueux et insistants, rongeaient comme des vers mortels la chair pourrie du vieux monde, fouillaient, stérilisaient, décrétaient l'agonie! Une frénésie secoua le dictateur, le galop s'accéléra, l'entraînement magnétique de l'armée se condensa dans son âme, et avec le torrent d'hommes il se rua, force anonyme et noire, une flamme dans le sang.

Une montée hurlante parmi le bondissement des cavaleries — on entra dans un grand village brûlant. L'encombrement des attelages arrêta la poussée : il y eut une confusion. Vers un temple éventré Claude Laigle fut entraîné avec son escorte. Les colonnes blanches se disloquaient, des jets de soleil tombaient par les crevasses du toit, trouaient l'ombre : autour d'un Bouddha doré, encore debout au fond, un amoncellement inouï de cadavres parut, et Claude, enfin, vit les Jaunes! Ils s'étaient fait mitrailler en tas autour de l'effigie, les faces bronzées ou grimaçantes sortaient de vêtements sombres comme ceux des Civilisés, la chair morte était

hideuse d'une hideur identique à la nôtre. Le dictateur leva les yeux sur l'idole, qu'un jet de sang et de cervelle souffletait parmi les dorures déteintes de ses joues. L'Idée ennemie s'incarna, jaillit contre son regard froid et sûr : le sentiment de la force triomphante l'envahit. Une main toucha son épaule, il se retourna, vit Ménières.

« Rappelez-vous, Claude, les tueries de Bajazet dans les cathédrales, ou les moines de Saragosse ! »

— Oui ! cria Claude, enfiévré, mais nous ferons mieux, ici il y a une pensée ! Matière pour matière, cet écrasement-ci servira des fins plus hautaines ! Il y a un sens supérieur dans la mort !...

Une clameur les fit sortir, enjambant les cadavres hindous et japonais, les poitrines dorées et les faces bridées à pommettes saillantes. « Masques, masques, tout celà ! » dit Claude. Dehors, un tumulte éclatait, des bras se tendaient vers les collines opposées, des grappes d'hommes montaient sur les toits des paillottes pour mieux voir. On aperçut, cernant les crêtes, des masses noires ruisselant en fourmilières. « Les corps du Sud ! » Le cri unanime vola sur l'armée, l'heure sonna la charge dans la révulsion du sang au cœur de cent mille soldats ! « Les

corps du Sud! » Enfin ils paraissaient; il était cinq heures, l'immense étreinte de deux armées broyant une troisième allait fermer définitivement ses bras de feu.

De grands poudroiements de fumée s'envolèrent à l'est, l'orage d'artillerie roula derrière les montagnes, le sifflement d'obus cessa presque là où se tenait Claude Laigle. L'ennemi se retournait vers l'autre bataille pour la trouer, s'évader vers Lahore. Et tout à coup, anxieuse, n'y tenant plus, la masse des divisions se déversa torrentiellement vers l'écho nouveau, se culbuta tout entière du haut des crêtes vers les autres versants, pour voir. Au bas de l'horizon un tourbillonnement épouvantable de vapeurs cachait aux yeux le choc des corps du Sud et des déroutes indiennes. L'armée jaune enfin se déroula sous le regard de Claude, la zone de canonnade était dépassée, la géométrie cessait, on allait toucher le démon de la guerre! L'élan de charge d'une brigade de chasseurs passa roide devant l'escorte de l'état-major, ruissela sur les pentes, tomba dans le gouffre de feu et de nuées. Malgré la distance, l'atmosphère sèche et lucide de l'admirable journée laissait voir parfaitement les hommes minuscules. D'un bois enflammé débusquèrent des troupes blanches, dans un envol de manteaux et de crinières : la cavale-

rie du Pendjab heurta les Européens, une querelle sinistre d'oiseaux de fer s'enchevêtra sur les contreforts de la montagne. Des lignes noires se disloquèrent, des convulsions coururent, les vers luisants se crispèrent, se nouèrent, se défirent, coupés hideusement, puis se reprirent; comme au seuil d'une fourmilière vorace, une agitation infinie de points noirs ou clairs couvrit le paysage extrême. Près de Claude Laigle, dressé sur son cheval, une rangée de gyroscopes s'aligna, les fusées de mort sautèrent au ciel, puis churent dans un feu rose et violet, et les points noirs remuèrent plus violemment encore sous cette pluie étrange. Des vides se firent, des taches de terrains bleus, auparavant couvertes d'hommes, furent de nouveau visibles. Dans le petit cercle de sa longue-vue, Claude enfermait le massacre, puis il la relevait, la pointait plus haut, plus loin, au delà de l'enfer assourdissant : par delà les ondulations du sol, une ville claire apparaissait, avec des dômes brillants : Lahore! Au delà, le bleu insondable du firmament se mêlait à des crêtes azurées, presque irréelles, celles de l'Himalaya, le sanctuaire, le cœur! Et se tournant vers l'est, le regard ardent de Claude cherchait Delhi, comme s'il l'eût pu découvrir, par delà les fleuves primitifs, l'odieuse contrée sacrée, l'odieux azur éternel...

Tout à coup vibrèrent sèchement des clairons d'alerte : vers les pentes montait une confuse agglomération de chevaux et d'éclairs courbes, des banderoles flottaient, une fusillade éclata, le petit grincement des balles, comme un vrombissement de mouches, s'entendit dans l'ouragan, son tintement spécial n'arrivant pas à l'oreille, mais touchant, eût-on dit, les nerfs eux-mêmes. Un cri d'étonnement se leva : une charge folle de cavaliers hindous, coupés de leur division, se ruait vers l'état-major, aveuglément, sans savoir, dans un suprême sursaut de brutalité vers la mort inévitable. Contre toute vraisemblance ils montèrent au galop. Les chasseurs se jetèrent au devant d'eux, Claude Laigle' pâle et résolu, poussa son cheval parmi la foule : haussé sur les étriers il regardait arriver les Hindous, des faces basanées aux féroces yeux d'or, des poings crispés sur des cimeterres, un bariolage de plumes et d'écharpes tournoyaient dans la démence de l'immolation. Et parmi les admirables fauves du Pendjab, de petits hommes à tête aplatie et vipérine levaient des sabres droits — des cavaliers japonais mêlés aux autres, un désordre d'armées disloquées essayant l'impossible. Le vieil héroïsme absurde lui monta du cœur aux lèvres de Claude Laigle dans un jaillissement de sang instinctif : « Une épée ! »

cria-t-il. On n'entendit pas, des chevaux se cabraient contre le sien, des dos d'hommes s'interposèrent, il voulut bousculer, voir, on l'étouffa dans un cercle défensif, la sauvagerie du corps à corps arriva près de lui comme une trombe, et entre les têtes des flammes de revolvers se mêlèrent à des miroitements de lames. Une houle terrible broya dans son ressac un amas d'êtres éperdus et acharnés, une tête fauchée sauta avec du sang sur la selle de Claude Laigle hagard, un général tué glissa contre lui, les bras galonnés crispés aux siens une seconde, et par dessus des faces noires et barbues passèrent, empanachées de plumes et d'étoffes blanches. Tout se fondit dans un fracas rouge, il ne vit plus, ne comprit plus, et ses mains nerveusement s'agrafèrent aux arçons de l'étalon qui, fou de peur et de fureur, oscillait dans la vague vivante, lui rejetant ses crins dans la figure. Le moment fut abominable. « Vais-je être tué ? L'Idée... » Au fond de son âme, devenue aussi barbare que celle des brutes d'en face, l'angoisse suprême s'imposa avec une rage indicible. Et il ne comprit l'amitié du destin qu'en sentant qu'on l'entraînait, des cris jaillirent de bouches grandes ouvertes : « Vive l'Aigle ! » Une tête de sang sur des épaulettes d'or se dressa contre la sienne, hurlant : « Nous sommes sauvés, maî-

tre ! Il n'y en a plus ! » Et au même instant un ébouriffement de plumes, d'acier, de draperies, d'où surgirent des pieds de cheval battant le vide, s'abattit contre le flanc de sa monture, lui froissant la jambe : un cadavre de chef ennemi, jusque-là maintenu debout par l'étranglement de la foule, s'écroulait horriblement vers lui. Il faillit tomber, se retrouva debout parmi des officiers déchirés brandissant des épées. Dans un flot de sang râlait un tas de blessés bronzés, tombés en une masse dense, triangulaire, entrés comme un coin dans l'état-major et hachés sur place. C'était tout ce qui restait de la charge des Jaunes...

Deux heures plus tard, comme la nuit tombait, Claude Laigle retrouvait le général de Trénan à l'extrémité du champ de bataille. Le cercle était fermé, l'armée indo-japonaise coupée en deux tronçons par l'immense cisaille d'obus, et de ces deux tronçons l'un fuyait vers Delhi, l'autre achevait de s'écraser contre Lahore et les montagnes septentrionales.

La face pâle, aux lèvres minces, accueillit Claude avec le même sourire terrible. Le dictateur épuisé ne put rien dire : la joie du triomphe

commandait le silence, les yeux seuls vivaient. Dévorateurs ils errèrent sur l'armée. Les premiers feux se propageaient sur les versants, les parcs d'artillerie revenaient, les amoncellements d'infanterie remplissaient les rues et les champs. L'odeur de l'humanité montait sur le paysage avec l'odeur du canon et de l'incendie. Là-bas, déjà obscures, des foules ennemies s'éloignaient par sursauts, des détonations persistaient, espacées, des stridences de mitrailleuses par instants rayaient l'atmosphère. L'agitation du grand quartier-général ramena Claude au sentiment du réel : l'activité de la guerre le ressaisit, il remonta à cheval, près de la calèche, comme le matin, passa sur le front des troupes. Des mares de sang, interminablement, mouillaient les pieds des bêtes haletantes, la profusion des cadavres dans la boue rouge était inouïe, les trous d'obus en étaient comblés, des murs soutenaient des rangées de fusillés, dressés grimaçants, l'horreur devenait nulle à force de régner. De longues escortes de canons se croisaient, revenant de la bataille, et derrière elles Claude Laigle rencontra des convois de prisonniers. Les premières torches éclairèrent leurs faces impassibles, l'état-major, du haut des selles, les regardait passer entre les fusils. Ils s'avançaient lentement, rangés en colonne sur la route. Le

général de Trénan, correct, se souleva et salua légèrement, selon l'antique habitude des vainqueurs : Claude Laigle et Ménières, pensifs, l'imitèrent avec inconscience. Les captifs regardèrent les Civilisés à broderies et le maître noir, sans répondre. Les yeux de Claude les scrutaient obstinément au passage. Des chefs hindous, roulés dans des pagnes de couleur où paraissait le sang terne, coudoyaient des courriers du Népaul, demi-nus, des Radjpouts au casque doré, la face barrée d'un nasal, et entre eux s'entrevoyaient de petits hommes, vêtus à l'européenne, le ceinturon en ordre, les aiguillettes rétablies, stricts et coquets, levant des têtes aplaties. C'étaient des officiers du Japon. Un ou deux vêtements de Chinois surprenaient par leurs soieries jaunes où brillait un dragon brodé. La confrontation de l'Asie et de l'ancien monde ainsi se déroulait, interminable. Mais Claude Laigle ne faisait attention qu'aux Japonais : il ordonna qu'on les séparât pour les interroger, des chasseurs les poussèrent hors des rangs, les ramenèrent au quartier.

Ils avaient fait partie des contingents venus par le Gange, depuis l'Indo-Chine et l'Annam, des corps alliés que le ministère de Tokio et la vice-royauté de Formose envoyaient aux rajahs. Le conseil les questionna : ils se tinrent immo-

biles, muets et obstinés. Claude Laigle crut en reconnaître certains aperçus jadis à Paris, alors que lui-même fréquentait aux Ecoles spéciales, et le général de Trénan murmura aussi, devant l'un d'eux : « J'ai vu cet homme-là aux manœuvres d'artillerie, je ne sais plus où. » Le prisonnier le regarda étrangement, puis sourit. C'était lui qui avait, durant six heures, dirigé les batteries de l'aile droite ennemie, les dernières qui eussent tenu, et sa méthode était celle du généralissime. Claude Laigle eût crié : « Sois des nôtres ! » mais il pensa à l'idole dorée entrevue l'après-midi, la vision du fatalisme, de la revanche haineuse de l'Orient choisissant nos armes pour un dessein rétrograde, passa dans son esprit. La guerre logique lui revint à la mémoire, il se contint.

« Messieurs, dit-il, la lutte sociologique tourne à notre avantage. Songeons à l'Europe laissée. J'élève mon esprit ce soir vers la science moderne, vers l'idée de vie supérieure consacrée par la bombe et le sang, vers l'Anarchie. La confédération d'Occident sera sauve. » La voix claire sonna dans le silence saisissant des généraux. La nuit était venue. Les feux innombrables dessinaient dans l'obscurité les lignes vermiculaires des campements : elles rongeaient toujours le cœur asiatique. Bientôt ils rampe-

raient vers Delhi, vers les cimes sacrées, vers les sanctuaires, le cœur se viderait de sang, l'inertie pour des siècles retomberait en poudre opiacée sur les masses stagnantes des Incultes. L'âme de Claude s'ouvrit sous le ciel, le conquérant rêva. Un coup de canon expira dans les ténèbres, sur la route de Lahore.

## V

### LA DESCENTE DU NORD

Quelque temps après la bataille des nouvelles importantes parvinrent à l'état-major général. Les canonnières qui remontaient les affluents de l'Indus les confirmèrent en partie. Hyderabad s'était rendue après une résistance acharnée, les corps débarqués dans le Guzerate longeaient la chaîne des Vindhya. On parlait d'une grande lutte indécise vers Allahabad. Des croiseurs revenus à Surate annonçaient la destruction de deux flottes japonaises et l'investissement de Hong-Kong. En Indo-Chine, de graves dissentiments entre les princes birmans et

les généraux du Japon paralysaient l'action des Jaunes. Du temps passa : l'immense installation des télégraphes militaires s'unifia. On finit par recevoir de bons renseignements de l'Inde centrale. L'autre Hyderabad, l'antique Golconde folle de pierreries, était occupée, le Nizam envahi : une dissension entre Thugs et alliés y neutralisait les terribles sectes d'étrangleurs. On pensait qu'au Bengale la route du Gange allait s'ouvrir aux civilisés. Rien d'essentiel ne se modifiait dans le plan primitif.

D'extraordinaires récits coururent. Des troupes de Parsis passèrent aux Européens : leur anarchisme révolté contre l'autocratie des rajahs les jetait au devant des hommes de l'Ouest. L'intrusion des Japonais aussi les irritait : entre la puissance de Tokio et la puissance opposée, des sectes ne pouvaient choisir, sourdement s'agitaient, l'Hindoustan populaire commença de bouillonner en lui-même. L'héritage de ses dieux et de ses fatalités ne pouvait qu'être volé par les réguliers de l'une ou l'autre invasion, et l'autoritaire survenue des Sino-Japonais sur le territoire sacré insultait aux fanatismes multiples, unis en une ambition d'autonomie. Des placards, des images circulèrent : des mots d'ordre furent surpris. Le peuple murmurait qu'il était superflu d'avoir chassé les Anglais pour voir se que-

reller sur le sol divin les hordes japonaises et les hordes européennes. La détestation des uniformes, des engins et des tactiques s'exalta, dans la foule anonyme. Mais les succès des civilisés leur ralliaient le servilisme instinctif des basses classes.

Dessort, venu d'Europe, attisa avec génie ces secrètes conflagrations. En quelques semaines il en pénétra le mécanisme, en décupla l'importance, trouva les formes simples qu'il fallait pour les propager dans l'Inde. Une association de courriers indigènes prit de lui des instructions adroites, épandit dans les provinces des nuées d'hommes porteurs de fausses nouvelles et de promesses. Les armées japonaises, qui tenaient le pays, irritaient par leur arrogante exigeance, par leur présence coûteuse, par la crainte qu'on les vit s'établir à demeure, par leurs armes européennes, par la froideur disciplinaire de leurs allures. Les querelles de Birmanie furent colportées mensongèrement : le mépris des généraux japonais pour les chefs des Thugs et pour les irréguliers du Nizam fut raconté de bourgade en bourgade. Avec une lucide souplesse diplomatique, Dessort propagea les germes de dissension entre Orientaux et Jaunes, créa le conflit de races au sein même de l'ennemi. Les Parsis l'aidèrent puissamment : cruels et intelligents, tenus en suspicion,

ils étaient l'âme même de la ruse orientale, les ennemis des castes et des rajahs, l'avant-garde mentale de l'égalitarisme né à l'Ouest. Peu à peu le meneur de foules, le pervertisseur des masses poursuivit l'œuvre de désorganisation, continuant sous le ciel de l'Inde sa besogne de décomposition psychologique, comme jadis entre les socialistes et les pouvoirs de l'Europe centrale. A côté de Claude Laigle, force idéologique, du général de Trénan, force mécanique, Dessort fut la force analytique, le terrible dissolvant du monde moderne mordant sur le monde ancien.

Les conversations des trois hommes les accordèrent vite sur la nécessité de poursuivre simultanément l'œuvre de mort par ces trois moyens. A la guerre par l'obus, à la guerre par l'incompatibilité d'idéaux, la guerre par fermentation des défiances se juxtaposa. Pour la première fois peut-être Claude Laigle entrevit que sa haine des Jaunes ne devait pas être une, qu'il y avait deux Orients. L'Orient japonais, c'était pour l'Europe le danger d'une civilisation à armes, à outillages, à méthodes semblables : l'Orient hindou, c'était le danger d'une vaste stagnation des idées antiprogressistes et fatalistes au milieu du monde. Un danger était actif, l'autre était inerte. Et, au-dessus de ces deux mondes dangereux, dormait le grand marécage des

brutes, la réserve de muscles inintelligents prête à se donner — la Chine. Une diplomatie de division pouvait intervenir entre ces deux initiateurs possibles du grand déversement barbare. Leur ruine pouvait se consommer par mutualité : leur cohésion en une même volonté de haine contre l'Occident ne pouvait encore avoir surmonté les multiples défiances de peuple à peuple. L'idéologie de Claude se délectait à cette idée : la lutte n'était plus seulement militaire, elle apparaissait abstraite, l'heure de la première guerre vraiment sociologique avait sonné au milieu de l'humanité. En rêvant l'unification de l'Asie contre l'Europe, le génie des politiciens japonais et des rajahs de l'Inde avait, comme toujours, imité les races de l'Ouest accomplissant leur unification par l'anarchisme d'Etat : mais ce génie avait trop tôt joué sur des idées, les distances immenses n'avaient pas permis que du Pendjab à la Birmanie, de l'Indo-Chine au Japon, du Tibet à la Mongolie, une prise de contact intellectuel s'opérât à son gré. L'inconnaissance réciproque durerait longtemps encore, la méthode des cabinets de Tokio et de Pékin était supérieure, mais trop théorique, et les Européens étaient accourus à temps pour la paralyser. Claude Laigle comprit combien l'œuvre de désagrégation poursuivie par Dessort était indispensable : les

deux méthodes de l'Ouest et de l'Extrême-Orient allaient se heurter en pleine logique au-dessus de l'enjeu des foules, un combat d'idéaux dominait les artilleries ! Malgré tout, la matière décidément était subalterne, les intérêts coloniaux s'éclipsaient devant l'Idée. Une confrontation de consciences demeurait seule : et Claude Laigle, durant les péripéties de la guerre, lenteurs forcées de l'occupation militaire, se prit à rêver à cette dualité soudainement révélée chez l'ennemi.

Sa haine native des hommes du soleil ne fut plus unique : deux haines distinctes s'intensifièrent. Il y eut des heures où il eût presque souhaité s'entendre avec les Japonais, tant leur but était digne du sien, tant l'intelligence dévorante de leur psychologie des races forçait la sienne à l'estime. C'étaient vraiment deux génialités du modernisme enserrant la foule asiatique, d'un bout du vieil univers à l'autre : mais l'obscurité de l'âme des Extrême-Orientaux rejetait Claude Laigle dans la résolution de l'anéantir. Ces emprunts surprenants des inventions d'Europe servaient à protéger un insaisissable songe barbare, ce cerveau de la nouvelle Asie refuserait le cerveau de la nouvelle Europe : là il fallait atteindre, et tuer, là était le vrai péril décidément. « Quel dommage ! » Ce cri emplissait l'âme du dictateur. Une sorte de tendresse mentale le pre-

nait parfois, cette tendresse singulière des logiciens et des familiers de l'abstraction pour ceux qu'ils sentent « de force ». La nervosité de Claude Laigle s'en troublait : il avait cette ingénuité sincère de l'homme de pensée qui ne demande pas à avoir raison pourvu que la raison prévaille, et qui trouve en son triomphe un contentement secret, même s'il y dut sacrifier sa propre argumentation. Mais ces retours duraient peu, l'homme d'action décidément prédominait chez Claude Laigle, la guerre exaspérait ce côté de sa nature, effaçait l'autre, et il se rejetait avec brutalité dans sa froide conception d'anéantissement. Quant à sa haine pour l'Inde, nulle estime intellectuelle ne la tempérait : là tout était haïssable, et surtout la conception d'une vie non-active, le déterminisme constant — l'horreur même de Claude Laigle. Pour les masses chinoises somnolentes de l'Himalaya à l'Altaï, là-bas, si loin, il n'éprouvait qu'une méprisante pitié, le dédain du constructeur d'hypothèses raffinées pour un protoplasma embryonnaire. « Ceux-là, on verra plus tard, se disait-il : les enfermer à jamais ou s'en servir, au choix. C'est de la matière en jachère, même pas encore des germes : il faudra souffler dans cette pâte incolore, comme les verriers, les moules sont à trouver. Ou peut-être les laisser à leur sommeil et à leur abdica-

tion, derrière les montagnes : ils ont existé autrefois... Existeront-ils encore à notre gré? On verra... » En son âme les nuées obscures du Nord-Est faisaient parfois des ombres, vacillantes et fugitives. Mais le dégoût de ces agglomérats stupides et sournois chassait en lui toute pensée, l'odeur nauséabonde du Chinois le répugnait, son intelligence surchauffée cherchait les points lumineux, y revenait toujours : la volonté du Japon, l'obstination de l'Inde, la résolution de l'Europe, sur ces trois points Claude Laigle calculait le cercle idéologique de la situation.

L'insinuation, par Dessort, désorganisa l'Inde. On apprit soudain des faits significatifs : des désertions se produisirent dans le Népaul. Une défaite d'escadre japonaise parut être due à l'inaction peut-être volontaire d'une division de croiseurs équipés par les rajahs. Des mutineries se répétèrent : à Nagpoor, un général japonais fut assassiné par les Thugs, à la suite d'une échauffourée de fanatiques. Les princes du Mysore firent connaître qu'ils se désintéressaient de la lutte.

Mais en même temps on sut que de graves échecs retardaient la marche des civilisés dans le Bengale. Une bataille de trois jours avait tourné à l'avantage des Jaunes. A Midnapoor, d'épouvantables massacres avaient redonné une

actualité sanglante à la tradition sinistre des puits de Cawnpore bourrés de cadavres; une division cernée, coupée du reste de l'armée, avait été presque anéantie, et les autres corps, égarés par une fausse stratégie, remontaient vers l'Assam, séparés de la côte et rejetés contre les forces supérieures des Asiatiques. La colère du général de Trénan fut saisissante : son plan s'ajournait peut-être à plusieurs mois. L'alternative dura : on fut assez longtemps sans bonnes nouvelles qui permissent d'avancer. Il eùt été imprudent de relâcher le lien gigantesque qui reliait, par Kelat, l'Indus et l'Afghanistan, les armées européennes à l'infinie série de ravitaillements échelonnés des ports méditerranéens à l'Inde. A l'autre bout de la chaîne, Médion, invisiblement actif, déversait un flux torrentiel de ressources. L'armée demeura autour de Lahore : les distances étaient immenses, l'inconnu des lieues et des foules était le péril essentiel. Il fallut ruser, attendre, commencer la guerre de la patience contre la tergiversation orientale.

De mornes semaines s'écoulèrent, usant l'activité fiévreuse du maître. L'établissement économique, le tracas des budgets de guerre, la comptabilité de l'effort créèrent une période pénible. La concentration des forces se poursuivit avec dif-

ficulté, on n'aperçut plus de résultats, tout se composa secrètement et sans profit apparent. En cette phase de l'Aventure ce fut Dessort qui prit le premier rôle, ses qualités de dissociation primèrent tout, l'annexion des consentements indigènes devint la condition essentielle du succès. Claude Laigle souffrait de cette psychologie dissolvante: c'était une arme dont il comprenait la nécessité, mais qu'il n'eùt pas voulu amener d'Europe contre l'hypocrisie des races ennemies, son orgueil lyrique s'en révoltait, sa vision de beauté s'en amoindrissait, il n'était plus que l'introducteur de ferments mauvais parmi les ferments mauvais de l'adversaire. Le modernisme occidental, tout perfectionné qu'il fût et quelque but noble qu'il se proposât, portait à la barbarie d'inévitables ruses et des perfidies d'un autre ordre que les siennes, mais l'étiage moral était pareil. La guerre sociologique usait de moyens bas, comme les autres, l'homme de l'Ouest, comme de l'Orient, révélait des tares de conscience. Claude Laigle pressentit là quelque chose d'inférieur, une mélancolie le saisit, chacun des résultats de Dessort lui toucha le cœur d'une amertume vague : au-dessous du contentement elle persistait, il se désintéressa de cette partie de la lutte. Avec Ménières il s'isola. Ménières, en son âme désabusée, gardait l'intuition vive de ces

nuances, les faisait remarquer à Claude. Ils parurent tous deux des malades d'héroïsme égarés parmi des calculateurs. L'impassible général de Trénan ne vint pas à eux; il attendait que des nouvelles meilleures, les machinations de Dessort, permissent le recommencement décisif de la campagne, la rentrée en scène des artilleries. C'était décidément tout ce qu'il voyait dans la conquête : sa rigidité meurtrière choquait le maître, des conversations presque irritées eurent lieu, Claude Laigle retrouva l'impression de la soirée de Paris, la sensation de sa solitude dans un rêve non accepté d'autrui. Pour ceux-là, la face de l'Adversaire était différente. Dessort continuait en Inde ses expériences démoralisatrices essayées jadis sur les socialistes de France et d'Allemagne : Trénan tuait savamment dans le Dekkan comme en Franconie ou en Bohême. Ils étaient bien des mécanismes sans conscience et sans discernement, des forces de modernité scientifique servant, avec des procédés plus ingénieux, l'éternel instinct humain de domination et de sang. L'idéal anarchique n'avait pas touché leurs âmes actives, l'action toujours écrasait le sentiment d'une morale supérieure, il fallait choisir entre elle et l'idéologie. Et Claude Laigle amèrement retrouvait en lui-même cette contradiction, il évoquait son discours lors de la

déclaration de guerre avec une ironie douloureuse : il avait cru formuler à cette heure la constatation d'un progrès mental, il n'en avait formulé que son désir : au fond, tout était à faire, les lueurs de la révolution n'avaient qu'éclairé par intervalles la suprématie tant souhaitée de la morale sur l'instinct. La solidarité des intérêts économiques avait cent fois plus contribué à décider l'union sociale que la vision d'un monde de responsabilité individuelle et de noblesse mentale. Le rêve de Claude Laigle avait-il mis trop de hâte à vouloir se prouver par des actes ?

« Mais non ! se disait le dictateur. Mon calcul est juste, et si cela n'est pas encore, cela sera. Les conditions de sécurité avant tout ! C'est pour elles que nous sommes ici. Plus tard, quand le péril oriental sera écarté, nous aurons à travailler en Europe, au retour. Il y aura des années d'enseignement moral à enchaîner. Il faut toujours commencer par le sang : celui d'Europe a coulé pour commencer l'œuvre, celui d'Asie coulera pour la fortifier, et après, après il faudra parfaire ». De longues perspectives de travaux intellectuels hantèrent son âme, emplirent la vision de sa vieillesse. « Ce ne sera pas fini avec moi, se dit-il, mais tout est ordonné en logique. Il fallait d'abord faire

comprendre aux foules qu'on pouvait imaginer une société à conscience une ; j'ai débarrassé les voies pour cela. A présent que les foules ont le moyen matériel d'être elles-mêmes, il faut leur répéter que c'est accompli, elles finiront par y arriver à force d'y croire. Il faut retoucher, élaguer, ruser, créer des méthodes, développer le courant sentimental auprès du courant scientifique, qui sert, mais qui nuirait s'il prenait le dessus. L'équilibre des moyens et des conceptions, voilà la formule ». Il n'osait pas s'avouer à lui-même que sa conception présente dépassait malgré tout ses moyens. Peut-être ne pouvait-il l'apercevoir. De longs jours il en revint là...

On traversa ainsi la saison des pluies. L'agglomération des armées était devenue immense. Des voyages conduisirent Claude Laigle d'un camp à l'autre, à travers les populations hindoues, contenues par des postes, ou indifférentes. Il semblait que l'Inde se désintéressât de la grande guerre entre les hommes à uniformes et à tactiques, se cherchant dans le déroulement infini de ses montagnes et de ses plaines. Des bouches de l'Indus à Lahore s'échelonnaient les divisions franco-allemandes, elles se reliaient par le Guzerate à la mer et aux flottes, l'acheminement des transports à travers le

golfe Persique créait un incessant afflux de ravitaillements, une correspondance avec l'Europe. La seconde armée tenait le Nizam, mi-partie d'Autrichiens et d'Italiens; et vers le Bengale, rampant obstinément le long du Gange, dépassant Bénarès et s'étendant jusqu'à Oude, la troisième armée, en majorité anglaise, formait le triangle autour du centre de l'Hindoustan. Il y avait là toutes les nations de la Confédération Occidentale, l'internationalisme régnait, simplifié par l'adoption du français comme langue diplomatique et militaire. Des réseaux télégraphiques soumettaient à peu près tous ces corps à la volonté de l'état-major général. C'était un campement de peuples à initiative unifiée, qui s'augmentait sans cesse. Les défections indigènes étaient nombreuses. Après la neutralité du Mysore, l'adhésion du Kashmir fut connue. La campagne de Dessort réussissait, les rivalités de rajahs et de Jaunes, un peu partout, se réveillaient. Enfin on sut que les échecs de l'ouest étaient réparés : une bataille livrée à Darjeeling, une retraite inespérément réussie des corps égarés en Assam avaient changé la face des choses. On toucha à la belle saison, la guerre put reprendre.

Sur mer, elle était pour ainsi dire finie : de stupéfiantes destructions de flottes avaient anéanti

les forces navales du Japon, les escadres se bornaient au blocus des côtes et à la protection des transports européens. La dernière hécatombe du golfe de Siam était sinistre, quatre cuirassés japonais échoués à la côte après une poursuite de plusieurs jours avaient été consumés à distance par les ballons lance-torpilles, qu'essayait le génie européen. La flotte du ciel avait anéanti la flotte marine, d'inouïes féeries de guerre s'inauguraient. Enfin, les nouvelles du Kashmir apportèrent l'écho de l'action russe. A des centaines de lieues la masse chinoise était disloquée, réduite à l'inertie, rejetée impuissante vers les hauts plateaux et l'infinie stérilité des grands déserts. Le bruit de la guerre s'éloignait de son sommeil, elle stagnait. De nouveau le cœur de Claude Laigle se convulsa de joie, la renaissance de l'énergie active effaça en lui ses doutes, il se retrouva maître et résolu.

Alors descendirent par l'Hindou-Kousch, venant de la Russie d'Asie, d'immenses émigrations d'hommes étranges. Le Septentrion, mû par un magnétisme ethnologique, cédait à une instinctive poussée, venait voir l'étranglement de l'Inde fatidique, se mouvait par l'obscure,

par la planétaire rancune des êtres de la neige contre les êtres du soleil ! Le cercle arctique se déplaça contre le tropique du Cancer, une moitié d'hémisphère se leva contre l'autre, le fourmillement des races s'arracha de son existence végétative et de la passivité de son destin pour connaître un ébranlement inattendu des siècles. Des peuplades lointaines parurent dans les trois camps, des faces inusitées étonnèrent les Civilisés eux-mêmes. La froidure immémoriale des steppes y figeait une âme spéciale. D'au delà du lac Balkash elles venaient, et des régions de l'Iénisséi, et de plus loin, de l'obscurité semi-annuelle, de la pâleur des pôles, des lieux où rien n'est connu et où expire le rêve même, faute de tiédeur et de conscience... L'émigration du Nord effraya. Une croisade nouvelle naissait, mais c'était aussi une croisade des Enfants, tant ces troupes d'hommes avaient tout ignoré, hormis descendre ! Il fallut s'en défier, donner des ordres pour les écarter de l'armée, s'entendre avec les gouverneurs militaires de l'Aral et d'Irkoutsk pour enrayer ce déversement inexplicable, cet afflux irraisonné de témoins accourus à la curée de l'Asie. Ils arrivaient, sans savoir, quittant les négoces, l'existence assourdie des plaines de neige, l'enténébrement de la Russie asiatique, barbares, eux aussi, inféodés à un culte aveugle, au dieu Nord

détestateur du tiède azur. Ils retournaient à la simplicité cruelle de l'homme primitif, à la haine génératrice des forces, à la balbutiante instinctivité des différences de climats créant les différences d'âmes. Une odeur de sang montant du milieu du monde dans le surchauffement de la lumière centrale, l'humanité s'y orientait.

Claude Laigle et Ménières considérèrent pensivement ces tressaillements de races, cette aimantation éternelle des trois ou quatre courants physiologiques qui décrètent l'humanité sous les modes variés des mœurs, sous l'illusoire acquit des affinements de civilisation. La réduction au simple les saisit. Là aussi, comme dans les causes mêmes de la guerre, comme dans la géométrie des armées, tout était chiffre, abstraction, polarité, tout avait lieu par réciprocités mentales, tout était évaluation scientifique. Le dynamisme était dieu. « Enfin ! disait Claude joyeusement, est-ce que l'idéologie est un vain mot ? Tout ceci est jeu d'idées, nous philosophons ! » Et Ménières en souriant répondait : « Tout cela est aussi poésie. Le décor est beau. » Il y eut une période de joie pour ces deux hommes. Parmi tant d'êtres de langage et de visa-

ges divers, leur détestation des vieilles patries, leur foi en l'internationalisme individuel renaissaient.

« Je crois presque qu'il y a progrès en voyant combien ces gens-là s'entendent, dit un jour Ménières. L'absurdité des luttes de frontières est décidément morte, la guerre ethnologique au moins a un sens intelligent. Ces spectateurs venus de l'Oural et presque de Laponie ont une pensée qui me plaît. Les hommes du froid haïssent les hommes de la chaleur, c'est logique, c'est naturel, c'est plausible, c'est une division climatérique qui a sa raison d'être. Voilà la première guerre que je ne trouve pas imbécile. Elle est comme un geste instinctif : et quelle beauté ! Il ne s'agit même plus de tuer pour coloniser, pour installer des commerçants voleurs dans un pays exotique et escroquer sans péril de pauvres brutes. Les gouvernements d'autrefois ne voyaient que cette conséquence dans leurs visites aux Asiatiques ou aux Nègres : ceci est mieux, plus noble et plus sensé. Les Septentrionaux qui viennent à l'armée n'ont pas d'intérêt matériel à y venir. C'est bien une pensée qui les guide, un intérêt mental. Votre modernité lyrique existe, Claude. » Le dictateur approuvait : « Oui, ce sont là des symptômes qui me touchent. L'Idée tout de même agit sur les foules, l'acte de tuer

commence à se mériter lui-même. Nous allons voir tuer encore, Ménières : le sang est la promesse de vie. » Et le visage aux yeux lumineux contemplait le visage fatigué et fin. « Vous vivrez pour voir tout ceci, Ménières, vous ai-je emmené assez loin, y a-t-il assez d'air pour vos songes, ici ? Comme nos soucis de Paris sont devenus vastes ! Ici, on agit et on pense tout ensemble... »

L'enthousiasme de Claude Laigle gagna l'armée. Il courut partout répandre en paroles ardentes l'exhortation à l'énergie. Des revues eurent lieu, des proclamations circulèrent, d'adroites garanties à la population calmèrent l'effervescence produite par la reprise de la campagne. Les légations des Etats confédérés apportèrent d'Europe les témoignages d'une confiance absolue dans la dictature. Les capitales illuminaient, l'union socialiste, des chantiers de Glasgow aux ateliers de Bohême, votait des crédits nouveaux. L'organisation de Médion veillait à tout, on pouvait marcher. Des retards encore survinrent : le typhus désorganisa quelque temps l'armée du Nizam, il fallut attendre, opérer des translations d'effectifs. Mais la fortune décidément était pour les Civilisés. Des victoires sur le Gange permirent une marche rapide de la troisième armée. Cawnpore, la ville sinistre, fut prise, la reine

d'Oude capitula, le rajah de Bundelkund dut céder à son tour. De toutes parts les Européens avançaient : les divisions anglaises reparurent sur le sol gorgé de sang de l'ancienne révolte des cipayes. Les horreurs de 1856 se renouvelèrent. On sut des choses terribles, l'incendie de Lucknow, six mille Jaunes cernés dans les grandes pagodes et exterminés par les batteries enfilant les rues, une bouillie d'hommes et de chevaux ruisselant dans le feu sous les obus, l'épouvante du massacre jaillie à cinquante lieues, en pleine Inde sacrée ; les lieutenants du général de Trénan poussaient leur avant-garde jusqu'à Gwalior. L'armée des Vindhya montait vers eux, le triangle se fermait sur l'Inde centrale, la lutte atteignit son maximum d'atrocité.

La nouvelle de la jonction à Gwalior fut connue un soir. Les courriers indiens au service de Dessort l'apportèrent. Ces êtres demi-nus et bronzés conférèrent mystérieusement avec les chefs. Un frisson passa sur l'armée, quand tout à coup le vieux généralissime parut dans le camp. La main osseuse et blanche fit signe aux clairons d'appel ; les généraux couraient çà et là, un va-et-vient d'estafettes emplissait les rues, on se tut. Le vieillard parla : « Messieurs, dit-il simplement, nous marchons sur Delhi. »

Le nom attendu éclata. La grande guerre

approchait de sa fin, l'effort suprême allait être tenté, un souffle de soulagement se leva! Dans l'embrasement des feux qui diamantaient la nuit, Claude Laigle revit le serpentement vermiculaire des Civilisés, comme au soir de la bataille de Lahore. Le cœur asiatique allait sentir la pointe du glaive, l'Idée-reine vivrait! Il y avait exactement quatorze mois que la déclaration solennelle de Paris avait éveillé dans l'Europe son électrique retentissement...

Une gratitude infinie pour le destin, assurant le triomphe de la modernité et le choisissant pour être le meneur de ce triomphe, pénétra l'âme de Claude. Une grandeur allait en anéantir une autre, il eut l'intuition d'un consentement de la terre à la suprématie du Nord. Et répondant à une voix intérieure :

— « J'accepte, dit-il. Je me soumets. Je sers l'Idée. »

La rumeur des bivouacs l'approuva.

Quelques semaines après, l'investissement de Delhi était accompli. Une armée indo-japonaise était cernée sous les murs de la ville. Au dedans, la fortune de l'Asie, ses princes, ses dieux, son fatalisme séculaire attendaient la fin. Les temps de Ninive et de Carthage allaient reparaître dans l'évolution des mondes.

## VI

### L'ASSAUT DE DELHI

Des lignes de circonvallation où tonnaient les pièces de siège, on distinguait très nettement les coupoles cuirassées des forts ennemis. Le miroitement du soleil sur leur peinture blanche en faisait d'étranges dômes de temples enfouis. Elles surgissaient du sol régulièrement. Un panache de fumée en montait, rapide, puis elles s'effaçaient dans l'ondulation de la plaine herbue, et l'obus arrivait.

Delhi somnolait derrière ces coupoles, étagée au bord de la Jumna. Nul bruit n'en naissait : on la voyait à peine. Des vapeurs lourdes pla-

naient au ciel bleu, le paysage était d'une sérénité désespérée. Les jours succédaient aux jours et les nuits aux nuits, avec la monotonie d'une agonie infinissable, dans le grondement des batteries. L'horaire de mort était mathématiquement réglé par ces pulsations géantes, qui se répondaient dans l'étendue, alternées par les parcs des trois armées.

Les Jaunes ripostaient par crises furieuses, de plus en plus espacées. L'échange aérien des mouches de fer et de feu croisait très au-dessus des camps et des remparts ses réseaux tournoyants et féroces. Le massacre était invisible, seules les sonorités des décharges étaient les signes de la vaste confrontation d'hommes. Elles se propageaient, régulières du côté de la plaine, convulsives et intermittentes en face : on suivait les crispations de la race ennemie.

De temps à autre, le grincement de la mitraille, la sécheresse cinglante de la fusillade, mêlés aux ronronnements répercutés des canons, indiquaient une sortie, un sursaut furieux de l'armée prisonnière. Des mouvements rapides portaient en avant des masses de cavalerie et d'infanterie, les fourmillements noirs orientaient au loin une géométrie sans cesse déformée, l'oscillement vermiculaire des Civilisés dessinait des trapèzes, des courbes, des parallélogrammes

losangés, brisés, refaits, dissociés en cassures subites. La pluie de fonte ardente tombait, puis les clairons sonnaient la halte, rejetaient tout au silence. Des convois de blessés rétrogradaient, l'inertie de l'attente s'imposait de nouveau. Dans les ombres naissantes de la nuit, des mélodies profondes et vagues s'élevaient sur l'odeur de sang : les musiques des corps d'armée jouaient des symphonies et des hymnes. La mélopée des coureurs hindous s'y mêlait, stridente ou langoureuse, et une étrange sensation d'immensité saisissait.

Au-dessus des lignes, en plein azur, flottaient les aérostats oblongs, dont l'éperon d'aluminium brillait. Ils voguaient, énormes, jetant sur terre l'ombre allongée de leur course, comme des nuages artificiels. On les voyait courir au-dessus de la ville, d'où montaient des fusées impuissantes. Leurs feux blafards rayaient l'obscurité, on eût dit d'une escadre scrutant les impalpables flots d'une mer de ténèbres ; ils se cherchaient et s'appelaient, la vie du siège continuait au ciel, et au-dessus du croisement lumineux des bombes et des lueurs violettes des gyroscopes, leurs énormes étoiles pâles évoluaient un tournoiement phosphorescent, étendaient les tentacules de pieuvres bleuâtres sur les dômes soudain éclairés de Delhi. Des jets

sulfureux sautaient vers ces monstres, s'éteignaient sans les joindre, et d'inouïs combats nocturnes hallucinaient l'armée. Des torpilles tombaient des ballons, leur crépitement étouffé soudain créait des trombes de pierres et de feu, des vibrations élargies jusqu'à l'assourdissement convulsaient l'atmosphère. Les étoiles vivantes erraient sur ces cataclysmes, convergeaient ironiquement leurs radiations obliques, puis disparaissaient.

Un soir, un spectacle inoubliable fit lever la tête à trois cent mille hommes. Deux ballons semblables s'élevèrent de la ville et planèrent : le génie japonais était parvenu à les équiper, et tout à coup ils lancèrent eux aussi des torpilles sur une division d'artillerie. Une clameur courut ; éveillés, les régiments assemblés en tumulte sortirent des tentes pour regarder les deux monstres qui nageaient vélocement en jetant des clartés sur le camp. Les signaux s'agitèrent, une confusion d'estafettes encombra les routes, l'anxiété fut terrible. Mais avant qu'un ordre eût pu être donné, que le fléau du ciel eût pu être conjuré, d'autres étoiles coururent, venues du fond de l'horizon. Les électriciens et les aérostiers d'Europe veillaient ! Un giroiement de rayons blancs passa, les deux astres ennemis s'effacèrent, des frôlements atmosphériques

créèrent une brise factice, les bêtes surnaturelles se poursuivirent, dardant des jets éclatants dans les ténèbres. Les troupes haletantes les cherchaient au zénith, un frisson humain vibrait de l'armée à la ville investie. Et soudain, dans un jaillissement incolore, deux des étoiles se heurtèrent, on les vit tomber ensemble, l'une éventrant l'autre, elles s'abattirent sur un bois de palmiers en un effondrement horrible, querelle de bolides brûlant sur l'agonie de l'Inde — tandis que vers l'ouest fuyait un feu chatoyant poursuivi par d'autres ! L'évolution des lueurs parut un vol de pierreries enflammées, une couronne de diamants étincela sur la nuit, éclatée en incendie, des fusées versicolores plurent des aérostats, annonçant la fin de la lutte : les deux machines ennemies étaient anéanties.

De longs jours mornes suivirent ce drame surnaturel. Il semblait que l'âme de l'Inde nouvelle, un instant levée au ciel pour s'évader, fût morte, et que le fatalisme stagnât définitivement. Cet effort fut le suprême : le lent étranglement de la famine et du désespoir commença pour Delhi. La ceinture noire des Civilisés cerna la cité blanche étroitement. L'horreur médiocre de la lutte d'artillerie, assassinant l'héroïsme individuel, propagea méthodiquement ses écrasements à longue distance. Les trois camps at-

tendaient l'heure. Durant deux jours, une bataille affreuse les hérissa : une armée japonaise venue du Bengale, la dernière échappée aux désastres antérieurs, essaya de forcer le blocus, se rua sur les lignes de circonvallation. Les Civilisés luttèrent, pris à leur tour entre les nouveaux-venus et une sortie des assiégeants, on se battit avec rage, une division allemande fut presque anéantie, huit généraux furent tués. Mais la troisième aurore décida le triomphe européen. Les Jaunes n'avaient rien pour les soutenir dans l'intérieur du pays : coupés en deux, ils reculèrent, décimés, s'émiettèrent vers le haut Gange, rejoignirent les tribus des montagnes. Le carcan se referma sur la ville, la grande bête de pierre agonisa définitivement, ne tressaillit plus...

La curée pouvait s'accomplir.

Le quarante-septième jour du siège, les avertisseurs électriques, les sémaphores et les fanions annoncèrent l'assaut.

Les forts ennemis étaient muets ; les munitions étant épuisées, nulle fumée ne jaillissait plus de leurs coupoles. Les débris de l'armée investie rentraient dans la ville, le désespoir se crispait en silence derrière la sainteté des enceintes. Les musiques des régiments sonnèrent : sur cinq colonnes l'armée assiégeante s'avança.

Depuis des heures les canonnières embossées sur le fleuve lançaient des obus dans Delhi elle-même, ayant forcé les passes et les chaînes de torpilles établies sous l'eau. L'envahissement fut foudroyant et simultané. Les infanteries traversèrent la zone de guerre sans que rien parût vivre en face d'elles. Une taciturnité effrayante régna. On dépassa les forts éteints, abandonnés, sans oser croire que nulle surprise n'en sortît. Le révolver au poing, des colonels y entrèrent. Les ampoules lumineuses achevaient d'y briller parfois, les cours carrées étaient vides, les pièces dévissées et gisantes, les soutes effondrées, les blindages faussés. Des charrois éventrés encombraient les chemins militaires, défoncés par les ravinements des projectiles. Quelques cadavres étaient couchés dans leur sang figé, çà et là, aux crêtes des murs de ronde. Les miradors de bois dressaient leurs squelettes à demi-brûlés, tout était désert. On avança dans ce silence épouvantable. Parfois l'état-major s'arrêtait, attendant presque qu'un groupe lointain se détachât, parlementaire. Mais rien ne vint. Enfin parurent les remparts dentelés de la ville, les vastes déroulements de glacis, mêlés parfois de vieilles maçonneries ouvragées, de portes à encorbellements sculptés, vestiges d'époques primitives. Et tout à coup, comme les colonnes allaient

y atteindre, une canonnade furieuse éclata, un incendie d'éclairs tourbillonna, les volées de balles arrivèrent au ras des routes, brisant les premiers bataillons. La colère du jour dernier se leva !

Effarés, Claude Laigle et Ménières suivaient de loin le spectacle. Ils y coururent, n'y tenant plus, saisis par la crise de l'irréparable. On vit un fourmillement d'armées noires se ruer sur les crêtes, s'y tordre en tronçons, crevés de feux rouges. Des mines sautèrent, avec des grappes d'hommes qui brûlaient ! L'engouffrement des Civilisés rigides éventra la ville avec une violence folle, les clairons persistèrent dans le tumulte inouï des explosions, leur sonorité sèche déchira les airs, les batteries montées accoururent, oscillèrent, essayèrent vainement de s'installer, le cri de la charge annulait enfin la monotonie féroce du canon, la nervosité européenne s'exaspérait, la ruée de l'arme blanche tuait toutes les tactiques ! Le dictateur galopa jusqu'aux premiers faubourgs. Une foule immense les emplissait, refoulant les attelages d'artillerie, bousculant les caissons dont les roues entraient en pleine chair. Des clameurs éperdues secouaient ces rafales d'hommes, les jetaient dans les rues par masses grouillantes, sous le feu des maisons et des terrasses. L'assaut gagnait

de rue à rue, de maison à maison, de chambre à chambre, de plus en plus spécialisé dans l'horreur. La confusion était totale, des galops de cavalerie traversaient l'amoncellement des fantassins, des pans entiers de chaussées s'ouvraient en puits de feu, des compagnies entières y chutaient en d'affreux écroulements, des membres et des têtes arrachés sautaient vers le ciel avec des bouquets de sang. Dans l'épaississement de la fumée, tordant des volutes énormes, on apercevait des perspectives pleines d'hommes, des remous de chevaux et d'êtres enchevêtrés, des faces convulsées sous les lueurs blafardes. Les officiers criaient en vain, l'ordre de l'assaut était disloqué, la force humaine redevenait maîtresse, un magnétisme inconnu emportait les armées. Claude Laigle parut en ce tumulte sans qu'on prît garde à lui, l'odeur de sang guida seule, à travers la vaste ville saisie à la gorge et aux reins, les cinq colonnes d'assaut se cherchant, trouant la masse de pierre en tous sens. La chaleur flambait comme la démence : il y eut des scènes indescriptibles. Le dôme d'un des grands sanctuaires se fendit d'une explosion et croula sur les assiégeants : des colonnades entières firent massue, broyèrent des batteries, vacillèrent et s'abattirent du haut des portiques dans une nuée de poudre. Et enfin Claude Laigle re-

trouva les Jaunes! Ils fourmillaient, la ville en était remplie à étouffer, leurs bandes bariolées surgissaient de toutes parts, les terrasses se couronnaient d'hommes demi-nus. Contre les embrasures de galeries, contre les angles des cours, des écrasements répugnants lançaient des giclements rouges : les impasses se comblaient de cadavres, leurs tas montaient au long des murs, des canons enfilaient des avenues au bout desquelles bouillonnait un flot d'êtres. Des femmes tombaient des balcons, se cramponnaient aux soldats, levaient des couteaux au-dessus des têtes. L'entassement de chair était prodigieux, des bras d'hommes étouffés dressaient des fusils, ne pouvant trouver la place d'épauler, des officiers montés tanguaient sur la marée vivante avec leurs chevaux et culbutaient en hurlant! Les bombes venues d'autres coins de la ville s'écrasaient tout à coup au milieu du ciel, les fusées de mort partaient au hasard, le crépitement des revolvers et le cliquetis des sabres s'annulaient dans le tumulte. Et des jardins, des maisons, des citernes, de partout, continuellement surgissaient de nouvelles troupes. Des massifs de palmiers brûlaient, des troncs enflammés tombaient, des chevaux à crinière flambante s'emportaient à travers la foule, pétrissaient du frappement de leurs sabots une hideuse pâte de chair

trempée de sang. Des troupeaux d'hommes fous s'assassinaient dans les encoignures, des étrangleurs nus sautaient à la gorge des soldats, bondissaient sur les selles des officiers. A un détour, parmi des bouquets d'arbres, de longues grilles s'ouvrirent, des tigres lâchés par les esclaves des rajahs se ruèrent au milieu des régiments, mêlèrent leur cri fauve à l'épouvantante clameur humaine!

Sur les grandes places tourbillonnaient des agglomérations d'hommes; des vides se faisaient tout à coup, comblés par des lignes d'êtres noirs débouchant des rues. La fusillade concentrique accumulait au milieu des pyramides de cadavres; dans les bazars et les salles basses, des bousculades sanglantes mèlaient les Civilisés et les Jaunes, les cimeterres et les baïonnettes se croisaient, l'égorgement fumait avec splendeur. Des heures se passèrent ainsi.

Livide, le dictateur se laissa porter dans la foule. Ménières le suivait, les yeux dilatés, contentant enfin un rêve insoupçonnable, une imagination monstrueuse de son génie maladif. « C'est Carthage! » criait-il à Claude Laigle, aux rares secondes où le fracas laissait passer une parole. Claude Laigle se taisait, crispé sur son cheval, parmi les gestes des officiers affolés. On avançait malgré tout. Maison par maison, on gagnait le

cœur de Delhi, les lignes des bataillons se ressoudaient au milieu des quartiers incendiés. Les têtes de colonnes se rencontrèrent : une parut, l'autre s'entendit. Des poussées de cavalerie dégagèrent des rues. Dans une vaste pagode conquise, parmi les monceaux de morts, la fumée, la boue rouge, l'état-major se groupa, le général de Trénan accourut: la nuit allait tomber, sur le ciel obscurci les flammes commençaient à paraître formidables et lumineuses, il fallait organiser l'effort définitif avant l'heure des ténèbres. La gesticulation des généraux assourdit Claude Laigle : le généralissime parut calme comme à l'ordinaire. Il arrivait à la tête de la troisième colonne, les deux autres massacraient au bord du fleuve et sur l'autre rive. on entendait par rafales leurs mitrailleuses, elles forçaient les barricades à l'ouest et au sud de Delhi, des réserves entraient derrière elles, le plan d'attaque se réalisait. Dans l'atrocité confuse du carnage, le vieux tacticien voyait clair, s'orientait, retrouvait des harmonies. Il jeta des ordres, les lieutenants se dispersèrent, la géométrie reparaissait. Du milieu des tourbillons de fumée les colonnes dédoublées jaillirent en éventail, précipitées aux stridences des clairons de charge. Le vieillard terrible disparut avec l'une d'elles, Claude aperçut s'agiter le bras doré, la

main blanche, parmi les fusils. L'assaut se rua derrière : déjà des torches brandies faisaient renâcler les chevaux d'escorte, le dictateur galopa. Autour de lui bondissait une légion noire, la cohue se disloquait sous les volées de balles, des faces jaunes se penchaient aux terrasses, le froissement des lames et le cri sec des revolvers s'alternait dans la huée. Un cheval blanc passa, emportant un homme nu aux cheveux trempés de sang, il se jeta presque sur le cheval du maître, disparut : d'autres survinrent, ils tombaient au milieu de l'infanterie lancée au pas de course. Certains agitaient des lacets, des couteaux étranges — les étrangleurs Thugs ! On les tuait à bout portant, et on passait par dessus. Un général inerte fut apporté au coin d'une rue, sa tête gonflée vacillait, un cordon lui avait saisi le cou au passage, et Claude Laigle, courbé sur lui, éprouva la sensation même de l'horreur plus que devant le sang, en présence de cette face verte où pendait la langue noirâtre, où se tuméfiaient les yeux répugnants. « En avant ! » cria-t-il avec folie, et rejetant le cadavre il courut vers la mort éclatante, pourprée d'incendie, chassant de son âme l'image de la mort sournoise. « En beauté ! au moins ! » Le mot de toute sa morale lui monta incompréhensiblement aux lèvres.

La chaleur de la fournaise créa le cauchemar.

Etait-ce la vie ou le rêve qui érigeait ce pandémonium de flammes? L'embrasement du vieux monde dépassait toute l'ancienne vengeance anarchiste, il parut à Claude qu'un vertige géant allait le torréfier comme une poussière méprisable dans ce cœur de l'Inde convulsivement flambante! A peine reconnut-il qu'il n'était pas fou lorsque d'immenses murailles et des dômes s'amoncelèrent jusqu'au faîte du ciel dans un bouquet étincelant de fusées. Les pagodes sacrées et les palais du centre versèrent des sources de feu sur une place noire de foule. Des canons convergèrent, on vit se broyer les portiques dans les explosions, des galeries de dieux éclatèrent! Les remous d'hommes gesticulants bousculèrent les batteries, s'engouffrèrent sous les voûtes avec la mitraille, les lignes de baïonnettes ondulèrent, on culbuta dans des flaques de sang. Haletant, Claude Laigle se rua au premier rang, pour entrer lui aussi, en mâle brutal, avec tous les mâles qu'il menait, dans la virginité détestée de ces parvis. Ils s'ouvrirent, ogivaux et sombrement tortueux. L'odeur des aromates séculaires jaillit brusquement par les trous des parois crevées d'obus, le sacrilège du viol des dieux sauta avec l'âme de l'Inde assassinée, dans le sang! Ah! ces palais, ces repaires de fatalisme, ces matrices d'or! La rigi-

dité de la colonne européenne, roidie et terrible, y entra d'une seule poussée atroce, comme un sexe noir, jusqu'au fond, dans de la chair broyée, dans une humidité rouge, dans la déchirure des lames et la luxure du feu! Claude Laigle défaillit presque en criant vers la face de Ménières surgie à son côté : « Quelle jouissance! On entre! » Il ricana, obscène et sublime du rut géant. Ses yeux s'hallucinèrent au scintillement des Boudhas vaguement visibles, dressés jusqu'aux voûtes, léchés de lueurs : sa race violait l'Inde vierge, y giclait sa salissure avec la mort! Et soudain une clarté pâle monta du fond de son être, effaça les spectres dorés : l'Idée parut, l'irréelle fée métaphysique qui, au-dessus des armées du modernisme, menait l'Aventure et son génie. Sous le geste blanc, il croula de son cheval dans les bras des officiers effarés, leva les mains, s'abîma dans l'inconnaissable...

Une balle, trouant ses vêtements sans l'atteindre, l'avait jeté à terre, étourdi. Quand il rouvrit les yeux, la fusillade s'éloignait à droite, la grande pagode était conquise, des sapeurs effondraient les dieux à coups de hache, ivres d'une fureur instinctive, enragés de la guerre terrible, rués sur les grands monstres de bronze et d'or comme sur les maîtres muets et responsables. L'éternel sursaut de l'antique esprit les

armait, l'Idée broyait le Rêve! « A la bonne heure! cria Claude Laigle. Brisez-moi ces poupées! » Il oublia l'assaut, l'heure, les ordres nécessaires, tout le présent, ressaisi par la vérité lyrique, le cerveau bouleversé du choc des mondes. La voix de Ménières le secoua :

— C'est très beau, pourtant, Claude! Vous méprisez le génie d'une ère éteinte. Vous tuez l'art!

Très pâle, Ménières se dressait, presque révolté. Claude se retourna; leurs yeux éclatants se croisèrent :

— L'Art! Ah! foutons-nous en, à la fin, Ménières! cria le maître. Il gêne tout, je le hais, entendez-vous! Il est le factice, l'absurde, encore une sale religion qui abîme l'homme! Leur art, dans le sang et sous la hache, comme eux, comme tout ce qui vient d'eux! Vous ramasserez les bribes pour nos musées, s'il en reste et si cela vous amuse! Mais broyez ces faces de dieux, d'abord! Leur art, cette servilité à leurs fétiches! Nous en ferons un plus beau quand nous serons débarrassés du leur, un art de l'homme, un art vrai! Leur art! Ah! pas de pitié, plutôt pour les êtres que pour ces formes d'erreur! C'est le mensonge et l'obscurantisme que je soufflette ici en présence de soixante siècles! Oui, oui, brisez! cria-t-il aux soldats.

— Vous faites comme ils feraient! dit Ménières. Mahomet à Sainte-Sophie, et être venus si loin pour cela! Vous n'êtes pas nouveau, vous imitez. Barbare comme les autres, décidément!

— Eh bien! oui, Barbares, soyons-le, comme vous voudrez, Barbares, soit! Vous comprendrez plus tard, vous êtes d'hier, vous, l'artiste! répliqua Claude Laigle en éclatant d'un rire nerveux. L'art! Allez-vous prétendre m'arrêter avec ce mot-là? L'Idée seule compte ici! Obéissez!

— Je l'avais bien dit, riposta Ménières...

Sa voix fut coupée par le fracas d'une explosion. Côte à côte, ils furent jetés hors de l'enceinte dans un tourbillonnement d'hommes, criant des phrases irritées sans les pouvoir entendre. Dehors, un flot de cavalerie les sépara. La confusion était folle, l'assaut refluait du centre vers l'est de la ville, Delhi entière resplendissait de terreur. Les étendards de la cinquième colonne furent visibles dans les avenues, la jonction était faite, l'étoile quintuple de l'armée européenne mêlait ses branches, la rafale de la fusillade arrivait de tous les côtés à la fois. Claude Laigle, au milieu de l'état-major, monta sur une terrasse, s'enivra du déroulement de la bataille, qui descendait jusqu'à la rivière. Des emplacements obscurs indiquaient un sur-

sis dans le combat : des quartiers du midi jaillissaient les signaux lumineux annonçant la victoire. Les feux bleus des aérostats irradiaient au ciel noir, et la direction de la canonnade était nette. On ne se battait plus qu'au centre et à l'ouest, l'agonie de la ville sainte palpitait en derniers spasmes. « Vive l'Occident! » cria la foule. « Vive l'Anarchie! » répondit Claude éperdu. « Barbares! pensait-il, remâchant avec colère le mot de Ménières. Barbares! pour tuer la barbarie! Il ne comprend donc pas non plus, et il ne comprend pas à cause de l'art, comme les autres à cause de la science! Enfin, nous verrons... » Il revit la clarté diaphane, le fantôme de l'Aventure souriant dans une aube de vérités déliées en plein ciel sur le monde, l'obsession mystique plana, il sourit, se sentit le génie infatigable et dévorant d'un chef d'armées au geste divinateur. Son âme se dilata de bonheurs inouïs et abstraits, il en frissonna : « Vivre cela, y être! Est-ce croyable? » Jamais homme ni dieu n'avaient été si grands, et comme le mot *mourir* passait dans son esprit avec la parabole d'une bombe filant devant ses yeux, Claude Laigle se dressa : « Je ne mourrai pas! » se dit-il. Le sentiment de cela lui parut insignifiant, d'ailleurs, son corps et sa peur s'annulèrent, l'ivresse cérébrale raidit ses nerfs au-dessus de l'horreur...

Il chercha des yeux Ménières, pour parler encore, ne le vit plus. Ce fut la face glabre du général de Trénan qui survint. « Le dieu de l'obus! » pensa Claude Laigle, et il se jeta au devant du porteur de la Vérité présente, l'embrassa fiévreusement.

— Oui, oui, c'est fait, la bête est morte! » dit calmement le généralissime. Derrière lui ondulait au galop une escorte de batteries, les artilleurs hâves et sanglants saluaient du sabre, le bondissement des canons et des caissons grondait, on en voyait une immense chevauchée accourant des avenues centrales au geste de la main pâle agitée hors de la manche d'or. L'homme à tête d'ivoire menait ses hordes tonnantes avec fierté, l'ange du Dynamisme, avec lui, venait de l'ancien monde. « L'assaut a réussi, dit-il. Vous êtes maître, la force vive est neutralisée, la Chine dormira des siècles encore au delà de l'Altaï, l'Europe métaphysique et mentale est à vous, Claude Laigle. » L'état-major regarda muettement les deux hommes, malgré leur âme inexorable ils tremblaient de joie, la minute était décisive dans l'histoire de l'énergie humaine, et leurs yeux exprimaient une émotion si rare, que les généraux baissèrent les leurs.

La canonnade sur le fleuve cessa. Les fanaux

des aérostats indiquèrent que les faubourgs étaient conquis. Dans les jardins du nord de la ville, les défenseurs derniers étaient broyés, trois colonnes sur cinq remontaient au centre, Delhi était aux mains des civilisés. Le général de Trénan prit à part le dictateur : « J'ai contenu l'armée, dit-il. La guerre mathématique est admirablement passive. Jamais ce n'eût été ainsi autrefois. Mais l'énervement est trop grand. Il faut laisser les nerfs des hommes se détendre ; ces troupes silencieuses dépassent l'humain, je demande pour mes soldats une fête de sang, le droit à l'ivresse, l'ivresse antique des soirs de victoire, l'ivresse atroce et lyrique, comme vous dites, maître. Ces milliers d'êtres ont été de parfaites machines, laissons-les vivre instinctivement pour une nuit, vous comprenez ma pensée : il faut que l'animal reparaisse parfois. » Claude Laigle acquiesça d'un signe : le dernier mot de Ménières lui traversa l'esprit : « Barbares, comme les autres ! » Il sourit avec amertume, effaça l'ironique souvenir d'un sursaut de volonté orgueilleuse, attendit...

Les lueurs des pagodes brûlantes éclairèrent l'armée. Et soudain, le défilé de l'artillerie dévala formidablement du haut des rues jusqu'au Gange. La chaleur des incendies et de la lutte exaltait le délire du sang, l'âme des triomphes

séculaires fuma. Les canons roulèrent, des divisions compactes s'alignèrent au galop vers les campements du nord et de l'est et Claude Laigle, assis exténué à un balcon épargné par les bombes, les regarda passer en un rêve.

Les caissons emplissaient les rues, frôlant les murs, et sur eux, sur les pièces, éclairés lugubrement par les torches brandies au poing des hommes, des corps nus attachés ballottaient, secoués par la charge. Saisies aux appartements des maisons forcées, volées dans les harems et les palais de la haute ville, des femmes hurlantes se convulsaient sous les cordes, les bras tordus sous la tête, les jambes liées aux affûts, montrant leurs ventres blancs, leurs sexes obscènes, leurs seins violents parmi les flots de cheveux où brillaient des bijoux. Des jets de sang giclaient sur elles, quand les roues écrasaient des tas de morts, une boue rouge faisait ignoble cette chair blanche, au-dessus de laquelle ricanaient des visages d'hommes. Les attelages se couvraient d'étoffes précieuses empilées et ficelées, les escadrons se pressaient, voiturant cette luxure et ce vol, les naseaux des chevaux harassés soufflaient du feu et de la bave sur la face terrifiée des captives. Les fantassins rangés contre les murs, frôlés par les roues rapides, tendaient les mains vers les femmes, tâtaient

des chairs au hasard, en riant. Le galop interminable des parcs d'artillerie les entraînait ainsi en pleine nuit, les clartés des portiques et des dômes allumés jetaient sur l'acier, les crinières, les reins de femmes et les têtes bestiales de soldats une terrible alternative de ténèbres et d'or. Cela passait comme un grand songe d'horreur, et Claude Laigle hébété rêvait au sac de Carthage, à l'incendie d'Agrigente, aux convulsions des capitales antiques, aux faces des légionnaires de Scipion ou de Titus, aux beaux soirs d'Attila et de Genséric, aux embrasements de Constantinople, aux luxures des cavaliers de Timour et des Amurat, à la féerie épouvantable des conquêtes latines, persiques, tartares ou mahométanes répercutant dans le monde ancien, des déserts aux montagnes et aux océans, de la Syrie à la Gaule et de Rome à la Scythie, son tumulte éclatant de fleurs, de chair, d'airain, de foudre et de sang! Claude Laigle eut l'intuition du recommencement éternel, des sentiments primordiaux, de la brutale beauté de l'instinct supprimant les temps et les détails, ramenant tout au simple. L'écœurement s'éteignit en lui sous la joie idéologique. La matière n'était rien, décidément, les formes étaient toujours pareilles, l'Idée seule... « Oui, se dit-il, ils sont comme les autres, mais il faut s'en ser-

vir pour autre chose, faire avec cette pâte humaine un autre pain de vie, tout est là. Aucun besoin de les changer, même si c'était possible : les comprendre et faire avec eux ce que je veux. Et qu'est-ce que je veux ? Ce qui n'a pas encore été essayé, tirer de cela même une beauté... » Au-dessus des femmes vautrées et sanglotantes, des chairs nues et des sabres, le spectre diaphane remonta, flotta, l'Idée blanche d'un ciel inusité cacha tout, le dictateur s'absorba dans le cahotement assourdissant des escadrons.

Et le butin arrivant passa, et après lui parurent les chariots où s'empilaient d'étranges proies, des statues, des figures fabuleuses ou obscures, la violation d'un peuple de dieux ruinés, les idoles féroces de Jaggernaut, les effigies mangeuses d'hommes et les dévoratrices du feu, les mystérieuses déités du fatalisme et de la mort, tout l'héritage de l'Hindoustan contemplatif convoquant les grandes ombres offensées de Rama et de Sita, les singulières allégories de la fécondité et du néant accouplées dérisoirement dans le pillage, entraînées, culbutées au bord du saint fleuve primitif devant les décombres de la gloire des princes, un long défilé lamentable de croyances assassinées passant sous le froid regard de la nouvelle Europe ! Le canon lointain, par instants, scandait leur marche désespérée.

Et après parurent les cortèges de prisonniers, la désolation des blessures, les rajahs somptueux et déguenillés, les étrangleurs nus et maigres, les cipayes abrutis de rage et de peur, poussés vers les poteaux de fusillade, parmi les déchirements des feux de peloton entendus dans les rues voisines. La cavalerie les menait, ils couraient, hâtés par les poitrails des chevaux, tous, fakirs, soldats, insurgés, raillés par les Parsis ameutés, par les Mahrattes adhérents à la cause européenne. Les Jaunes suivaient, une foule compacte haletant devant Claude Laigle, levant ses faces bridées et saillantes parmi des linges rouges. Durant deux heures il en passa. Toute l'Asie sembla râler cette nuit! On entendait au loin les clameurs des soldats se reposant dans l'ivresse et le viol, travaillant à bras nus dans la chair de femme et dans les choses volées, comme dans le sang et le feu naguère. Et tout à coup une rumeur circula, les blessés européens arrivaient de tous côtés, l'odeur des ambulances saisit Claude jusqu'à l'effarement, l'exaltation de la victoire étant tombée. Un groupe de cavaliers parut, en désordre, entourant une litière, qu'on poussa au milieu de l'état-major. Des exclamations jaillirent, des têtes se détournèrent du dictateur, des officiers s'interposèrent, Claude Laigle s'avança pour voir.

Sur de la paille boueuse et des tapis, des cadavres galonnés gisaient, des généraux. Et au milieu d'eux Claude Laigle aperçut une tête à cheveux dorés sortant de l'enroulement d'une toile : Ménières !

Il avait été tué avec les autres, une heure auparavant, à l'est, dans une explosion de mine crevant le sol sous les pas d'une colonne d'attaque. Les mains du maître écartèrent l'étoffe, la tête vacilla et roula sinistrement, elle ne tenait plus au corps. Une masse de chair brûlée, immonde, hachée d'éclats de pierre, hérissée d'échardes de poutres, apparut dans la serge sale comme une répugnante pièce de boucherie. Les caillots de sang séchaient sur cet amas indiscernable. Seule, la tête n'avait pas été atteinte, les cheveux d'or l'entouraient, ses lèvres pâles étaient serrées, ses yeux sans pensée restaient vitreux.

« Il ne croyait pas à l'œuvre de vie, se dit Claude Laigle pensivement ; il n'y croyait pas... Il nous croyait des barbares, comme les autres... Ne pas lui avoir reparlé, quelle fatalité ! Pourtant, pourtant, il avait tort, il l'eût compris... Il avait tort? » Il leva la tête et regarda la face impassible du général de Trénan, les armes, l'incendie, le sang ; il se regarda lui-même. Et une brume étrange lui couvrit les yeux : l'Idée blanche vacilla avec un sourire désenchanté dans

son âme, il se troubla. Du ciel descendait le doute de l'Aventure... Il sentit que son anxiété était visible, pressentit les yeux curieux du généralissime, tressaillit.

« Je l'aimais, » dit-il, le geste vers le cadavre de Ménières.

Il mentait : il ne tremblait pas à cause de cela. La certitude des destinées et de la beauté des Forces, pour la première fois, lui échappait. Son âme s'abattit.

Les musiques de l'armée tout à coup éclatèrent : les harmonies triomphales de *Lohengrin* planèrent sur le sang, et la volonté chancelante de Claude Laigle s'abîma dans le tonnerre des orchestres.

LIVRE SECOND

# L'IDÉE FIXE

## VII

### LA CRISE

Dans Claude Laigle, durant deux mois, végéta une âme assourdie.

L'Idée blanche l'avait-elle touché d'un doigt réel dans le soir de sang? Une sorte de paralysie l'étreignit : transporté dans la campagne, il vécut presque inconsciemment au milieu de ses lieutenants développant l'Aventure. Leurs soins multiples s'employèrent sans qu'il y prît garde.

A travers le monde se leva un murmure confus, l'ébranlement organique d'une stupeur immense, tressaillant dans l'ossature des montagnes, les veines des fleuves, la structure des

plaines et des mers. L'arme enfoncée au cœur primitif des races vibra d'un pôle à l'autre : puis la torpeur stagna. Il sembla que l'humanité, effrayée d'elle-même, n'osât plus troubler le silence de l'assassinat. Delhi saigna sinistrement au milieu de l'Inde comme une bête forcée dont les armées s'écartèrent : la curée n'eut pas lieu visiblement, le calme s'établit presque. La grande guerre était finie, les dernières rencontres vers le Népaul ou l'Assam n'eurent point de retentissement, et la joie de l'Europe était trop lointaine. On n'entendit plus parler de l'action russe dans la Chine septentrionale, un silence irrémédiable régna au delà de l'Himalaya. Les nouvelles des mers jaunes, furent mornes, confirmant des blocus, des manœuvres préventives, des lenteurs sans beauté, des mesures utiles et monotones. Le sentiment d'un essoufflement universel planait sur les armements et les peuples, et avant tout une incertitude parut. On ne se rendait pas encore compte de ce qui venait de survenir d'inouï et de capital dans l'évolution de l'Ancien Monde. Le malaise de la détente se prolongea ainsi longtemps avant que l'organisation de la conquête fût décrétée. On s'observa.

La maladie de Claude coïncida avec la durée de cet état indéfinissable : non qu'elle fût un

obstacle aux progrès des Européens, mais il sembla qu'elle symbolisât nettement l'alternative générale. L'écroulement avait été trop foudroyant ; et de même que le cerveau du maître avait failli se rompre sous la pression de la volonté exacerbée, ainsi la tension nerveuse de l'humanité tournait court dans l'inertie, maintenant que *la chose* était accomplie. On n'aperçut malgré tout qu'une à une les conséquences immenses du roidissement de l'Ouest contre l'Est.

La puissance asiatique était définitivement coupée en deux. Les grands marécages d'êtres jaunes d'au delà de l'Altaï et de l'Annam allaient retomber dans l'obscurité mentale avant d'avoir eu le temps d'en surgir : pour des siècles peut-être, l'étincelle vitale y était éteinte, les idées et les mots d'ordre ne passeraient pas les monts, l'empire de la somnolence engluerait ses hordes de créatures dans la misère et l'inconscience primitives, cette masse de matière humaine ne prendrait ni direction ni forme. La suprématie japonaise était ruinée, deux cents années de politique génialement énergique s'annulaient sous l'écrasement de l'obus occidental. Cerné par les flottes confédérées, le Nippon épuisé d'argent et de sang ne pouvait plus agir ni rayonner sur le continent jaune, l'Inde

était étreinte, les rajahs étaient dissociés, la jonction de leurs forces avec celles du Japon n'existait plus, et selon les visées du général de Trénan, une barrière insurmontable en Indo-Chine et en Birmanie allait s'établir. Le cabinet de Tokio n'avait plus d'armées : la dernière qui eût tenu la campagne dans le Dekkan avait dû rétrograder après la prise de Delhi, se tronçonner, se fondre vers le Gange. On apprit, de Calcutta reconquise, que cette armée venait d'être anéantie presque totalement, et les croisières européennes, vers Singapore, vers les îles de la Sonde, fermèrent à tout jamais la route aux débris des escadres extrême-orientales. Les rivalités des princes birmans et des généraux japonais firent le reste ; la réussite était inespérée, les câbles et les lignes de ravitaillement portèrent de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne et de Rome les acclamations des foules rassurées. L'unification de l'Anarchisme se consacra, le monde sociologique était libre de se fortifier intérieurement, l'expansion dynamique avait trouvé sa route. En même temps on commençait de réparer les pertes de la coalition. Elles étaient graves. L'abordage d'un monde par l'autre n'avait pas été sans une secousse atroce : la membrure de l'Europe craqua, les pertes d'argent et de sang se décelèrent énormes. Mais

l'éventrement de l'adversaire était total, irréparable ; il semblait que le colosse du Nord, chancelant lui-même, tînt au bout de ses poings crispés le cadavre somptueusement disloqué de l'Asie et le soulevât péniblement avant de lui casser définitivement les reins et de l'aplatir sous son azur impassible, le long de ses montagnes et de ses mers. D'une main il l'empoignait à la gorge, crispant autour du Japon les flottes cuirassées, de l'autre il lui saisissait la ceinture, en pleine Inde, et dans l'envergure de cet embrassement effrayant ce grand corps magnifique avait bien fini de râler.

Le colosse allait pouvoir se reposer, et il le fallait : ces vingt mois épiques avaient malgré tout soutiré à l'Europe la majeure partie de ses forces vives. Les levées d'hommes avaient été excessives, le déplacement des finances avait presque bouleversé les marchés, on avait vraiment risqué le tout pour le tout, sans rien ménager. L'organisation internationaliste avait tout sauvé, aucune alliance à la façon diplomatique de jadis n'eût pu soutenir un effort pareil. Les confédérations avaient montré une cohésion admirable ; maintenues et endoctrinées par Dessort, leurs masses industrielles avaient déversé vers Suez et le golfe Persique d'intarissables amoncellements de vivres et d'armes, sans s'ar-

rêter à un sacrifice, vraiment roidies par l'évidence d'un principe abstrait. Médion, arrivant enfin, peignit à Claude Laigle les enthousiasmes du Nord et de l'Occident. La parole de beauté avait germé là-bas, les peuples avaient compris l'Aventure. A travers les formules froidement lucides du ministre, Claude, convalescent, entrevit des paysages intellectuels qui le ranimèrent. Comme le retour serait grand, non de la grandeur tonitruante des triomphes militaires et des illuminations, mais de la certitude d'un avenir idéologique enfin éclairé au feu vierge d'une responsabilité intellectuelle, d'une conscience moderne levée simple ! L'odeur du sang faiblit dans l'âme du maître. Il regardait Médion avec espoir, complétait ses phrases sèches d'une intérieure exaltation lyrique, l'interrogeait moins sur les faits que sur les idées, le scrutait moins avec ses paroles qu'avec ses yeux, cherchant aux prunelles minérales l'expression européenne presque oubliée depuis vingt mois de séjour asiatique. Cette face rigide et géométrique comme la pensée qui l'habitait plaisait presque à Claude ; il y retrouvait une certitude, un ordre, après le délire de soleil et de carnage où sa grande âme voluptueuse s'était affolée longtemps. La tête de Ménières s'effaçait dans son souvenir alangui : il ne la voyait plus que

sur l'infâme serge pourrie de boue rouge, vacillante parmi les cheveux d'or, il ne la voyait plus vivante et pensante, il cherchait en vain à se remémorer son expression de désaveu et de colère lors de leur querelle dans la grande pagode. Le reniement de l'artiste s'éteignait sous le fracas de la victoire. « Barbares ! comme les autres ! » La parole suprême de Ménières semblait à Claude moins violente, lointaine, peu compréhensible...

« Il était à côté de la vérité... Oui, mais oui, sans doute, à côté... Il s'égarait. Quel dommage qu'il soit mort ! Il est mort pour n'avoir pas cru... A présent il verrait, il comprendrait... »

De lentes journées, parmi des jardins et des minarets blancs, dans l'enchantement inconscient de la lumière d'Asie, la fièvre de Claude Laigle se calma aux discours précis de Médion. Il l'aima presque : et le terrible logicien, comme s'il eût compris la crise du maître, sembla se pencher vers lui, inventer une sorte de tendresse, une persuasion soigneuse, une concession de son exactitude au lyrisme inquiet du meneur de peuples. Médion, par un effort de sa sèche intelligence, admit-il que le romantisme de Claude était une nécessité organique ? Des courants d'âme singuliers s'établirent entre ces deux hommes : peu à peu Claude reprit ses forces, s'inquiéta des détails, s'intéressa au labeur

économique et financier qui allait compléter l'œuvre. Les nouvelles reçues du général de Trénan confirmèrent cette renaissance. Le généralissime, parti dans le Sud, infatigable à parfaire la mission de ses artilleries, annonçait les pacifications des provinces ; on sut que les escadres croisaient sans rencontrer d'adversaires, le grondement du canon s'évanouissait décidément au milieu de l'humanité, l'effort devenait mental. « Je reste, se dit Claude. C'est maintenant qu'il faut rester ici, maintenant qu'il faut créer. » Il comprit que l'essentiel allait s'accomplir après le nécessaire, écouta au fond de lui bruire sa vitalité, se sentit très fort. « Rester ici, tout finir, puis après, seulement après, retourner là-bas, et recommencer à travailler, pensa-t-il : manier la matière brute, organique, ici, puis triturer là-bas la matière pensante. Je suis jeune encore, je puis : je ne ferai que préparer, mais cette heure-ci est de celles où le principal est de préparer. » La vision d'une Europe développée sur ses données, impulsive selon son geste futur, tressaillit comme un enfant au fond de sa chair, l'orgueil éternel des désignés le releva. « Comme il y a à faire ! Il faut... » La convalescence ainsi s'acheva en lui par sursauts de vie impatiente. Les jardins étaient opulents de fruits et de calices, tout pliait de fécondités et de sucs, l'exem-

ple vital était universel. Au soleil, Claude Laigle vit traîner derrière lui son ombre bleue, petite et bizarre, et sourit : elle traînerait ainsi derrière sa mémoire sur le monde pensant, mais ce serait une ombre mentale, immense, une *ombre* vraiment, une hanteuse de consciences, une visiteuse des âmes... Serait-elle, cette ombre, la diaphane sœur de l'Idée blanche, déliant ses vérités au plein ciel de l'aventure ? Il la revit, y rêva, lentement, avec une jouissance sentimentale, un très doux sentiment d'épousailles mystiques menant sa gloire et son énergie à l'autel éternel des destins des hommes. Ainsi guérit-il parmi l'efflorescence des parcs : et près de lui, sans impatience, attendait Médion, avec son âme fermée et insensible.

La descente du Gange fut délicieuse à Claude. Vers Bénarès s'acheva, en sensations de beauté, l'affermissement de son énergie compromise. Le voyage vogua sous de bleus ciels triomphaux, parmi des rives géantes ornées de temples blancs, éventrés parfois : les traces de la guerre demeuraient. Le cri des soldats, du haut des ruines, salua Claude Laigle : des crépuscules furent saisissants de majesté, la grandeur barbare, les fastes anciens s'évoquèrent dans le paysage et le firmament. Au dedans de lui le dictateur portait la grandeur moderne, le faste abstrait de

l'esprit maître : la comparaison fut savoureuse, il dédaigna la beauté voluptueuse des sites, méprisa les confins d'empires hindous. Des convois rencontrés le passionnèrent : ils traînaient par débris l'héritage des arts fatalistes, des stèles, des statues, des dieux volés, emportés vers les paquebots d'Europe pour redire aux musées de l'Occident l'écroulement nouveau d'une race, pour endormir leur dorure sous la poussière du temps auprès des poussières d'Assyrie et d'Égypte. L'homme blanc régnait.

La survenue de Dessort changea tout. Il venait rendre compte de l'organisation récente de la conquête, la besogne de décomposition morale se parachevait par ses soins dans toutes les provinces, et de nouveau Claude fut saisi par la gênante impression qu'il avait éprouvée après la bataille de Lahore. Le socialisateur calculait froidement, selon un ensemble de lois psychologiques, les déchéances de l'humanité : son immense et singulier travail agissait du nord au sud, excitant les princes indiens les uns contre les autres, dissolvant les fermentations du peuple par l'acidité d'une politique d'hypocrisie et de concessions, troublant les foules, paralysant les communications, flattant les sectes, créant partout une vicieuse respiration mentale qui anémiait l'âme de la grande presqu'île. C'était, sous

le cataclysme militaire incendiant les villes, une lente et progressive fissure par où fuyait cette âme vers les profondeurs de la terre, et Dessort, ouvrier mauvais, dans l'ombre, dans les caves des palais magnifiquement effondrés, élargissait cette fente insoupçonnable. La pensée de l'Inde était brisée sous le sol comme le crâne d'un homme assommé est parfois fendu sous la peau intacte; Claude sentit ce fourmillement singulier dans les villes où il passa, ce travail du bois qui *joue*, et il eut horreur, tout en acceptant. La face de Dessort l'effraya : nette, avec ses arêtes vives, la tête césarienne aux yeux persuasifs paraissait immuable, le long sourire féminin et mince du socialisateur n'avait point changé. Son génie administratif s'énonçait en phrases harmonieusement simples. Durant qu'il exposait ses plans, Claude l'écoutait, presque séduit par le charme, le célèbre charme qui avait coagulé les masses ouvrières de l'internationalisme, jadis. C'était bien la même méthode, appliquée à la matière humaine en effervescence, l'insinuation éloquente, la parole adaptée avec une admirable hypocrisie à l'instinctivité des foules. Et si Claude Laigle se retournait vers Médion, l'impression était semblable; et s'il pensait à la force active du vieux général de Trénan, s'il relisait ses messages, il retrouvait encore la même impassibilité systématique.

Ces trois êtres étaient bien les régulateurs d'un monde ; univers de chimie, socialisation ou meurtre organisé, leurs trois idéaux étaient bien modernes, inaccessibles à tout sentimentalisme hautain ou puéril. Entre eux trois, Claude se devina bien seul, les sentit forts et stricts, étrangers à lui-même, exclusifs et merveilleusement machinés. Pour eux, il n'y avait ni moralité ni amoralité, aucune donnée sensitive n'existait : tout n'était que continuités, polarisations, directions, antinomies, balances de forces, énergies, courants, associations, amplitudes et catégories : ces noms remplaçaient les anciens noms des affections de l'âme, c'étaient les noms des vertus futures. Les admirables modernes, les odieuses gens! Claude, amèrement, songeait à son discours de déclaration de guerre, à son envolée extraordinaire vers une métaphysique directrice des races, et il apercevait combien cette prophétie était encore irréalisée : on l'avait laissé dire, et il comprenait pourquoi. Il n'avait, aux yeux de ces hommes, qu'agité de grands fantômes devant l'assemblée des légats ; mais ces hommes étaient trop intelligents pour ne pas comprendre combien un chef d'Etat, un porte-parole responsable, doit se servir de fantômes pour donner du relief aux décisions publiques. Cent ans auparavant les savants eus-

sent haussé les épaules, montré publiquement leur mépris de ces images creuses; à présent, vraiment développés dans leur conception du modernisme, Dessort, Médion, Trénan, sociologues de premier ordre, admettaient dans leur « balance de forces » la valeur de l'*illusionnisme verbal*, et ils se contentaient d'en faire un élément scientifique, une force adjuvante de leur idéal exact. Ils se servaient de Claude et de ses discours décoratifs : ils se servaient de sa puissance prestigieuse. Il représentait dans leurs calculs l'amour des foules, un élément dont ils avaient besoin pour la tâche qu'ils ne disaient pas.

Et Claude Laigle les sentait autour de lui, constructeurs acharnés d'une époque à venir, obéissant à des lois ethniques obscures, pliant sous sa volonté et l'entraînant pourtant, comme des insectes minuscules écrasés d'un grand fétu se meuvent sous lui, l'amenant à leur trou en ayant l'air de le subir : ces hommes travaillaient sans rêver, édifiaient silencieusement autour de lui les terribles constructions que mène seule à bonne fin l'obstination des sous-ordres, l'anonyme armée des hommes de second plan, alors que le plus impérieux génie s'y épuise. Dans l'Inde comme en Europe, ils continuaient d'être eux-mêmes, d'appliquer leurs systèmes en plus

grand, de satisfaire à leurs manies respectives. Dessort, avec une compréhension aiguë, créait partout des clubs, donnait corps aux revendications des coolies, tolérait le démocratisme, divisait tout en groupes, usait les sectes l'une par l'autre, énervait tout par une clémence et une demi-mesure, parlait aux populations « pour leur bien », les gagnait à un idéal communiste tout en tenant compte de leur hérédité. Médion agissait sur les Parsis comme sur la classe des mécontents d'universités en Europe. Autour de lui s'assemblaient ces êtres intelligents et fourbes, diplômés de Bombay ou de Calcutta, méprisés par les castes et armés contre elles d'un savoir et d'une méthode modernes : il en faisait les chefs naturels de l'anarchie en Hindoustan.

Et ainsi tout allait recommencer, sur le modèle de la Confédération occidentale, et cela était bien, et c'était pour cela que Claude avait voulu cette guerre, et tout était logique, normal — et cependant au fond de lui commençait de naître un indistinct, un confus, un presque organique dégoût, un désaveu infini et informulé de son *double* regardant s'immiscer dans l'héroïsme inouï de l'Aventure la force obstinée de la banalisation, de l'utilitarisme, du prévu et de l'ordinaire. Ces systèmes transportés sous d'autres ciels, cette cérébralité d'horlogerie, démontée et

remontée comme les mitrailleuses de marine et les télégraphes de campagne, cette impassible transposition de procédés dans l'effondrement d'une fatalité séculaire, tout donna à Claude Laigle un écœurement. Il subit la crise de l'homme de guerre et de clameur ramené en tête-à-tête avec une comptabilité, la fadeur de l'utile l'inquiéta. Par l'habitude acquise, il s'occupa des détails, des agencements, présida les conseils, débrouilla l'écheveau surprenant de la politique de conquête, assourdit la profonde et embryonnaire rumeur qui naissait en lui, mais son âme était touchée, la réaction de l'effort commençait, il dut se l'avouer quand même.

« Suis-je donc surtout le familier, l'amant des Forces? Ne suis-je pas, autant que je le crois, l'homme de l'Idée? se demandait-il certains soirs. L'Idée est lente à se dégager, tout ce labeur, toutes ces catégories et ces formalités la voilent; enfoncer l'épée était séduisant et net, la retirer a moins d'intérêt, c'est vrai, mais cependant, cependant, l'Idée existe. C'est pour arriver à cette période grise que j'ai construit toute la période rouge avec passion : maintenant voici les intermédiaires, c'est le plus malaisé à passer pour les êtres de ma race. Mais j'ai la foi, il faut... » Il évoqua la face irréelle, l'Aventure blanche déliant ses promesses futures au ciel

métaphysique. Malgré tout il y pensait comme ceux qui gardent amitié à une femme qu'ils ont possédée et qu'ils prétendent ne plus aimer, et voir tranquillement en chérir un autre : quelque chose de très beau et de pas vrai intervenait, il ne baisait plus la forme diaphane sur les lèvres. Il frémit de se l'avouer. La période était difficile, presque terrible. Il n'aimait plus autant l'Aventure : elle ne lui apparaissait plus entièrement dans l'avenir, désirable, elle était à demi réalisée, il la vivait. L'Idée-maîtresse de son existence était déjà presque détachée de lui, bue par la réalité, soutirée de son cerveau et de ses rêves par le temps. Il la vivait, mais en vivrait-il encore longtemps? Cette hypothèse prenant corps commençait à ne plus lui appartenir, d'autres hommes l'accaparaient, la fouillaient comme des termites. Il l'aimait encore, mais c'était elle qui commençait à ne plus l'aimer, comme un enfant qui, grandi, s'en va tout seul, à part, essayer les armes de volonté qu'on lui a données : et il sentait bien qu'il allait falloir se résigner à ne plus aimer exclusivement et jalousement l'Aventure, et cependant il ne voyait rien d'autre encore qu'il pût aimer, rien d'assez grand, et en tous cas ce ne serait pas la même chose — ainsi ceux qui se détachent d'une femme rare n'entrevoient pas qu'une pareille puisse se lever sur

leur vie. Et il était seul, seul passionné parmi des compréhensifs qui pouvaient, eux, même si l'Aventure n'eût pas existé, employer à une autre construction leur énergie et leurs systèmes! Pour la première fois la majesté écrasante de l'azur oriental, au lieu d'être un décor harmonieux à la volonté orgueilleuse de Claude, l'opprima comme une menace muette : le conseil de fatalisme né de ces paysages colossaux était-il la revanche de l'Inde sur le violateur de ses destins? « Ce pays recèle-t-il quand même des maléfices qui m'impressionnent — ou est-ce que je vieillis, ou est-ce que l'air de l'Europe me manque? » Dans son cerveau se croisèrent ces questions, et à toutes trois il répondit négativement, et il y avait pourtant une part de vérité en toutes trois. Mais il n'osait pas se poser la quatrième, la vraie : « Le modernisme est-il vraiment inattaquable? » Il la côtoya sans la formuler; son être animal la pressentait mortelle, au fond de sa chair les cellules mêmes protestaient ténébreusement contre ce germe de mort. Il crut à une fatigue, évita de revenir sur ces choses... « Je complique trop », se dit-il.

Il commençait peut-être à voir simple. La crise se développait.

Tout l'aida. L'aspect de la modernité scientifique décidément, sous ce ciel admirable et dans

la luxuriance affolante de la nature surchauffée, rebuta Claude Laigle; l'artifice de la raison pratique révolta ses rêves. L'établissement des régimes fiscaux et des modes confédératifs lui parut dérisoirement lent. « Un événement! quelque chose... » Il eût presque souhaité une révolte, le débarquement d'une armée japonaise : des soulèvements eurent lieu, mais trop aisément réprimés. On eut de sérieuses inquiétudes durant huit jours, à cause d'un retour offensif des rajahs du Kashmir, menaçant de couper la route à une division européenne imprudemment avancée en flèche. Claude Laigle se reprit de passion pour l'Idée : mais la nouvelle de la victoire arriva presque en même temps que celle des troubles, et tout retomba dans le calme. Les forces décidément étaient accomplies, le choc en retour se produisait, et après avoir lutté joyeusement contre les événements, il allait falloir lutter froidement contre le manque d'événements, contre le quotidien, contre le rien...

L'identité des méthodes et des formules désola Claude, et le remplit de remords contre lui-même. « Je ne veux donc plus les mêmes volontés, de quoi me plains-je? Tout ceci est conforme à mes visées et pourtant me mécontente. Je veux autre chose... Quoi? C'est de l'enfantillage, de la fatigue peut-être. Que les périodes neutres sont ter-

ribles à passer! J'en ai pourtant supporté d'autres... » Celle-ci ne finissait pas, tout le monde, autour du dictateur, semblait la considérer non comme neutre, mais comme définitive; on avait conquis, on réglementait, on incorporait, on annexait — période toute naturelle, corollaire évident du grand effort. Claude essaya quelques insinuations à ce sujet auprès de Médion et de Dessort : ils ne s'en aperçurent même pas. Médion s'absorbait dans ses doctrines de diffusion scientifique, créait des facultés et des cours, choisissait dans le cerveau hindou les parties assimilatrices et les groupait ; Dessort systématisait le travail, parlait de discipliner les masses « pour leur bien ». Leur bien! La face aux yeux persuasifs, au sourire menu et féminin inquiétait en répétant à plaisir cette formule où Claude pressentait une insondable ironie. Autour de ces hommes une légion de lieutenants s'ingéniaient à les seconder : tous, intelligences avides d'exercer leur mécanisme, commençaient de triturer cette matière nouvelle comme la matière européenne, dépeçaient l'immense cadavre, instauraient l'autopsie après le meurtre. Tous s'occupaient des Orientaux. Cela conduisit Claude à s'en soucier aussi, à voir de près ce qu'ils pouvaient être. Au fond, il ne s'en était jamais formé une idée psychologique très sérieuse, il ne les avait

envisagés que collectivement, en puissances ennemies, sa haine leur avait dénié toute existence morale en dehors du fatalisme et de la contemplativité, c'est-à-dire des deux notions irrespirables à l'Europe qu'il rêvait ; mais dans le repos et l'inaction il eut le temps de s'avouer que cette analyse, suffisante pour mener la guerre, devenait absolument superficielle quant à la période qui s'inaugurait. Ses lieutenants semblaient en savoir là-dessus plus long que lui : ce qui le frappa, ce fut qu'ils ne paraissaient pas détester l'Orient comme lui. On eût dit qu'ils entrevoyaient très bien la possibilité de s'y relier, de s'entendre avec les peuples subjugués : les foules, et leurs lois, étaient-elles donc identiques sous tous les ciels? La haine était tombée, elle n'avait duré que pendant la guerre, alors que « le péril jaune » existait. A présent des affinités semblaient naître, on s'occupait moins de stériliser la force militaire orientale et d'en prévenir à jamais le retour offensif que de tâcher d'y insinuer les principes occidentaux. Par une singulière attirance, les deux parties de l'ancien monde, violemment scindées, paraissaient chercher la soudure. La pensée de Claude était abandonnée. Qui allait dans le sens de la vérité, ses ministres ou lui ? Etait-ce la bassesse attractive des masses qui agissait ici, ou une loi d'alliance

humaine plus haute que la haine? Il ne sut que penser, douta.

Certains faits, dans les rapports innombrables qu'on lui soumettait, l'étonnèrent. Des liens inattendus attachaient décidément le monde oriental au sien. Des prisonniers japonais étaient affiliés à la franc-maçonnerie; on connut avec surprise que des ambulanciers de l'armée jaune étaient de la société de Genève, des brassards à croix blanche furent trouvés sur des cadavres. Cent faits de ce genre s'accumulèrent; il en naissait presque un comique, le comique froid de Japonais en jaquette, de mandarins usant de téléphones, le comique de l'anachronisme devenant une vérité ethnologique. Claude Laigle aperçut qu'ils étaient très faits pour s'entendre avec ses ministres, n'ayant pu dévorer l'Europe : le modernisme avait identifié les contraires, le nivellement industriel était maître, les méthodes transportables avaient pénétré partout, et vraiment la conception qu'il se faisait des Orientaux était bien romantique, bien arriérée malgré tout. La métaphysique et son lyrisme lui faisaient voir faux dans le détail. Il s'impatienta. « Eh! que les autres s'occupent du détail, ils sont excellents pour cela, se dit-il : je suis seul à synthétiser, à rêver le côté moral. J'userai de leurs remarques fragmentaires pour

construire mon édifice abstrait. » Il revit l'époque de socialisme outrancier où s'était élaborée l'anarchie en Europe, quinze ans auparavant. « C'est une maladie, le nivellement, pensa-t-il. C'est bon pour la formation des forces vives; après, la notion de l'individu supérieur se dégage par dégoût, il faut d'abord endurer cette confrontation au détail. Cela va recommencer ici comme là-bas. Au fond, est-ce que tout serait toujours la même chose? Mais si la modification des âmes ne s'accentue pas, cela vaut-il la peine de nous être tant dérangés? Il faudra, si cela tourne ainsi, que j'intervienne. Médion, Dessort, Trénan ont l'air de croire que nous avons simplement paré à un danger matériel : ce n'est que la moitié de l'Aventure, et je tiens au moins autant à la seconde moitié! » Malgré tout l'Orient l'attirait. En faire quelque chose, pour ne pas retourner en Europe s'occuper seulement des affaires européennes, mais laisser ici des traces mentales après les traces de guerre — ce souci nouveau le saisit sans qu'il s'en rendît compte. Jadis, il songeait que, le péril jaune écarté, peu lui importait ce que penseraient les vaincus : à présent cela l'inquiétait, l'amusait, l'avidité conquérante le faisait sortir des frontières de sa race. La Chine immense et torpide ne l'occupait point, il y pensait toujours comme à

un marécage répugnant et rejeté hors de la vie : mais le Japon, et l'Hindoustan nouveau, ces Parsis, ces éléments curieux... peut-être y avait-il à faire avec tout cela. Il ne vit pas que sa conception première, brutale, injuste, mais nette, commençait à se fausser dans ces dangereuses sollicitudes de l'inaction, et que l'intérêt psychologique le déréglait.

La pacification s'accentuant décidément, Claude Laigle résolut d'aborder de front la question inattendue qui frôlait son cerveau, et il partit à travers les provinces, remonta de Bénarès vers le Nord, revit l'horreur de Cawnpore et ses puits comblés d'étranglés, atteignit Lucknow, évita Delhi, longea les frontières Radjpoutanes et les déserts, gagna Lahore, étudiant, interrogeant, précisant en lui-même des hypothèses. A Lahore, Médion qui l'avait suivi le quitta pour rejoindre l'Indus. Claude resta dans le Pendjab, avec une armée, décidé à sonder l'âme de la terre mystérieuse. Des semaines s'écoulèrent dans le faste et l'enchantement des paysages. La beauté de l'Inde inouïe défaillait comme une femme pâmée au fond du cœur de Claude Laigle : la beauté de l'Inde malgré tout le saisissait, une volupté irrésistible naissait de la terre, et Claude commençait enfin à entrevoir comment cette volupté, cette annulation de la

pensée devant l'amour, pouvait, en s'alliant à l'esprit de contemplation né de la paix, créer ce mysticisme fataliste qui, en Europe, irritait si follement son énergie. La haine du sol s'unit en lui à la haine des fils qu'il portait; mais ce n'était plus une haine fondée sur l'antipathie et sur des systèmes éthiques, il ne répugnait plus à ce mode de vivre, il le sentait dangereux mais complet et appréciable en lui-même, non plus inférieur au mode de vie scientifique du modernisme occidental, mais juxtaposé, parallèle, aussi légitime en somme. Il admettait déjà que ce danger avait le droit d'exister. Il n'y avait plus en lui le sursaut du civilisé prévenant, d'un coup droit, l'offensive abjecte des Incultes : c'était l'envisagement raisonné d'une race différente, la lutte devenait abstraite, d'une mentalité contre l'autre. L'ennemi, dans l'estime de Claude, s'élevait. Il comprenait à présent que les remarquables, parmi l'ennemi, n'étaient pas, comme il l'avait admis légèrement jadis, ceux qui étaient venus prendre à l'Europe ses méthodes — mais ceux qui, obscurs et tenaces, conservaient l'âme primitive... « Eh! bien, tant mieux, on va pouvoir raisonner d'égal à égal. Si j'avais cru à des égaux dans la période de guerre, j'aurais peut-être faibli : à présent, cela vaudra la peine de penser. Je ne les hais plus

de la même façon. Ils ne me dégoûtent pas. Ils me passionnent. » Il ne s'avoua pas que c'étaient déjà eux qui le conquéraient un peu, du fait même que la volonté de les conquérir intellectuellement prenait le pas sur sa première volonté de tuer...

Claude Laigle quitta Lahore pour gagner le Kashmir, les sources de l'Indus, et l'Hindou-Kousch. Il était décidé à remonter aux origines mêmes des races blanches. Tout était en ordre, les derniers courriers le déterminèrent à prendre six mois pour l'enquête ethnologique qu'il désirait compléter avant le retour en Europe. Il avait, depuis un an déjà, entendu parler des vastes communautés mystiques qui s'étaient établies à l'extrême-Nord, vers le plateau de Pamir. On en avait des connaissances vagues, les indigènes mêmes n'en savaient presque rien ; des bruits à demi-légendaires circulaient au sujet de ces citadelles du fatalisme, enfouies dans des jardins aux creux des montagnes. Des prophéties se propageaient, des pèlerinages espacés apportaient seuls des nouvelles de vie mêlées aux étranges oracles, dans le retour de ces couvents sacrés. L'instinct de Claude tressaillit en lui : de ces monts et de ces cellules descendaient peut-être, comme des fleuves spirituels, les terribles ferments contemplatifs épandus dans l'Hindoustan.

C'était là qu'il fallait aller : il signifia sa volonté. A la tête des divisions du Pendjab il se dirigea vers ces parages. Les courriers épandirent l'annonce de l'intrusion européenne, un frisson secret toucha l'Inde.

A Peshawur, le dictateur, centralisant les forces, attendit une députation des communautés. Les négociations terminées à l'amiable, comme il le désirait, des femmes parurent, apportant au nom des couvents l'acceptation de la visite européenne. Leur cortège arriva au camp : dans un petit bois, le maître les reçut. Elles venaïent, accompagnées de serviteurs, mais sans égaux. Leurs vastes agglomérations étaient devenues autonomes depuis cinquante années, les collèges de fakirs ne s'y mêlaient pas, et de cette puissance méditative des femmes coalisées, rayonnant une singulière clarté mentale du fond de leur retraite, Claude Laigle se faisait peu à peu une idée obscure et grande, pressentant là une vérité axiomatique, un rôle inconnu.

Une femme menait toutes les autres, impératrice mystique, au pouvoir abstrait et vaste, dont Claude Laigle ne savait presque rien, hormis son origine parsie et son éducation tout européenne. Mrs Freany Teema avait été, durant des années, l'étonnement et l'admiration de l'université de Calcutta, avait voyagé en Europe,

puis, à l'époque de l'expulsion des Anglais, s'était retirée dans les montagnes. On lui attribuait une immense influence occulte dans l'organisation du féminisme hindou. Le silence s'était fait sur elle en apparence. On savait qu'abandonnant toutes prérogatives du modernisme, et comme touchée d'une résolution indéfinissable, elle avait renoncé à se montrer dans la presqu'île, cultivait des études secrètes, abdiquait même son nom de famille, vivait dans les communautés mystiques sous le nom d'Erodia. Claude, intéressé, attendit cette prêtresse ennemie.

La dernière, elle parut. Il s'étonna, la prévoyant différente. Sa robe noire la faisait indistinctement orientale et moderne; grande, avec un visage énergique, passionné et las, elle ouvrit de larges yeux mouillés et clairs. L'étirement des prunelles félines et l'ondulement des hanches signalaient plus spécialement l'exotisme : il sortait d'elle une hautaine force de secret. « Salomé vieillie » pensa Claude. Ses quarante ans épanouissaient un prestige savoureux et strict. Ils se regardèrent, tout de suite seuls parmi les cérémonials. Claude n'eut pas peur, ne fut pas dur. Le premier échange de regards n'inaugura rien de spécial. Ils parlèrent, elle exposa le consentement des communautés avec

hauteur et abandon, lui acquiesça. Leurs deux formes noires et sobres s'allièrent dans l'irradiement des palmes et de l'azur, ils se comprirent secrètement, s'estimèrent.

« Vous verrez nos sœurs, dit Erodia. Elles ont des pensées singulières, des modes d'âme que vous ne connaissez pas en Europe. La conquête ne vous a pas tout montré.

— Je le pressens, et c'est pourquoi je veux voir, dit simplement Claude. Je pose l'épée pour contempler.

— Oui, murmura Erodia, oui... Echange de forces. Vous avez violé l'Orient, et à présent ce n'est pas fini. Il faut bien que vous posiez l'épée, elle ne servirait plus de rien pour ce qu'il vous reste à envisager...

— Et c'est? répliqua Claude.

— Oh! je ne sais comment dire... exactement... — c'est, oui... l'*Orient vierge*.

Les paupières de Claude battirent. Il revit en un éclair la face de Ménières, le soir du conseil de Paris, disant : « L'être que vous cherchez, est peut-être chez eux ». Il tressaillit, le son de la voix avait été identique. Et se redressant il regarda fièrement Erodia en plein visage. Et la meneuse des âmes soudain alluma dans ses prunelles larges et lumineuses un étrange paysage de feu pur ; puis elle baissa très lentement les

cils, prometteuse de l'invisible, muette. Et avec ses cils ceux de Claude baissèrent, et il sentit à ce moment précis que, suivant la courbure de leurs paupières, il *redescendait* l'autre pente de l'Aventure.

# VIII

## LE BERCEAU

Ils partirent pour les sanctuaires du Nord.

Longtemps ils voyagèrent côte à côte sans se regarder, formes noires et hautaines méditant des mondes dissemblables et des croyances ennemies. Quand ils se frôlaient, le bruissement des pensées inconciliables vibrait entre eux, et ils s'attendaient muettement, très calmes, goûtant la volupté rare de s'estimer comme des forces parallèles. Ils ne sentirent point d'abord le besoin de parler.

Au hasard des campements, Claude Laigle entrevoyait Erodia parmi ses femmes. Sa svelte

silhouette sombre passait et repassait entre les pavillons. Les soirs, elle rentrait dans ses quartiers, sous les feuillées ou dans les rochers, et nul bruit n'arrivait du côté des solitaires hindoues. Les matins, elle paraissait à cheval, joignait l'escorte du dictateur, et l'on allait. Le maître la traitait en égale : elle acceptait avec une simplicité stricte et aisée, habituée à vivre à l'européenne, parlant un français très pur, répondant au salut des officiers avec une tranquille élégance. Nulle femme, plus qu'une autre, ne lui était familière, elle marchait avant toutes, et seule. Le caprice des chemins la rapprochait de Claude Laigle durant les marches, ou l'en éloignait : pour les ordres, les coureurs allaient de l'un à l'autre alternativement, les cortèges s'espaçaient ou se mêlaient. Une paix immense descendait du zénith avec la chaleur de l'azur. Claude Laigle méditait, et on ne savait pas quelles pensées spéciales vivaient derrière le front et les yeux d'Erodia. Les soldats s'en étonnaient, elle galopait au milieu d'eux à pleine allure, avec une souplesse indifférente, jetant un haut regard froid et fixe sur l'infanterie. Des litières suivaient sans qu'elle s'y reposât, la nonchalance se décelait à peine au coin de ses paupières longues, signées des cernures orientales. Claude la trouvait singulière et très moderne, sans en par-

ler à personne. Elle n'était nullement ce qu'il eût attendu, et secrètement il n'était point surpris cependant, il lui semblait l'avoir imaginée telle, jadis, obscurément, dans des songes indéfinissables...

On parvint ainsi en pleine montagne, sur les pentes de l'extrême Himalaya, parmi l'amoncellement prodigieux des roches roses. L'exaltation de la beauté naturelle saisit Claude Laigle, Erodia sembla, en se rapprochant de ses asiles, quitter un peu de ses défiances, retrouver sa souveraineté. Ils s'isolèrent des troupes, se parlèrent davantage, puis décidément s'abordèrent d'âme à âme, fièrement. Ils confrontèrent leurs orgueils. Claude Laigle fut saisi de l'intellectualité admirable que révélait cette grande femme, la découvrit logicienne et lyrique, comme lui-même, aperçut des trésors de raffinement mental, résolut d'étudier la meneuse des âmes avant d'explorer son royaume. Depuis les créatures ibséniennes, en cent années la femme européenne avait fait du chemin, et Claude Laigle, bien qu'en ayant peu fréquenté, en avait entrevu d'assez complexes et d'assez nobles pour ne plus s'attarder à un mépris systématique et vain. L'anarchisme sociologique avait fait très utilement fond sur les femmes et leur avait ouvert largement les portes de la vie spirituelle tout en li-

bérant leurs instincts et leurs unions. Mais celle-ci dépassait tout ce que Claude avait pu voir. Il n'en apercevait que le modernisme; l'autre face, la face orientale, était mystérieuse, Erodia semblait la réserver pour le terme du voyage, mais la face moderne passionnait l'esprit de Claude Laigle. Cette Parsie intuitive, jaillie d'une race détestée, fortifiée dans son génie par la réprobation des castes aujourd'hui ruinées, avait vraiment des dons surprenants, une faculté de compréhension scientifique développée à l'infini. « Elle est évidemment artificielle, comme toutes, se disait le dictateur : mais elle ravirait Médion ! Je les mettrai aux prises quand il nous rejoindra ». Au moment où il pensait cela, souriant, il ne voyait pas les longs yeux bleuâtres, la torsion des hanches indolentes et musculeuses tout ensemble, l'éclair engourdi qu'était Erodia. Il voyait mal sa beauté, comme tous ceux que les âmes intéressent d'abord.

Il lui conta la révolution d'Europe, les parlements sautant au milieu des capitales en une même nuit, les défections d'armées, les fuites de souverains, les masses sociales dociles à l'enseignement des consciences libres, l'ivresse des triomphes d'idées. Elle avait vu certains épisodes, visiteuse anonyme; elle avait flairé l'odeur du temps nouveau parmi les hommes de race

latine. Elle dit son enfance et son adolescence d'études, ses veilles dans les laboratoires d'université à Calcutta, ses recherches théologiques dans les villes sacrées de l'Hindoustan, d'étranges entrevues avec les fakirs, ses révoltes de conscience, ses joies abstraites domptant la sensualité, son exil dans la contrée cachée, son initiation au silence et au rêve. Et Claude, en l'écoutant, retrouva des méthodes communes, d'analogues élaborations d'âme, avec une surprise à peine dissimulée. Parfois, des élans ardents coloraient la voix nette de l'Orientale. « Je ne sais pas, en somme, si elle ravirait Médion, s'objectait alors Claude Laigle. Elle n'est pas sèche comme lui. Dessort l'accepterait mieux. » Et aussitôt il pensait que l'éloquence persuasive et ornée de Dessort n'avait pas cette gravité passionnée. La femme décidément persistait sous l'intellectuelle, en un mélange si justement dosé que le conquérant y trouvait un charme indéfini. Erodia était stricte, non sans langueur, mais sans insistance, elle ne séduisait pas, et Claude apprécia cette réserve, approcha de très près ce cerveau, n'étant pas sollicité par la chair. Autrement il se fût défié, en mâle. Il ne goûta là que le charme de la raison pure.

Un échange de forces, lentement, les réunit, l'estime grandit, ils se mesurèrent plus posé-

ment : de l'énormité oppressante du paysage, leur humanité s'accrut, le sentiment mutuel de consciences actives se précisa devant l'inertie magnifique des sites. Les soirs, lorsque Erodia rentrait au camp hindou, parmi ses femmes, Claude Laigle savourait, pensif, le magnétisme de l'été nocturne : il ne revoyait qu'à peine le fort visage parmi les cheveux aux reflets profonds, mais il entendait la voix grave et cadencée, prête au lyrisme qu'il aimait tant. « Cette prêtresse est vraiment étonnante » s'avouait-il en souriant à demi. Et un trouble heureux, la joie de trouver dans ces solitudes une âme à hauteur de la sienne, figeait sur ses lèvres la réflexion spécieuse et facile par laquelle son ironie allait essayer de sauvegarder sa supériorité d'homme. Il n'apercevait point que celle-ci fût en jeu. Après la période décourageante de sa convalescence, ce voyage intellectuel le ravissait. « J'ai l'Inde par la puissance militaire, et maintenant je visite ma conquête, je scrute la force vive de l'Orient hostile, je suis maître. » La sécurité le vivifiait, rien du paysage ne le déconcertait plus. Il allait entrer dans les sanctuaires curieusement, mais sans crainte, avec un esprit armé, prêt à jouir de tout sans faiblir. L'inconnu de ces déserts peuplés l'attirait sans fièvre, tout était normal.

Des nouvelles parvinrent encore, rassurantes, des armées du Gange et de l'Indus. Puis on s'enfonça, décidément dans les escarpements, vers l'Hindou-Kousch, vers le Pamir : on touchait au terme du long voyage. Claude et Erodia y arrivèrent presque amis : la meneuse des âmes se faisait plus mystérieusement sereine. Enfin parurent les premiers couvents. De vastes quadrilatères de bâtiments blancs s'étageaient parmi des palmes et des fontaines, de spacieuses métairies et des cultures fécondes les annonçaient. Claude, et l'armée, s'étonnèrent. Ces régions passaient pour incultes, les cartes n'y mentionnaient rien, de très rares explorateurs y avaient passé depuis bien longtemps, plusieurs y avaient péri, le soleil avait bu le sang et l'on n'avait rien su. Ce sang avait-il fait germer ces constructions blanches ? C'était l'âme d'Erodia qui avait tout créé plutôt. Elle parut à Claude tout à coup transformée, souriante à une certitude intérieure.

Les Européens abordèrent ces communautés luxueuses. Là où ils avaient attendu une vie sauvage, des amas de huttes, des ermitages grossiers, s'élevait un groupement parfait d'édifices où un esprit de modernité s'alliait à l'orientalisme. Des séries de salles claires s'ouvraient sur des jardins ; des pans de rochers soudain tournés en

démasquaient d'autres, infiniment. Leur ordonnance était logique et simple, l'aération y était vive, des pavillons isolés servaient de retraites aux malades, et un confort inexplicable en ces régions lointaines s'y révélait. Erodia les fit visiter au dictateur surpris, prévenant ses questions d'une phrase :

« Tout cela est œuvre de patience, dit-elle, et les Parsis méprisés sont riches. Des fortunes ont accumulé ici, par d'immenses transports, ce que vous voyez. L'œuvre a été lente et secrète, les rajahs l'ont mal soupçonnée et ils étaient si incultes à ce point de vue ! Les pierreries des héritières et les monnaies des négociants de notre race ont aidé comme les dîmes des pauvres. Pour l'ordre qu'il y a ici, j'ai passé dix années dans les laboratoires et les hôpitaux de Calcutta, et j'avais des souvenirs d'Europe. Nous ne sommes pas si éloignés de vous. Je vous ai dit que l'Orient n'était pas ce que vous pensiez. Et encore est-ce ici un Orient spécial. »

Elle ajouta, les yeux mi-clos et d'une voix douce : « L'Orient vierge. »

— Je croyais, dit Claude, qu'ici n'étaient que des déserts.

— Ils ont été, répondit-elle. Mais cinquante années ont suffi. Depuis que les Anglais ont quitté l'Inde. Et il y a longtemps que tout ce

que vous voyez était rêvé : car ce que vous voyez matériellement n'est rien. Vos émigrants d'Australie et d'Amérique ont fait plus étonnant. Mais nous ne cherchions pas ce qu'ils cherchaient, notre but était dissemblable. Ce n'est pas ce que vous apercevez qui vaut, mais bien ce que ces installations et ces sites permettent à nos songes. Nous nous sommes arrêtées à temps, mes sœurs et moi, dans la voie de progrès matériel. D'ailleurs, il le fallait.

— Pourquoi? dit Claude. La difficulté était inouïe?

— Non. Nous eussions pu faire davantage. Vous n'imaginez pas la ténacité et la fidélité de nos associées. Ce pays a ses routes inconnues, ses moyens insoupçonnables. Vous concevez d'ailleurs qu'il nous eût été facile de perfectionner les détails de notre installation, puisque nous avions pu l'amener au point présent sans être inquiétées par les rajahs. Et les ressources d'argent seraient demain décuplées si nous le désirions. S'il nous avait plu de nous établir près de la mer, nous eussions pu équiper une flotte, nous cerner de torpilles. J'y avais pensé. C'eût été un Etat autonome et imprenable. Et puis j'ai reconnu que l'isolement défendrait mieux nos bâtiments blancs que des croiseurs ou la mélinite, et je crois avoir vu juste. Savez-vous que je suis maî-

tresse de plus d'or que la reine d'Oude ou les princes de Bundelkund ? Je ne parle pas des volontés. Vos réseaux électriques reliant vos armées à l'Europe susciteraient moins vite les foules que le magnétisme mental qui anime mes affiliés. Mes messages vont d'ici au Travancore ou en Assam avec plus de lenteur, mais plus de sûreté que les vôtres On ne coupe pas nos câbles : pendant toutes vos opérations militaires de l'été dernier, je n'ai pas cessé de recevoir mes renseignements à travers vos sièges, vos blocus et vos marches. J'avais des nouvelles de Delhi même, l'avant-veille de l'assaut. Les êtres, les plantes concourent sur cette terre aux volontés supérieures. Pour la lenteur, qui d'ailleurs est relative, il m'a suffi d'organiser d'une façon spéciale mes calculs intellectuels pour n'en être point contrariée. Le temps n'est que ce que nous nous en figurons, et mes curiosités ne sont pas plus hâtives que les phénomènes moraux qu'elles surveillent. Ce que nous attendons ne s'enferme pas dans des télégrammes et ne s'intercepte pas.

— C'est cependant la question des retards qui paralyse toute action, fit Claude.

— Toute action... visible, répondit Erodia. Mais il y a des ordres d'actes dynamiques.

— Je conçois. Vous *influez*. Mais c'est une préparation à l'action, cela.

— Ou une conclusion...

Claude, étonné, regarda Erodia, sourit.

— C'est juste, dit-il. Mais, après ce que vous venez de me dire, pourquoi vous être arrêtée à un certain degré de progrès matériel?

— Mais parce qu'il faut toujours s'arrêter dans ce que vous appelez *matériel*, et que les limites sont indiscernables, répliqua tranquillement Erodia. Et comme nous ne sommes pas venues ici pour nous arrêter, nous avons, à un certain degré, quitté cette forme qui nous eût manqué un jour ou l'autre, et nous en avons pris une nouvelle.

— Une forme morale du progrès?

— Mentale — car la forme morale aussi a ses limites d'évolution, et cela aussi est fini pour nous, dit Erodia.

— Et vous croyez que la forme de progression mentale de votre race ne se borne pas à son tour aux lois naturelles de l'ethnologie?

— De notre race? de quelle race parlez-vous?

— Mais... de la race hindoue, ou même des races jaunes fusionnant avec les vôtres.

— Et qui vous dit que nous nous bornions à notre race? prononça Erodia. Est-ce que vous

nous prenez pour des solitaires concentrant l'âme de leur pays?

— Et vous, prétendez-vous concentrer l'âme des autres pays?

Ils se regardèrent.

— Mais pourquoi pas? Vous êtes bien venu ici avec les vôtres, et avec vos idées d'Europe, apportant l'âme des races latines, méditant une conquête mentale. Pourquoi n'irions-nous pas chez vous?

Claude, amusé et un peu fier, dit doucement :

— Il vous manque pour cela certains moyens d'action... visible, surtout à présent, et nous avons... voyagé un peu vite pour que vos actes soient vraiment tels.

— Je vous comprends : j'ai compris ce que l'on appelle l'ironie en Europe, encore que je n'aie point veillé à la retenir pour mon usage, répondit Erodia. Mais il y a erreur de termes en ce moment. Vous parlez du *péril jaune*? Vous y avez apporté une conclusion, après en avoir fait une fort ingénieuse théorie. Mais une théorie comporte plusieurs aspects, et plusieurs conclusions. En d'autres termes, il y a des théories *indéfinies*, comme certaines solutions mathématiques, et en *mentalité, toutes* les théories sont telles.

— Et cela veut dire?

— Mais... que vous avez, par votre *voyage* terminé à l'assaut de Delhi, mené à bonne fin ce que vous envisagiez comme solution, et que cela ne nous interdit point une solution parallèle et dissemblable par un autre ordre de... voyage, dit Erodia d'une voix paisible. Vous parliez de race, de ma race? Observez que je ne vous ai pas dit que nos communautés se bornaient au développement intellectuel de l'Hindoustan *quant à lui-même.* Vous faisiez allusion à votre suppression du péril jaune? Aussi ne vous ai-je point dit que l'on méditât ici une nouvelle phase de guerre. Je vous ai parlé de mentalité. Ce qu'ont fait vos généraux ne me dérange pas. Croyez d'ailleurs que j'ai vu tout cela en spectatrice. J'ai horreur des Japonais, et l'Hindoustan des rajahs ne m'intéresse pas : je suis Parsie, mais je n'ai même pas eu de joie à être vengée par vous des persécutions anciennes de ma secte. La question est distincte de ces nationalisations, pour vous comme pour moi. Je ne dirai même pas que vous m'aidiez.

— Vous n'êtes pas mystique? dit Claude.

— Nullement, et aucune de mes sœurs. Il n'y a pas ici trace de culte. Ajoutiez-vous donc foi à ce qu'on a pu vous dire de nos communautés? Le vulgaire nous croit simplement des solitaires gardant les traditions des Védas. Mais

je vous pensais plus renseigné. Les Védas suffisent d'ailleurs à la morale courante de mes femmes, mais nous avons d'autres soucis.

— Des soucis politiques ?

— Même dans la bouche du chef de l'Anarchie occidentale, le mot « politique » ne m'est pas clair, dit Erodia.

— Enfin, l'objet de vos méditations est *une force de mentalité expansive ?*

— Oui, dit Erodia.

— J'ai un objet analogue, et c'est même la raison de ma présence ici, dit Claude.

— Je le savais.

— Ah ? Alors vous admettez aussi que, près de ma première solution, j'en place une autre, parallèle, comme la vôtre ?

— Oui.

— Et vous ne vous en inquiétez pas ? Vous n'imaginez pas que cela rende superflue votre... expansion ?

— Pas du tout, car votre solution sera la mienne.

— Voulez-vous dire que vous accepterez mes vues ?

— Je n'ai pas dit que votre solution *est* la mienne, j'ai dit qu'elle *la sera.*

— Vous parlez obscurément.

— Et vous, un peu vite.

Ils se turent, se considérant gravement, avec estime. Des sentiments singuliers naquirent dans l'âme de Claude Laigle.

Il dit :

— Vous êtes plus près de moi que je ne le pensais, par certains côtés. Je vous comprends mieux ici, chez vous, qu'en route. Vous semblez m'attendre. Est-ce que je me trompe?

— Non, répondit Erodia.

— Vous parliez d'actes dynamiques, de messages secrets, de magnétisme. Je conçois qu'à votre expansion il faut des moyens abstraits. Dois-je entendre des forces occultes?

— Ce n'est évidemment pas la force de l'obus. L'obus n'est pas une idée pour moi.

— Pour moi non plus, croyez-le.

— Je le crois.

Claude tressaillit, se rappelant qu'il avait fait une réflexion identique, le soir du conseil de Paris. Et la face d'ivoire du général de Trénan parut dans son âme, et comme le vieillard terrible il rectifia :

— Mais l'obus est une garantie.

— Je ne vous ai pas empêché de la prendre. Je vous l'ai dit, l'œuvre de vos généraux ne me gêne pas, elle ne m'aide même pas.

Il s'irrita :

— Enfin, vous avez un but? Et un but que vous avouez *expansif*?

— Assurément.

— Et vous le pensez identique au mien?

— Oui.

— Et si ce n'était pas? Si vous me gêniez?

— Je m'étonne, dit Erodia impassible, qu'une pensée de colère touche l'âme d'un chef de l'anarchisme sociologique, lorsqu'il pense à des sédentaires. Vous n'aurez pas à déplacer un soldat, et la mentalité est libre, selon vos principes eux-mêmes.

— Je plaisantais, dit Claude surpris. Vous êtes étrangement fixe.

— Comme la femme, comme la notion du présent, qu'elle incarne.

— Je croyais concevoir que vous m'attendiez pour être mon alliée, que vous prépariez ici, vous, Parsie élevée dans la science moderne, une cérébralité nouvelle, faite pour s'accorder avec ma conquête...

— Après que vous auriez pris... vos garanties contre les rajahs et les Jaunes? Et que je serais en quelque sorte l'intermédiaire entre l'Asie et vous?

— Oui.

En lui-même, Claude Laigle demeura saisi de la netteté avec laquelle il avait prononcé ce

mot. Ainsi, sa conception primitive était vraiment modifiée! Il ne voulait plus stériliser l'Inde entre l'Europe et la puissance japonaise : décidément ce pays l'intéressait, il ne haïssait plus du tout les soi-disant Incultes! Comme les idées changeaient, comme l'action de l'obus aboutissait à des hypothèses imprévues ! Il rêva résolument ce nouveau rêve. Et il attendit presque avec certitude l'acquiescement d'Erodia : mais elle prononça, avec une douceur imperceptiblement dédaigneuse :

— Je vous ai dit que nos solutions étaient *parallèles*.

— Je disais « alliance ». C'est un « échange » que vous entendez?

— Un échange mental, oui.

— Et il peut avoir lieu, maintenant que ma guerre est matériellement terminée?

— Assurément; et maintenant seulement il est possible, puisque nous nous trouvons enfin de niveau, sur le même plan de dynamisme intellectuel, avec les mêmes instruments. A présent, vous n'êtes plus qu'un logicien, comme moi. Vous savez que je me désintéresse de l'*ancien Orient*, qu'il ne peut y avoir entre nous d'antagonisme d'idées, que j'applique des méthodes abstraites à un but co-existant au vôtre. Pourquoi n'y aurait-il pas d'échange?

— Vous vous désintéressez vraiment de « l'ancien Orient » ?

— Certes. Il ne me gênait pas, mais ne m'était pas utile, pas plus que vos armées. Je pense à autre chose.

— Vous n'êtes donc pas une Orientale?

— Je crois que nous trouverons bientôt ensemble une définition plus claire de ce mot-là, et même du nom d'Occidental, car il faudrait s'entendre. Je ne suis pas une transfuge, je ne suis pas une intermédiaire entre l'Europe et ce pays. Je suis d'ici, et plus que ne le donnerait à croire cette conversation : mais j'en suis autrement que vous ne le pensez. Je répète que nous agissons de concert, mais séparément. Je crois en l'Orient, mais ma foi n'est pas celle à qui s'adressait votre haine.

— Oui, dit Claude Laigle. Je commence à entrevoir ce que vous voulez dire. « L'Orient vierge ». Vous gardez un rite que j'ignore. Il y a trois mois, je l'aurais cru inconciliable avec mes idées. Aujourd'hui, j'attends. Mais qu'apportez-vous dans l'échange?

— Simplement la pensée de ceci, dit Erodia en montrant les constructions blanches.

Le soir tombait. Ils se séparèrent.

Dans les jardins, dans les salles claires, dans les chambres blanches vivait un petit peuple de femmes. Elles n'étaient pas voilées, leurs visages étaient paisibles et empreints d'une liberté intérieure. Beaucoup étaient, comme Erodia, d'anciennes élèves de Facultés, élevées à l'européenne, et travaillaient. Leurs mains adroites, en des laboratoires ou des cliniques, maniaient des cornues, feuilletaient des tomes, touchaient subtilement aux malades. Il n'y avait dans ces communautés trace ni de culte ni d'art. La concentration seule de la mentalité y créait quelque chose de saint et d'harmonieux. Des disciplines discrètes et non offensantes paraissaient régir aisément les solitaires ; encore ne concernaient-elles que l'emploi du temps. L'isolement extrême, la douceur naturelle des végétations et des jours, simplifiaient le détail de vivre.

On apercevait peu d'hommes — des serviteurs circulant. De jeunes hommes musclés et beaux vivaient à part, chassant, gardant les enceintes, des Parsis presque tous, et blancs. Les nuits, les femmes les recevaient chez elles. Certaines n'en recevaient pas, bornaient à des baisers réciproques la satisfaction de l'amour, et cette question ne faisait pas l'objet de réflexions publiques.

La liberté à ce sujet s'identifiait aux divers goûts pour tel ou tel mets, une contestation eût paru anachronique et négligeable. L'exagération des appétits, appariée à l'inspiration du climat, se contenait du fait même de leur légitimité acceptée. Les enfants étaient invisibles ; dès la naissance, on les envoyait dans des endroits cachés, certains dans des villes de l'Inde modernisée ; d'autres restaient dans les montagnes. Avertis progressivement des conditions de leur mise au monde par les affiliés disséminés du Kashmir au Bengale et de Kaboul à Calcutta, ils optaient librement pour une existence à leur guise, revenaient aux communautés, ou les servaient à distance, ou, s'ils voulaient s'en désintéresser, recevaient des états civils leur permettant de se présenter au monde avec une personnalité conforme — mais ils étaient morts pour leurs mères. Ces défections d'ailleurs n'advenaient point. L'économie des ressources matérielles des solitaires, leurs réseaux d'informations, la surveillance des convois leur parvenant se réglaient par services spéciaux et par voie consultative. Apparemment rien ne distinguait l'association d'un couvent libre, ou d'un phalanstère d'intellectuelles coopérant par leur fortune à une retraite ornée, mutuellement consentie. De semblables sociétés n'étonnaient pas l'Hindoustan,

ne surprenaient pas les Européens, chez qui la première forme de l'anarchisme s'était ainsi révélée par initiative privée. La tradition de mysticisme et de garde des principes sacrés de l'Inde suffisait au respect indifférent des rajahs voisins; le bruit de débauches discrètes contentait l'opinion superficielle et la curiosité sceptique du vulgaire. Une crainte de sciences maléfiques créait le respect des foules anonymes. L'Idée authentique du groupement restait insoupçonnable. On n'en parlait point au dehors, les messages saisis par la complicité de quelques courriers infidèles, les premières années, n'en avaient rien décelé aux gouverneurs de provinces, et le calme s'était fait à ce sujet.

En visitant les diverses communautés, Claude Laigle constata ces détails apparents, partout semblables, d'une civilisation minuscule dont l'harmonie lui parut attachante, mais dont la raison essentielle ne s'ouvrit point à son esprit. L'étonnement de trouver en ces solitudes une semblable organisation de forces mentales le frappa : l'idée de son erreur primitive au sujet de l'Orient se fortifia de plus en plus, effaça complètement sa conception ancienne de la race ennemie. Ce qui le surprit le plus, ce fut de ne point trouver trace de fatalisme, et les conversations qu'il eut avec les femmes le convainqui-

rent de cette absence du sentiment détesté. Elles vivaient, à des milliers de lieues de l'Anarchisme occidental, avec une intuition absolue de ses principes mêmes, et elles allaient plus loin en plusieurs points. Leurs intelligences actives scrutaient des sciences et des sociologies dans le silence, et leur moralité était libérée sans se démembrer : l'équilibre de l'individualisme et de la force d'association était parfait, cet Etat de femmes ne faisait pas de fautes. « Elles sont vraiment très supérieures et très sympathiques à mes idées, se disait le maître. Est-ce parce que les femmes, contrairement aux hommes, comprennent ce qu'est le présent et naissent avec l'énergie de cohésion ? » Mais il concevait mal en quoi cette inattendue révélation d'un Orient sensitivo-intellectuel pouvait le servir. Il était loin de toute haine contre les solitaires du Pamir, elles ne le gênaient pas et lui plaisaient. Mais elles paraissaient exister à part de l'ancien Orient et de la nouvelle Europe. De quel échange avait voulu parler Erodia, et en quoi consistait cette ambition de force *expansive* chez ces êtres très sages semblant au contraire faire une fin, être revenus de tout ? « L'Orient vierge », Claude l'apercevait bien, et il songeait à l'étonnement de Dessort, à la défiance de Médion quand ils connaîtraient à leur tour ce petit groupe con-

centré, fier et blanc, retranché sur les crêtes hindoues. Mais en quoi cet « Orient vierge » pouvait-il le seconder ? Derrière ce premier secret, en existait-il un second ? Il ne pouvait le découvrir, considérait Erodia, cherchait l'énigme au froncement du front clair, aux longs yeux cernés. Mais elle demeurait impassible, l'épiant. Depuis leur première entente véritable, elle paraissait attendre, se dérobait par une courtoisie mesurée, comme si son consentement à s'expliquer eût dépendu d'une évolution d'esprit chez l'adversaire.

Cette évolution, la curiosité irritée, la majestueuse sensualité du ciel et des paysages, la satisfaction intellectuelle, l'odeur d'une âme inconnue, l'éloignement de l'Europe, tout l'activait en Claude Laigle. « Ai-je devant moi les derniers Orientaux raffinés, tout ce que l'imbécillité somptueuse et féroce du fatalisme a pu épargner dans ce pays puni ? Sont-ce là les créatures en qui la pénétration de l'esprit moderniste a su éveiller quelque beauté, sont-ce nos enfants intellectuels ? Ou bien ai-je sous les yeux les premiers témoins d'une Asie régénérée, comme semble l'entendre Erodia, des êtres formés au fond de l'Orient, de son sang même, ne l'oubliant pas mais y mêlant l'acquit des Occidentaux, et méditant un avenir inconnu, des

pagodes élevées au dieu cérébral? Mais ceci changerait infiniment la question! Est-ce le résultat d'une infiltration de l'ouest dans l'ancien Orient que j'aperçois, ou une réaction de cet Orient s'éveillant pour marcher vers nous avec nos armes abstraites? De quel côté l'échange commence-t-il? Je sens bien que, si nous avons l'air d'être venus, et en maîtres, il y a ici quelque chose de commencé aussi. Et cette femme assure posément qu'elle mène à bien, et hors de mon contrôle, par des voies parallèles, une solution conciliable avec la mienne! Et pourtant elle ne sollicite pas d'alliance! Qu'est-ce alors que « l'Orient vierge » ? Qui l'a laissé vierge, les rajahs du régime ruiné, ou mes armées? Erodia dit que je ne l'ai pas sauvé, cet Orient, en venant; les rajahs non plus ne l'ont pas sauvé. Ils ne l'ont pas tué dans l'œuf, et moi non plus. Comment donc existe-t-il entre ces deux forces contraires? Y a-t-il un Orient qui ne soit ni l'ancien ni celui dont je rêve la transformation, et qui se développe à son gré? Voilà la question où je reviens toujours. On dirait qu'Erodia l'élude. Est-ce parce qu'il n'y a là que du vide, et qu'elle garde un secret imaginaire? Non. Cette ruse ne m'égarerait pas. Il me semble plutôt qu'elle attend que je trouve en moi-même la réponse. » Ces alternatives emplissaient l'esprit de Claude Laigle.

Au fond, il entrevoyait plus clairement avec sa sensibilité qu'avec sa raison un empire mental, concentré en quelques groupes de bâtiments, juste assez pour nourrir les corps de ses habitants, un empire abstrait, à manifestations planantes, un collège d'êtres concentrés, résumant dans un cadre simple l'accumulation dynamique du monde et agissant par insinuations dans l'univers idéologique. La virginité de l'Orient, il ne fallait pas la chercher dans le fait même de cet Etat communiste fondé dans les montagnes lointaines, ni dans la sauvegarde de cet Etat envers les rajahs et les armées conquérantes. Cette virginité première était surprenante, faite pour passionner : mais il y en avait une seconde, et celle-là devait être la véritable, l'essentielle. Mais se fondait-elle, cette virginité inattaquable, sur les traditions séculaires du sol hindou, ou sur une compréhension neuve de l'avenir intellectuel ? Pensait-elle être sauvée à jamais par la résistance d'inertie de l'antique Asie, toujours prostituée et toujours intacte, ou par l'admiration de l'Europe ? Et à quoi tendait-elle? Ainsi tournait, dans un attirant cercle d'hypothèses, la raison épanouie de Claude. A ce moment Dessort et Médion le rejoignirent. Il les constata de plus en plus affermis dans leur idée de civiliser les

pays conquis, de créer en Inde un courant sympathique à l'Europe, de façon à en faire un obstacle futur entre l'Occident et un réveil possible du Japon et des masses jaunes. Ils donnaient des prérogatives au peuple, développaient l'industrie, ouvraient grandes à tous les facilités de prendre rang, socialisaient. Claude leur expliqua la situation, ses recherches, ses curiosités depuis le début du voyage, attendant une colère, un mépris. Médion et Dessort au contraire parurent enchantés de « l'Orient vierge. » Ils s'y intéressèrent. « Centre excellent pour la propagation de l'européanisme ! dit Médion. Vous avez trouvé là une force précieuse, maître. » Et Dessort ajouta : « Cette Erodia est des nôtres. Elle travaille pour nous. Ces intellectuelles nous aideront, bien qu'elles s'en défendent : et vous savez quelle force grandissante aura l'intervention de la femme nouvelle. »

Ils tombèrent d'accord sur la façon de considérer les communautés des montagnes : un groupement de cérébralités intermédiaires, rénovant l'Orient, l'ouvrant à l'Europe. Ils s'attachèrent tout de suite à cette formule utilitaire, aisément. Claude Laigle eut envie de les croire, puis fut presque choqué. Comme ils étaient simplistes, ces hommes à systèmes ! Les yeux d'Erodia signifiaient parfois des choses qui compliquaient

vraiment plus la question que ne se plaisait à l'admettre l'argumentation des deux ministres. « Encore quelques mois, maître, assurait Médion, et nous rentrerons en Europe ayant tout mis en place. Nos agents n'auront qu'à continuer sur nos données. » Cette tranquillité, au lieu d'affermir Claude, lui laissa un doute, le malaise d'une incompréhension grandissante. L'agacement en lui grandit de retrouver Médion identique, fidèle à « son univers de chimie ». Et Dessort, avec ses rêves d'organisation; son irritant génie administratif! Ils n'avaient pas changé, l'Aventure inouïe avait passé sur ces têtes sans les surprendre. Un an auparavant, Claude eût vu là une force d'âme admirable, à présent il y découvrait l'étroitesse d'esprit. « Il y a pourtant des conjonctures qui bouleversent les êtres vivants, ou alors ces êtres-là sont atones, n'ont que l'apparence du dynamisme, sont médiocres ! » se dit-il. Et en une seconde il les entrevit médiocres, ceux qu'il avait devant lui, ordonnés et sectaires, et avec eux Trénan, et tout le monde laissé sur la route d'Europe... Ces mécaniciens bornés ! L'idéal de l'Oriental civilisé futur brisa en lui l'image de cette société d'ingénieurs où il avait vécu. « Utiles, oui, certes ; mais de second plan tout de même ! Est-ce que j'ai fait la conquête avec ces hom-

mes pour ces hommes ? » Et il s'écria : Non ! intérieurement avec une telle force qu'il en demeura effaré. L'image de Ménières, presque ironique au conseil de Paris, presque révolté à l'assaut de Delhi, passa dans sa mémoire, reparut très visible. Comme ce dilettante était hanté de presciences étranges ! Claude se sentit moins éloigné de lui que des autres, et tout à coup il lui vint une idée folle, absurde et éclairée fugitivement d'un rayon de vérité supérieure : « Erodia, c'est Ménières ressuscité ! » Implicitement, il aima Erodia. Le fort visage aux yeux altiers, la pâle face surgie du sang et de la boue sur l'infâme serge, les deux chevelures, tout se mêla, en une seule image d'embrassement, si violemment que Claude verdit, crispa ses mains sur son torse, saisi d'une névralgie au cœur. Il pensa : « S'il revivait, s'il la voyait, nous nous entendrions tous trois en face de ces gens-là ! » Il tressaillit, ayant parlé haut sans s'en rendre compte : mais il était seul.

Dès lors, son âme s'abandonna.

Le visage diaphane de l'ancienne Idée flotta dans ses songes, déliant son bouquet de vérités au plein ciel de l'Aventure, comme jadis, mais si fluide, si frêle qu'il n'en discerna plus que des boucles brillantes, les cheveux d'Erodia, de Ménières, confusément...

Par petits voyages successifs, Erodia entraînait Claude Laigle dans les montagnes à une visite complète des communautés. Durant cette période leur intimité s'accentua. La meneuse des âmes était souriante, la sérénité du ciel demeurait merveilleuse, le lyrisme longtemps contenu remonta au cerveau de Claude, l'apaisa. Tout concourait au calme, l'écho de l'immense catastrophe s'était éloigné, tressaillait maintenant aux confins du monde habitable : la puissance européenne planait. Ce furent des jours consolants et décisifs. Le revirement de la pensée du dictateur s'atténua de l'attente d'une route nouvelle, plus large peut-être, plus surprenante, et tout dépendit du secret d'Erodia. Elle ne semblait pas pressée de parler, mais se révélait luxueuse et plus douce, comme rassérénée par une harmonie intérieure. Claude la vit enfin, savoura sa beauté dans des paysages spacieux. Elle parut plus Orientale, toujours noire et stricte, mais les cernures des yeux allongés sous les cheveux lumineux étaient plus significatives. « Salomé vieillie » avait pensé Claude à leur première rencontre. A présent il ne voyait pas les quarante ans d'Erodia, Salomé n'était plus ni perverse ni petite fille, mais la

torsion des hanches et l'éclair alangui des prunelles criaient la jeunesse et le triomphe. Un soir, elle annonça le dernier voyage, en plein Pamir. « Vous comprendrez alors, maître, dit-elle, toute mon idéologie. » Ils partirent, avec Dessort et Médion qui estimaient Erodia, comptaient en elle une force et un soutien futur, mais s'éloignaient d'elle et de Claude, avec un dessein secrètement vil. On parvint ainsi au grand plateau. Les derniers bâtiments furent visités. « Mais il y a le paysage, dit Erodia. Il y faut venir. » On y alla, elle conduisait ces hommes et le camp, d'un signe et d'un sourire, presque comme en une excursion élégante, redevenue femme tout à fait, libre et rieuse : on campa sur le plateau de Pamir, Claude Laigle attendit.

Et là, paisiblement, l'annonciatrice l'entraîna, et lui montra les solitudes. Et elle dit :

« Savez-vous comment nous appelons ce désert, cerné par nos communautés ? Nos suprêmes fenêtres s'ouvrent sur lui ; je viens parfois jusqu'ici le considérer. C'est lui qui importe, cet espace vide, circulaire, creux et défendu...

— Je ne sais, dit Claude.

Elle ferma les yeux à demi et prononça très bas :

— Nous l'appelons *le Berceau.*

Sa voix était étrange, changée, comme naissant des profondeurs de la terre. Claude tressaillit, Erodia lui avait pris la main, le touchait pour la première fois. Elle dit, très vite :

— C'est ici que les races premières sont nées. C'est d'ici qu'elles ont rayonné sur l'univers, qu'elles sont descendues dans l'Inde, et vers l'Occident. C'est ici que vous avez été rendus possibles, vous et les vôtres. Il n'y a ni Orient ni Occident, ici, il n'y a ni droite ni gauche, ni septentrion ni midi, comprenez-vous? Ici l'humanité a été bercée du chant inconscient qui se leva lorsque le chaos fut fini ! Lorsque tous les hommes blancs furent partis vers l'Ouest pour solliciter la destinée, il demeura solitaire, le plateau courbe et triste, avec son sol aride sous le ciel. Mais sous la terre nette d'empreintes humaines germait encore le germe éternel. Pourquoi ont-ils tous cru que le Berceau était vide ? Ils s'en allèrent sans tourner la tête, là-bas, loin, au delà des monts et des mers, par millions ! Ils s'en allèrent en exil comme s'ils allaient à la conquête !

Elle s'arrêta, parut réprimer des paroles rapides, répéta seulement, avec douceur et tristesse :

— Pourquoi ont-ils tous cru que le Berceau était vide ?

— Cette fois je comprends, Erodia, dit Claude très pâle. Derrière ceux qui partirent pour l'Occident en croyant ne laisser qu'un désert, le Berceau ne demeura pas vide. Des âmes se reformèrent, et si les foules s'en étaient allées, c'est qu'il n'importait plus que leur masse passagère, anonyme et vaine restât là. Une pensée suffisait.

— Oui, dit Erodia.

— Et cette pensée, vous l'avez entendue vivre depuis des siècles sous le sol, et vous l'en avez tirée vivante, et vous la gardez en silence.

— Oui, dit-elle encore.

— Et ce que les rajahs et mes généraux n'ont pu atteindre où fortifier, c'est cette pensée de l'Orient fécond gardé par vos solitaires. Ce que vous venez contempler aux extrêmes fenêtres ouvertes sur ce plateau, c'est cette pensée, dormante en ce courbe et creux Berceau des hommes de race blanche...

Elle baissa la tête en souriant pensivement.

— Et maintenant, je comprends ce que vous appeliez « l'Orient vierge. » Et je sais aussi ce que vous attendiez et pourquoi vous m'attendiez.

— Dites-le, murmura Erodia.

— Lorsque tous les hommes blancs s'en fu-

rent allés sans tourner la tête vers le Berceau vide, ce que vous avez pensé, espéré fermement, ce fut qu'ils se souviendraient. Ce que vous attendez, Erodia, c'est qu'*ils reviennent* dans l'Orient vierge.

Elle le regarda, fièrement.

— Vous avez compris, Claude Laigle.

— Et j'ai compris encore pourquoi vous êtes ici des femmes réunies, dit-il. Il faut des mains douces pour garder le Berceau : vous obéissez à l'instinct immortel des gardiennes, et vous bercez la pensée chère, afin qu'ils retrouvent ici la source de vie non compromise, sauvée par vos soins en attendant patiemment qu'ils reviennent.

— Oui, dit-elle.

— *Je suis revenu*, Erodia, dit Claude doucement.

Elle quitta sa main, en tressaillant. Ils se considérèrent. Le soleil se couchait obliquement, des ombres violettes et des féeries rouges d'une infinie splendeur emplissaient le courbe horizon.

Dans le Berceau muet, au point central des races et des pensées, Claude Laigle sentit naître et palpiter en lui un homme nouveau. Et il attacha ses yeux sur ceux d'Erodia dressée, immobile, il s'approcha tout près d'elle ; dans ces deux prunelles magnétiques vivaient des mil-

lions de vies hors des dates et des contrées, hors des âges, purifiées dans la permanence des temps.

— Erodia, dit-il, maintenant que je sais, voulez-vous que, pour garder le Berceau et élever la pensée-enfant, il y ait désormais *un homme et une femme?*

Elle acquiesça, silencieuse. Et il allait peut-être parler encore ; mais leurs visages étaient si proches, que le baiser alla plus vite que la parole.

Le soir, dans l'obscurité du camp endormi, deux ombres précautionneuses se penchaient contre une tente haute. Une lueur colorait un des rideaux. Le silence était total. A quelques pas, sur un tapis, des soldats dormaient. Les deux ombres remuèrent soudain ensemble, à peine.

— Les baisers d'une femme à travers une porte fermée... dit l'une d'elles. Elle ajouta, ironiquement :

— L'Orient vierge...

— Il s'en lassera, dit Dessort. C'est dangereux quand, après avoir passé par où il a passé, on se met à s'occuper de cela. Mais c'est quelqu'un tout de même, dites? Et puis, cela peut

nous servir... En tous cas, je pense que cela passera...

— Non, dit Médion. Il est perdu. Ce n'est pas la femme encore, mais... je sens bien...

— Mais quoi?

— Il a fait une faute de calcul.

Ils s'en allèrent sans rien ajouter.

## IX

### LA VISITEUSE

Elle disait :

« Tu n'es pas venu en vain dans le calme Orient. L'écho du canon est mort. Repose-toi. Ici se tient, parmi des palmes hautes et des ciels ouverts comme les jeunes cœurs, une pensée que le temps ne troublera jamais. Je t'attendais patiemment auprès du Berceau, et voici que tu es revenu des confins du monde, avec tes artilleries, tes foules et ta colère, comme je t'espérais. O fils de ma race, longtemps lointain! Que parlais-tu d'Orient et d'Occident? Mêle sur mes lèvres leurs noms : je

t'aime avec tranquillité, nos sangs ne sont point dissemblables. Ici, parmi la douceur des plantes instinctives, s'abolissent les distinctions des tribus.

» Ceux que tu as amenés avec toi ne te comprendront plus, maître, mais la parole de vérité vaut par elle-même. Il suffit d'une graine pour résumer la moisson. Ta conquête est secrète, elle est vierge aussi, comme l'était mon silence : maintenant elle t'appartient à toi seul, en toi elle va s'ouvrir et fleurir lentement, à ton gré, à l'insu de tes armées et de tes ministres, maintenant vraiment tu en disposes, tu la penses, elle n'a plus rien de matériel, elle vit derrière ton front, elle transparaît dans tes yeux.

» Comme je t'ai attendu ! Tu n'es presque pas changé, tu as les signes de l'homme primordial, héritier surprenant d'une longue suite de maîtres ! Tu es simple : ton entreprise sans exemple est simple aussi. Tu pensais conquérir, et tu revenais. Ainsi, ceux qui s'élèvent de songes en songes ne font que retrouver leur être véritable et reprendre leur bien, et tu n'as fait que revenir à ton enfance authentique. Maintenant est accomplie la seconde période de ta puissance. Je suis avec toi pour en rêver la beauté passée, en édifier la beauté future. Hélas ! maître, de ce que je suis une femme, ne

crois pas que je triomphe de toi. Je suis à côté de toi, nos moyens sont divers et nos pensées pareilles. Ici nul n'est au-dessus de personne ; les gardiennes ne sont pas des femmes triomphantes, et ce sol n'a pas connu, comme celui d'où tu viens, l'idée que la femme soit mauvaise. Tu ne le croiras pas, car tu n'es pas de ces pays. Tu es de celui-ci, qui n'appartient à personne, et tu sais qu'il est la seule patrie des êtres comme nous. Il est demeuré vide d'hommes et de femmes, et nous ne le repeuplerons pas. Vois, moi-même je restais au seuil, je le contemplais seulement des fenêtres extrêmes de mes couvents. Là doit vivre seule la pensée originelle des races : c'est elle qu'il faut garder. Que m'importait la croyance du vulgaire, pensant que je m'étais retirée ici avec mes femmes pour conserver les traditions védiques ? Ici, au-dessus des cultes, palpite quelque chose de saint qui dépasse les secrets et les rites, une évidence pure et inviolable. Tu es revenu, tu la touches ; et tu ne l'avais jamais oubliée, au fond de toi. Tu n'en avais oublié que le nom, c'est à elle que tu pensais en dressant contre l'Asie un vaste appareil de guerre. Toutes formes sont bonnes pour revenir à ce qu'on garde au fond de soi-même. Je t'ai attendu, je t'ai attendu avec ardeur et avec confiance ! L'écho de tes canons,

s'approchant, m'apportait déjà la voix du retour. J'y entendais la joie des salves solennelles qui saluent aussi la paix par le hurlement des bêtes de la mort. Tu venais ici pour forcer le dernier secret, et tu pensais que je devais te haïr : j'en sourirais à présent! J'ai détesté ces Jaunes que les rajahs stupides appelaient ici pour t'arrêter ; j'ai craint longtemps qu'ils n'allassent vers ton Europe te porter une idée fausse et abjecte du bel Orient primitif. Tes capitaines, tout ignorants qu'ils soient du sens réel des choses, ont vu dans mes yeux combien je me réjouissais de leur œuvre, et ils m'aiment sans me comprendre, comme ils vont t'aimer maintenant.

» Tu essayais en vain de détourner de toi-même le sens de la vérité. En vain tu pensais partir avec colère contre ce que tu nommais le péril jaune, l'indolent fatalisme de l'Asie. Elle n'était pas, cette Asie, ce que tu en figurais à ton esprit. Tu n'as pu vaincre que ceux qui la méconnaissaient, elle, la Mère. Maintenant s'élève pour toi la figure de la paix, et ces plateaux déserts dédaignent les passages d'armées. C'est ainsi que tu es revenu au lieu premier des races blanches, et mes baisers, depuis des années, te parvenaient au delà des montagnes et des mers. Je t'avais entrevu durant mon voyage, là-bas. Mais l'heure n'était pas prête, et je ne

pouvais te parler qu'ici-même. Je t'ai entrevu, là-bas, sans que tu me soupçonnes, passante anonyme dans la rumeur des capitales. Qu'il m'a fallu contenir de songes ardents et rapides ! La vérité digne de toi ne voulait pas être dite, et quand je t'ai retrouvé dans le Kashmir, jusqu'à ce que je t'aie mené ici, en présence de la terre excellente, j'ai serré les dents sur les mots qui criaient en deçà de mes lèvres ! A présent, aime-moi comme je t'aime, pour la longue patience de mon grand désir. J'ai en moi des âmes multiformes et infinies, des âmes vives de sang et d'aromates, mûries pour le meneur des âmes froides et graves... »

Elle l'embrassait en souriant, le fort visage aux yeux cernés pâlissait de volupté sous les cheveux sombres, et ils se saisissaient avec ardeur.

Claude l'aima comme un rêve enfin vêtu d'une chair visible, sous le ciel opulent, au pays fauve. La svelte Idée diaphane, automnale avec sa tresse de vérités demi-déliées, et ses pâles promesses, la svelte Ombre de l'Aventure, amincie dans les crépuscules de l'Europe, descendait enfin entre ses bras, et il la trouvait plus forte et plus fière, grisée comme lui des saveurs soleilleuses,

nourrie de clartés et de calices dans toute sa souple chair dorée. Ses doigts modelaient à même le songe de sa vie, la statue animée était réelle, il la goûtait avec gourmandise et ferveur. Le secret échangé brûlait en eux deux, ils l'enfermaient entre leurs lèvres jumelles, et au milieu du baiser ils le buvaient comme un fruit extraordinaire. Lorsque, joints par la bouche, et les mains crispées aux reins et aux épaules, ils s'aspiraient dans un même rythme convulsif ou calmé, Claude pénétrait de ses yeux les prunelles allongées d'Erodia. Mi-closes dans la torpeur bleuâtre des grandes cernures, parmi les roseaux des cils elles dévoilaient une eau verdie où paraissait un ciel en transparence : des ombres y passaient comme des nuées, des ombres immémoriales, mille et mille faces voluptueuses et pensives émanées de la terre des sanctuaires. L'odeur chaude des seins montait vers ces yeux, parfum fiévreux de sucs et d'aromates, les fantômes flottants aux prunelles s'en hallucinaient, tournoyaient indistincts, et tout à coup se rétrécissaient les courbes paupières bleuissantes, et l'éclair mouillé des prunelles s'annulait, roulant les spectres et les nuées dans l'obscurité subite — et Claude effaré sentait à ses épaules la morsure muette des ongles s'agrippant plus tenaces... Les lèvres alors serraient

dans leur chair nerveuse la parole prête à jaillir, la caressaient, la goûtaient avec la langue cynique, puis l'étranglaient, l'empêchaient de se mêler au souffle, la rejetaient dans les profondeurs par l'avancée pénétrante et vorace du baiser entre les dents. Le battement alternatif des cœurs arrivait à travers la chair, s'harmonisait aux frémissements des lèvres, et demeurait seul vivant dans le silence et la moiteur de l'étreinte. Le temps inappréciable passait, suivi par l'élan des deux souffles; puis ils cédaient, épuisés de l'échange, et les yeux fixes et vides de Claude voyaient lentement se rouvrir, entre les cils desserrés, les longues prunelles étirées et glauques...

D'autres fois, au jeu totalement sexuel, ils devenaient immobiles tout à coup, savourant le contact secret, la tête dressée et libre; ils se regardaient, éloignés, ne vibrant qu'imperceptiblement par les centres. L'enivrement irritant s'exaspérait de l'attente, ils ne cédaient point, souriants d'un sourire crispé sur les dents froides, les mains ouvertes et ballantes, retardant l'envie fauve de se saisir : et ils se considéraient avec un soin raffiné, lui se goûtant vivre en elle, elle goûtant le tressaillement de la force de l'homme. Cette double vitalité invisible était comme séparée d'eux-mêmes, ils la laissaient

existter à part; leurs pensées, voltigeant réellement au-dessus de l'acte de leurs corps, flottaient légères, riantes et creuses, portées entre eux sur l'odeur de l'amour. C'était un instant immatériel et délicieux. Puis, l'énervement de la vie inférieure montait, les gagnant jusqu'aux mains qui se cherchaient, jusqu'aux yeux qui se dilataient, jusqu'au cerveau qui s'affolait; la femme aux seins levés ondulait la première, et ils se jetaient l'un sur l'autre en soupirant.

Ils s'aimèrent dans les jardins reculés, au crépuscule, attendant que l'énorme azur devînt très foncé, et que les formes fussent indistinctes. Le désir faisait presque froids leurs doigts qui hantaient leurs tailles; elle, pliante, offrait le calice de sa bouche en murmurant très doucement; une clarté incompréhensible demeurait éparse autour de sa chevelure qui tout à coup glissait en roulant jusqu'aux hanches, la précisait d'un contour sulfureux et sauvage. Lui cherchait les reins de la grande femme féline, et son bras se perdait dans cette toison chaude et fuyante. Il s'irritait, l'écartait à poignées, la rejetait comme un rideau, et fouillant dans les lourdes boucles il les divisait, découvrait la nuque et le creux des épaules puissantes, baisait cette chair odorante dans les ténèbres, s'acharnait, jusqu'à ce qu'Erodia, convulsée à demi, se tournât, donnât

sa bouche par dessus l'épaule et les cheveux, avec un regard aigu dont le magnétisme lui parvenait malgré l'obscurité. Ils marchaient ainsi, trébuchant, liés par le centre du visage, mêlant leurs jambes frôlées de palmes. Les musiques de l'armée et les récitatifs somnolents des coureurs hindous leur parvenaient à travers les bois et les rochers, une mélancolie adoucissait leur âme farouche; et se déliant pour se reprendre précautionneusement, ils s'embrassaient sur les joues et sur les yeux comme les enfants qui ont peur ensemble, finissaient par s'endormir dans la tiédeur égale de la nuit d'Orient. Et le feu rose de l'aube touchait leurs yeux inconscients.

Sous sa grave et passionnée tête à l'expression profonde et lasse, elle montrait un corps parfait, dont la fuite svelte s'évasait désirablement vers le ventre, et qui, soudain ployé pour l'amour, mollissait en plis onctueux une chair d'or, élastique et nourrie subtilement d'aromates. tantôt cuivrée, tantôt très blanche, pulpeuse comme le cœur d'un fruit chaud et résistante sous la moiteur des mains: une gorge pleine et cambrée hautement faisait plus femme et plus amoureuse cette guerrière. La torsion de ses reins était souveraine. Claude contemplait pensivement ce corps et y découvrait tout l'Orient des rêves, Judith et Hérodias, Balkis, reine de Saba, la grande Sé-

miramis, et les recluses des pachaliks, et les dominatrices inconnues des émirs, et les princesses persanes vivant dans le cristal, et celles qui, dans les contes, s'entretiennent avec des génies en des caves souterraines où leur lampe tremblotante éclaire des ossements et des trésors, et celles dont le soleil rehausse la nudité dans les bazars de Bassorah, dans les jardins de Golconde, sur les escaliers blancs descendant vers le Gange du haut des palais de Bénarès! Puis il revenait au visage, touché de la pensée abstraite, marqué de secret, de volupté, de douleur et de songe, aux longs yeux méditants et réticents, à la bouche d'amertume, au front rond et blanc, au menton lubrique et tenace, et il retrouvait l'Occident, la volonté couronnant la passivité, le dualisme des mondes concilié par cette tête et ce corps, l'une pouvant être reine dans les crépuscules de l'Europe, dans l'air nuancé du modernisme intellectuel, l'autre fait pour s'ambrer et se confire dans le soleil et la langueur des pays roses. Il semblait à Claude que le lien des deux mondes se signifiât nettement entre cette tête et ce corps par le cou, d'une naissance robuste à la gorge et aux épaules, et soudain fuselé, portant comme une tige onduleuse le visage-fleur alourdi de la chevelure. Et elle, la grande chevelure, contournant cette hautaine statue et l'enveloppant

de vie, reliait bien aussi les deux étranges paysages de chair, du flot farouche de ses annelures au fort parfum, dont un souvenir secrètement tiède persistait obscurément aux aines. La gardienne du Berceau unissait les deux races, en révélait une seule, primordiale, la race séculaire des êtres blancs descendus des montagnes de la terre originelle vers l'Occident et vers le Sud...

Ensemble, Erodia et Claude erraient au bord du Berceau désert: et jamais leurs baisers n'eurent plus de saveur morale et voluptueuse qu'en présence de ces roches de sécheresse et de ces sables tristes à qui le soleil donnait la couleur du corps.

Ils aimèrent cette chair primitive, endormie pour l'éternité parmi les pierres aiguës. Leurs membres s'harmonisaient dans l'amour par les mille attaches indicibles qui, au-dessous de l'inclination et du sentiment, aimantent pour la vie un corps vers un autre: il leur parut que cette chair illusoire des sables doux était aussi semblable à la leur. Ils s'unifiaient à ce sol. Leurs doigts prenaient du sable et le laissaient filtrer: c'était une caresse singulière. Bientôt ils s'y couchèrent, dénudés, leurs grandes musculatures de dompteurs d'hommes s'y imprimant, et ils se crurent trois dans les étreintes. Le corps chaud du dé-

sert portait les leurs, ils le possédaient inerte sous eux et entre eux, le flamboiement de l'azur les faisait délirer, ils criaient de spasme au milieu de ce flot aride, et y nageaient comme dans une eau vive. Ce leur furent des délices inouïes, une confusion de voluptés et d'idées également exaltées par le ciel, l'impression qu'ils se retrouvaient après un voyage de siècles et de siècles, comme au réveil d'un songe, n'ayant pas bougé depuis les origines, hors des dates, des lieux, de l'histoire et de la mort. L'Orient vierge effaça tout du prestige simple et nu de ses sables blonds : ils s'y endormirent en silence.

Parfois, dans le repos des fins d'après-midis, ils somnolaient l'un près de l'autre sur le sol aimé, n'entendant que le frémissement de l'Idée mystérieuse qui montait en eux, qui montait à travers eux du fond de la terre frissonnante avec le soleil oblique, et qui pénétrait leurs corps et leurs âmes dans les vibrations de la chaleur. Et Claude ne pensait plus au ciel d'Europe. La fièvre les prenait, et ils regardaient avec plaisir s'avancer les femmes, portant de froids sorbets et des fruits précieux à leurs lèvres séchées.

Les matins, parmi les soins des conseils, au milieu des troupes, dans les conférences avec les ministres et les visites des communautés, Erodia passait, svelte, vêtue de noir, sans bijoux,

redevenue intellectuelle et stricte, atténuant dans le cœur des Européens le sentiment de l'immense exil par une conversation et des façons modernes, causeuse libre et experte aux repas ou amazone dédaigneusement élégante aux rues du camp, dans les excursions. Sa parole savante et incisive naissait d'une voix à peine indolente, elle redevenait vraiment l'éclair engourdi que Claude avait mal soupçonné à leur première rencontre. Et il la considérait avec stupeur, se souvenant de la nuit. Leurs yeux se rencontraient sans rien retenir des hallucinations récentes, elle le frôlait tranquillement, sans perversité ni réticence. Le corps oriental dérobé sous les soies sombres, seule s'avivait la lumineuse tête de pensée, que contraignait la grande chevelure luxurieuse, maintenant serrée en torsades étroites. Claude retrouvait la femme née du Berceau mais partie, comme lui, vers l'Occident : la dualité du corps et du visage s'affirmait, et pourtant, à d'imperceptibles signes, il percevait qu'Erodia était une. Mais, soudain seuls, le baiser se levant de leur chair et saisissant leurs têtes pour les joindre violemment l'une à l'autre, dans la torsion des reins et l'écroulement des cheveux somptueux l'amant reconnaissait l'orgiaque amante aux mains chercheuses, et c'étaient de rares et attachantes

équivoques, ces attitudes intellectuelles de la reine des solitaires et du chef d'armées cédant brusquement au sexe nu, faune et satyresse crispés en bêtes de proie, avec des morsures heureuses...

Comme ils parlaient un soir des princesses orientales nées du Berceau et fameuses parmi les hommes, elle sourit sans mot dire, sortit, et reparut. Un bandeau de pierreries serrant son front et ses joues s'illumina, faisant plus sombres ses prunelles cernées; droite et mince, elle balançait ainsi, au faîte d'une lourde robe rigide, un bouquet de joyaux bleuâtres, des lampes à terre jetaient son ombre aux tapisseries de la tente, et elle dansa, étendant des bras forts dont les poignets brillaient. Lui se tut, étonné du jeu. Elle ne le regardait pas, saisie d'un rite ancien, le regard fixe, attentive de tout son corps au cérémonial. Toute l'Inde des mers chaudes, des forêts, des pagodes et des déserts inspirait sa danse silencieuse; l'implacable claustration des harems d'Asie, conservant des secrets de volupté, semblait avoir médité en cette statue mouvante ses plus étonnantes inventions. Claude, effrayé, reconnut Salomé, l'éternelle danseuse indifférente; l'odeur féline se dégageait de ce grand calice vivant, suivi d'un reflet exact ou informe, le désir s'éveilla

en lui, il se sentit désespérément homme, s'aperçut, en un éclair, l'éternel conquérant subjugué, sursauta de peur et de luxure. Mais tout à coup, arrachant les pierreries et bousculant les lampes, elle se jeta sur lui dans l'obscurité, et il sentit des larmes parmi les baisers pressés, et elle le prit dans ses bras en murmurant : « C'était un jeu, je déteste cela; je voulais te montrer une des formes de notre âme, une des formes de ce que tu haïssais jadis, j'ai voulu te montrer, puisque nous parlions des charmeuses passées, que moi aussi je savais... Pardonne, n'y songe plus : aime-moi dans le présent, je suis présente, je suis ta sœur de pensée et de chair, nous n'avons pas besoin des grandeurs éteintes. Ce qui est mort est haïssable, nous saurons édifier autre chose... Je jouais, je jouais avec le passé... »

Une lampe renversée jetant une flamme dernière et plus vive, il saisit entre ses mains le visage d'Erodia et le tourna violemment vers la lumière. Et il aperçut les yeux tout à coup. Ils étaient graves dans le scintillement des larmes, le mensonge oriental ne s'y révélait plus, ils s'ouvraient purs comme les lacs du Nord. Il retrouva la septentrionale, secoua la nuée mauvaise de son âme.

Alors, il adora Erodia sans réserves.

Elle visita son esprit et son cœur avec la psychologie douce et admirable des gardiennes qui aiment.

Elle ne lui fut pas douce au seul sens physique. Elle approcha de lui une âme perspicace, experte à sonder les blessures. Ils se côtoyèrent longuement. Leurs pensées remontèrent le fleuve du temps l'une contre l'autre avec un luxe fraternel, ce fut un voyage de noces spirituelles sous un ciel métaphysique perpétuellement serein. Ils dérivèrent ensemble sur les canaux de l'invisible, se penchèrent sur des citernes emplies de pensées merveilleuses, trouvèrent au fond des sensations le sel de la force et les joyaux de la méditation, remontèrent, les âmes surchargées de trouvailles, des grottes spacieuses où l'idéalité dort comme une enfant dans une lumière surnaturelle. Leurs grandeurs mutuelles se confrontèrent avec sagesse dans la simplicité du Berceau. En ce lieu central, il ne leur semblait plus que les idées pussent s'échapper vers le Nord ou le Sud comme les races; elles renouaient leur faisceau essentiel, et tous deux les contemplaient sans difficulté.

Quelles hypothèses hautaines les exaltèrent, durant ces nuits où, l'insomnie régnant sur leur

chair délivrée de l'amour, ils se considéraient en frémissant, éperdus d'être maîtres l'un par l'autre! Claude surtout s'anima, revenu à lui-même enfin après des années de soucis politiques, d'études, d'anxiétés et d'actions, rejeté dans son lyrisme natif, s'y baignant à son aise. Le passé, l'avenir, ne le hantaient plus, il devenait un être du présent, ici le présent seul avait un sens, comme le lieu, comme la femme. Il avait le sentiment de saisir enfin quelque chose d'essentiel, de ne plus attendre, de ne plus préparer, mais de tenir, et que ce fût la bouche d'Erodia ou l'intuition de la plénitude morale, il *possédait*. Son âme de conquérant savourait ces belles proies, il était heureux. Pensive, Erodia écoutait en lui le murmure indéfinissable de ce bonheur, l'étudiait, le veillait. Par le seul sentiment de la tradition et de la race, elle avait acquis cette plénitude de l'imagination que tous les autres êtres recherchent dans l'exceptionnel de l'univers, elle avait trouvé son point central et réel, le paysage même de sa certitude que les autres êtres n'entrevoient qu'en rêve, et sa joie se fortifiait d'être partagée avec Claude. L'Occidental revenu au Berceau lui rapportait des pensées transformées, une gerbe originelle dont elle reconnaissait les essences, mais dont les calices étaient devenus plus pâles, comme dia-

phanéisés par les ciels mouillés et tendres de l'Europe. Elle y mêlait lentement la pourpre odoriférante des fleurs d'Asie ; elles s'élevaient nonchalantes et lourdes au-dessus de l'étonnant bouquet, et ils posaient tous deux ces offrandes au bord du Berceau retrouvé. Erodia en cueillait continuellement de nouvelles dans l'âme de Claude ; elle y découvrait des héroïsmes tressaillants, le chef des races était digne de surprenants destins. Il n'était plus question du temps, ni des coutumes, ni des détails antiques ou modernes, tout s'unifiait — et lentement, lentement, la visiteuse laissait s'élaborer les projets futurs.

« Vois-tu, disait-elle, combien les mots sont admirables, puisqu'ils t'ont mené jusqu'ici ? Et vois-tu combien les mots sont détestables, puisqu'ils faillirent te dresser contre moi avec haine, au retour ? Que discernes-tu maintenant, maître, entre l'Oriental et l'Occidental ? Entre le frère et le frère est-il une autre distinction que celle de leur dualité même et de leur double demeure, et cela entraîne-t-il l'inconciliable colère ? Le fratricide est-il inévitable du fait qu'ils sont deux ? Ils se réunissent dans la mère, et tu es ici au Berceau. Les mots de droite et de gauche, de haut et de bas n'ont de sens que relativement à l'homme, qui est central. Que sommes-nous, toi et moi ? Ne vois-tu pas que nous som-

mes des êtres centraux, un homme et une femme, fils du lieu central? Ah! maître, maître, entre l'Orient que tu haïssais et l'Occident qui se sentait menacé par cet Orient, il y avait une terre inconnue, une petite tache déserte, un germe d'où étaient partis les nôtres, et c'était l'Orient vierge, celui qui n'appartenait à personne!

» Il n'y a pas de directions, tout est stable et se médite continûment dans le présent. Il n'y a pas de progrès, maître, il n'y a que des formes dissemblables, des signes multiples qui colorent diversement le monde. Le progrès mécanique dont s'enorgueillissent tes armées et tes peuples confédérés dans leur modernisme, ce progrès dressant des machineries savantes, *en relief* sur des sentiments invariables, sur un amour, une beauté, une mort et un silence qui jamais ne changèrent, ce progrès, il s'accomplissait parallèlement ici, mais *en creux*, dans le domaine mental, parmi mes solitaires gardiennes — et tu l'as découvert avec étonnement, et maintenant tu ne t'étonnes plus et tu trouves naturel que je sois là, avec mes rêves et mes baisers! Tu es revenu, tu es revenu vers le pays des hommes de race blanche! Je ne sais pourquoi je disais détester les peuples jaunes et les princes hindous, qui les appelèrent : je les aimerais presque, à y réfléchir. Sans leur coalition, tu ne

serais peut-être pas venu avant de longues années — et peut-être j'aurais vieilli, tu m'aurais trouvée trop tard, gardienne aux cheveux blancs, les yeux brûlés par l'attente! Tournée du côté de l'Ouest, ma face désolée eût visité tes rêves, tu m'eusses soupçonnée confusément comme un spectre durant toute ta vie, et nous nous serions confrontés enfin avec une chair privée de charme, et nos baisers de vieillards n'auraient pu ranimer la claire Idée vierge que nous saisissons encore avec nos lèvres chaudes. Mais notre dieu secret veillait, et te voici venu à temps. L'homme retourne, lorsqu'il est mûr, vers les pèlerinages primitifs. Tu étais en exil, mon aimé, tu reviens prendre le conseil de ton antique naissance, et plus tard tu prendras le conseil de ce qui fut avant elle, car ce qu'on nomme la mort, est-ce avant ou après la vie? O toi, il n'y a pas là non plus de directions, là aussi tout règne dans le présent.

— Le présent, disait Claude, c'est vrai... Je n'ai conquis vraiment que cela.

— Et il n'y avait que cela à conquérir. Qu'appellerais-tu maintenant le progrès, et quel sens donnerais-tu à ce mot qui suffit à l'idéal rudimentaire de tes ministres?

— Aucun, c'est vrai... leur science m'est étrangère.

— Je l'ai sondée aussi, dit Erodia. Elle est utilitaire. Admirablement ingénieuse, mais utilitaire : elle ne peut nous servir, elle est faussée, elle n'est plus une unification des facultés analytiques en vue de la connaissance. Elle n'est pas cosmique, elle est tuée par l'empirisme, le triomphe industriel des applications l'attarde, elle est topique.

— J'ai essayé qu'elle revînt aux sources... elle était plus intellectuelle au Moyen-Age. J'ai essayé, j'avais cru, depuis l'Anarchisme, qu'elle rejoindrait la métaphysique... C'était un rêve qu'*ils* n'ont pas voulu. La métaphysique, cette grande insultée ! Ah ! Erodia, si tu savais quelle haine ce nom éveille encore là-bas ! La moitié de la détestation du monde se concentre sur ce nom, comme s'il précisait un remords des races !

— Le remords... non, Claude, le regret, le regret d'avoir quitté pour des ciels plus humides la contrée des observateurs d'étoiles ! Tu es *leur chef*, vois-tu ; mais tu n'es peut-être pas pour eux. Ici, je suis reine d'un petit peuple blanc nourri de la pensée centrale, et s'augmentant dans la solitude, mais toi, es tu trop haut pour eux, ou es-tu dissemblable d'eux ? Hélas ! mon aimé, l'autorité du prophète dépasse toutes les autres, mais son délaissement est universel. Ils voulaient lever la main contre leur mère, et

tu les as menés, mais tu as reconnu et salué cette mère : te le pardonneront-ils? Tu as soulevé cette immense horde d'hommes, seras-tu asez fort pour la rejeter de l'autre côté du monde mental?

— Les hais-tu, ceux que j'ai menés?

— Je ne les hais point. J'attends qu'ils comprennent, et je les adore comme on adore les forces imminentes, car ils peuvent faire ce qu'il faut, maintenant. J'attends qu'ils comprennent, et j'espère qu'ils comprendront par toi! Leur canon est inutile. Leur science est inutile. Et ils aiment leur canon et leur science. Trouveront-ils en eux, en le souvenir obscur des origines, une révélation plus puissante que ces moyens qui les ravissent? Conquerront-ils l'Orient-vierge. emporteront-ils dans leur âme ce paysage désert comme l'image visible de la terre promise? Ah! qu'ils restent dans l'Inde s'ils le veulent, ou qu'ils retournent en Europe, pourvu qu'ils gardent cette vision! J'espère que l'étonnement d'avoir trouvé un Etat inconnu dans ces monts réputés arides leur sera un signe suffisant. Avec le souvenir de mes communautés blanches s'enfermera l'Idée : et tu la leur diras, n'est-ce pas, Claude? Tu la leur diras? Puisque le péril jaune n'est plus, qui pouvait menacer leurs intérêts, ils ne refuseront pas d'admettre l'Idée? Ils ne

créeront pas cet affreux divorce entre eux et le Berceau, ils ne seront pas assez injustes, assez insensés pour se séparer, eux les blancs, du pays natal des races blanches! Ils rallieront l'Hindoustan, ils en feront la barrière extrême contre le hideux marécage des hommes de cuivre qui dorment au delà de l'Himalaya et de l'Altaï, n'est-ce pas, Claude? C'est la même pensée en somme, plus large, que celle qui te guidait et qu'ils approuvaient!

— Oui,répondit Claude Laigle. J'y songeais, et je crois qu'instinctivement ils y viennent. Ils s'entendent déjà avec les provinces du sud. La conception primitive est modifiée, mais non contrariée.

— Ah! cria Erodia, tu vois bien! Je les aiderai, je leur amènerai mes alliés secrets! Tu ne sais pas ce que je puis faire en Inde, tu ne sais pas quelles trames obscures j'ai tissées depuis des années de réclusion volontaire. Il est bien question de fatalisme védique, je m'occupe bien des dieux du Gange et des sanctuaires du haut Indus, et de toute la vieille pensée hindoue que gardaient les rajahs! Une Inde nouvelle peut naître par moi, Claude, une Inde modernisée, une Inde géniale, jeune à étonner la jeune Europe! Ah! s'ils veulent, les tiens, ils verront! Ils verront ce qu'a pu préparer l'idée de l'O-

rient vierge! La face de cette contrée est lasse de songes, comme la mienne, mais son corps te surprendra comme le mien t'a surpris! Mon corps est le sien, tu l'as étreint en m'étreignant, il se donnera comme je me suis donnée! Bénarès et Hyderabad sont ses seins, le Pamir est sa tête pensive, le Guzerate et l'Oude s'enflent comme ses hanches, du bout du pied elle joue avec Ceylan la merveilleuse, et le triangle total qu'elle forme, le triangle odoriférant et chaud, saturé de clartés et d'aromates, tu y as senti, mon amant, tressaillir comme dans moi ta force mâle! Tu garderas mon corps comme un symbole : aux tiens, je donnerai le corps de ce pays. Je rendrai à tous le Berceau. Alors peut-être comprendront-ils que sous des soleils divers palpite une même vie. Dis-le leur, Claude! Est-ce pour rien que la plus haute montagne du globe nous sépare des peuples jaunes, est-ce pour rien que cette limite inusitée de l'Himalaya contient ces masses? Le Pamir dort appuyé contre elle, comme une tête endormie. La paroi du monde blanc est là : là commence la vaste série des pensées déroulées jusqu'aux mers de l'Occident! N'est-ce pas logique, n'est-ce pas simple?

— Je le leur expliquerai peut-être, dit Claude. Peut-être me suivront-ils. Mais c'est un revi-

rement presque total. Moi-même je demeure effaré du changement qui s'est produit en moi-même. O Erodia! Tu es bien la grande gardienne du Berceau, la responsable de notre race, et quelque chaleureux que soient nos baisers, c'est encore aux lèvres d'une maîtresse abstraite que je suspends mes lèvres quand je touche les tiennes! Le fantôme diaphane de l'Anarchie et de la conquête s'est fait chair. Mais tu es avant tout une visiteuse des âmes. Je ne sais plus si c'est toi ou ce que tu gardes que j'aime. Serai-je seul pour parler aux miens, ou devras-tu être avec moi? Je ne sais. Il me semble par moments que si tu t'en allais l'Idée me suffirait, et pourtant tu la résumes, et te posséder m'est un repos. Je touche en toi la terre qui rend les forces. Et il me semble aussi parfois, Erodia, que si l'Idée s'annulait, ta présence m'en garderait un reflet assez clair pour me guider. Tu es la Visiteuse de mon âme, et mon âme même n'est point différente de celle que tu as gardée dans le Berceau. Ainsi se produisent en moi des mélanges indissolubles.

— Il faudra que tu parles seul, Claude. Tu es le maître, et *ils* se défieraient de moi. Je ne demande plus à parler ; éternellement, l'influence de la femme vivra, mais elle doit rester occulte. J'ai à dessein renoncé toute vie publique et choisi,

pour agir, le mode de la solitude et du secret. Et je ne serais plus la même dans ton Europe, ô mon ami, mon maître! Je ne serais que la voyageuse attentive qui jadis t'aperçut dans les foules et que tu ne soupçonnas pas. C'est ainsi que, vieillissante, je reviendrai dans tes capitales pour considérer l'œuvre faite. Il n'y a que des formes diverses, Claude; je suis une forme, rien de plus. Je te l'ai dit: bien que je sois une femme, ne crois pas que je triomphe de toi. Je serai la forme latente de tes actes. Gardienne j'étais, gardienne je resterai. L'être, de nous deux, dont les mains sont plus douces, sied à ce rôle, et le Berceau ne veut pas être seul. Des fenêtres extrêmes de mes couvents je le veillerai comme autrefois. Son soleil sera plus heureux sur ses roches aiguës, sur ses sables dont la couleur est celle du corps.

— Nous quitterons-nous donc, Erodia? Ne puis-je agir d'ici?

— *Ils* ne t'écouteraient pas, maître. Je t'aime; mais qu'importe que tu revoies les capitales lointaines, maintenant? Tu es revenu en pensée, et je ne crains pas que tu oublies ce retour. Tes actes peuvent se produire là-bas, je sais que tu es ici, car notre raison d'être à tous deux, la raison même de nos baisers y reste close. Je te rejoindrai lorsqu'il sera temps, lorsque les tiens

sauront ce qu'il faut savoir, lorsque l'Idée aura donné un but à leur science, une armature à leurs recherches du progrès. Ils penseraient que je t'entrave ; là-bas, paré du prestige du faux retour qu'ils croiront vrai, ils t'entendront sans défiance. Je t'ai attendu ici, là-bas c'est toi qui m'attendras, et je ne viendrai que lorsqu'ils auront oublié mon nom, notre aventure éteinte dans le fracas du triomphe.

— Tu as raison, dit Claude pâlissant. Comme tu aimes l'Idée, Erodia !

— C'est toi, l'Idée, maintenant, et il faut qu'elle aille dans les contrées occidentales. Nous l'avons goûtée à nous deux, mais nul n'en doit être privé. Si tu restais, nous serions inférieurs, je te serais mauvaise. Ici, la femme n'est pas mauvaise, dit-elle, souriante et triste.

Ils s'étreignirent, grisés d'une sorte de joie. Et dans les baisers pressés la parole mourut, aspirée par leurs souffles, étouffée dans la chair de leurs lèvres.

Le lendemain, au conseil, Claude Laigle annonça brièvement sa résolution de partir vers le Sud. Médion et Dessort eurent un mouvement de surprise, qui le fit sourire intérieurement. « Le voyage que je voulais accomplir est fini, je sais

ce que je voulais savoir » dit-il, hautain. Ils s'inclinèrent, anxieux, communiquèrent les nouvelles récentes. Le général de Trénan attendait le dictateur et les ministres à Delhi, qu'il aménageait en place forte. Les derniers soulèvements du Népaul étaient éteints. On savait que les blocus du Japon déterminaient le cabinet de Tokio à traiter à merci. C'était la consommation de l'œuvre commencée le soir de la déclaration de Paris, Le dictateur acquiesça aux mesures prises. Erodia parut près de lui pour la dernière fois, insoucieuse des regards insistants. Les cérémonials de congé s'échangèrent. Et parmi les sonneries de boute-selle, les ministres impatients s'approchèrent de Claude Laigle, parlèrent bas.

— Ces solitaires... Quels desseins ?

— Tout reste en l'état, dit-il froidement.

— Nous aideront-elles ? Il paraît qu'elles peuvent beaucoup vraiment, dit Dessort. Je le sais par mes courriers. Nombre d'entre eux leur obéissent avant de m'obéir. Ce pays est étrangement magnétique. Vous avez sûrement compris, maître, ce qu'on pouvait faire de ces femmes, la raison secrète de leurs groupements. Votre voyage de convalescence avait un but.

Claude sourit :

— Assurément.

— L'alliance est-elle faite ? dit Dessort.

— Prendrez-vous des mesures coercitives plus tard ? demanda Médion incisivement.

— Je n'en prendrai pas, ou du moins comme vous les pourriez penser. Messieurs, déclara Claude, l'alliance est faite... Mentalement, ajouta-t-il avec une nuance indéfinissable.

Déconcertés ils se turent. Médion le suivit des yeux longuement, avec doute, un souci crispant sa face dure. Mais déjà Claude Laigle s'éloignait, saluait Erodia. Elle et lui, observés, se roidirent ; aux seuils des communautés blanches, des laboratoires et des jardins, les Intellectuelles solitaires regardaient, parmi les troupes et les chevaux, les deux formes noires et sveltes des Maîtres. Au-dessus des palmes s'étageaient les pentes extrêmes des roches roses. Le plateau de Pamir ouvrait ses courbes horizons planes dans la lumière égale et silencieuse. Les ombres violettes bougeaient sur le sol. Les clairons européens sonnèrent.

Vers le Sud occidental, Claude Laigle, portant une âme nouvelle, descendit du Berceau.

## X

### LE RENIEMENT

A Delhi, le dictateur, écoutant les explications du général de Trénan, s'étonna des fortifications commencées, des talus d'herbe récente, des circonvallations blanches hérissant des pilotis multiples, et l'impression géométrique du modernisme le ressaisit. Des chantiers s'étageaient, le martèlement des fonderies et le cri des scies s'alternaient dans des jets de vapeur, les charrois encombraient les routes, une armée d'ouvriers alignait ses escouades au geste des ingénieurs, les grues volantes giroyaient au bord de la Jumna encombrée de chalands et d'avisos.

Claude ne reconnut rien de la ville de feu où il s'était jeté à cheval, jadis, avec l'Idée diaphane menant dans la folie de l'assaut, parmi les fumées rouges, les destinées fulgurantes de l'Aventure. Il avait quitté un lieu de terreur et il retrouvait des usines. Il parcourut la ville, évoqua confusément la route suivie le soir de la bataille. A des carrefours paraissaient des palais et des pagodes en ruines, tachés de plâtre frais sur les traces d'incendie, soutenus par des étais et des remblais. Les grands jardins des rajahs dressaient des rangées de troncs calcinés, la plupart au ras du sol, des dômes crevassés s'ouvraient sur l'azur, des colonnettes restaient droites avec des morceaux d'entablements, un fumier de gravats et de boue, rejeté par tas, bordait les avenues. Sur ces décombres, parmi les palissades, s'agglöméraient des huttes, des paillottes de cipayes, des bazars improvisés, toute la flore misérable des démolitions; une population affairée emplissait les cantines et les tentes, une vie répugnante naissait de la mort, le cri des mercantis était odieux. Du haut des miradors de jonc se répondaient les sonneries européennes. Des enfants nus grouillaient, obscènes sous la lumière crue.

Claude Laigle dépassa les chantiers, atteignit les quartiers du nord; leurs rues mornes allon-

geaient des murs de torchis, les fenêtres rares étaient closes, interminablement les ombres violacées et languissantes se levaient contre les maisons, les faces hindoues, furtives, terreuses, surgissaient de linges misérables sur les seuils. Et Claude songeait aux communautés du Pamir, spacieuses et riantes, avec leurs sveltes femmes aux yeux clairs sous les palmiers près des fontaines. Ici l'ancien Orient vraiment pourrissait. Le salut obséquieux des êtres lui fut désagréable, il eût aimé surprendre quelque haine sur un visage, mais ce peuple affadi, gagné par les concessions de Dessort, et surtout par l'idée du canon, l'écœurait. Et pourtant, des hommes qu'il voyait en ces ruelles, beaucoup avaient dû le viser, la nuit de l'assaut! Rien ne restait apparemment de toute l'horreur. Les soldats et les colons circulaient parmi les boutiques, fraternisant avec les Hindous. C'était, pour le dictateur, une impression analogue à celle des lendemains de révolution, jadis, à Paris, et il revoyait les baraques installées sur les débris du Parlement, les buvettes, les parlottes du peuple, l'air curieux des femmes, les plâtras, les crieurs de nouvelles, le recommencement qui suit les coups de tonnerre, les éternelles gens qui déjeunent toujours, comme si le sublime et le terrible ne s'étaient point levés, la vie, enfin, la vie... Mais

ici le ciel était dissemblable, et il n'y avait plus l'étrange colère noire, la crispation des faces chargées de pensées, comme à l'aube de l'Anarchie. Ici on nettoyait, on arrangeait, tout le provisoire, toute la médiocrité bariolée qu'il y a dans le mot « colonial » se révélaient. Et il allait falloir, après la foudre des torpilles et de l'obus, insinuer la foudre de l'Idée vierge dans cet industrialisme... Claude s'inquiéta, un peu las.

Dessort, satisfait, expliquait les plans, Delhi reconstruite, fortifiée, commandant l'Inde centrale, avec un camp retranché, et tout le Dekkan inféodé à la puissance militaire des Européens, en avant-garde, en barrière contre les Jaunes, s'ils se reformaient jamais. « Cela marche, le général de Trénan organise tout admirablement : voyez comme cela se tient! Ce pays nous sert! » Claude l'écoutait, gêné. Ils parvinrent à de plus informes écroulements, et dans un vaste quadrilatère de murs noircis, le dictateur reconnut la grande pagode où pour la dernière fois il avait vu la tête dorée de Ménières vivant, dressé en révolte dans le viol, criant son désaveu. Il tressaillit. Et l'idée du viol remonta, la volupté sauvage de la pénétration dans le sang, les matrices ogivales dilatées par les rigides colonnes d'assaut engouffrées avec des clameurs brutes. Il ne vibra plus, chercha la jouissance dans sa

chair, s'étonna, et soudain la sentit renaître, mais plus douce, plus profonde, sous un firmament lointain, parmi des roches roses de soleil, sur un sable ayant la couleur du corps... Erodia... Et il considéra les arceaux disloqués, avec une tristesse confiante. A travers eux, et au delà de l'hystérique roidissement de ses reins mâles, il avait touché quelque chose d'éternellement vierge, les morsures étaient devenues des baisers, et les baisers étaient devenus des caresses presque maternelles, là-haut, vers le Berceau courbe et plane. Claude détourna les yeux, les ferma. Dans les vibrations de lumière persistantes sous ses prunelles, une tête chère vivait, un fort visage à chevelure d'or, et cette tête sortait d'une serge boueuse et sanglante, Ménières et Erodia étaient un seul être. L'amour, de la mort de l'un à la vie de l'autre, s'était spiritualisé, lui peut-être était mort pour qu'elle parût...

Une profusion de débris jonchait le sol, des entassements confus s'accotaient aux murailles. Claude voulut voir. De vieilles armes rouillées, des cimeterres, des casques à nasal, des fusils hérissaient leurs ferrures faussées près de grils à rougir les boulets et de canons encloués, de cottes de mailles déchirées, de cartouchières, tout un armement ancien arraché aux cadavres et rejeté avec mépris ; des monceaux de vêtements en lo-

ques gisaient, parfois gonflés de la semblance des corps sous leurs plis lourds de poussière. Des taches brunes s'y plaquaient, raidissant l'étoffe, et de ces vieilleries montait une atroce odeur de sang froidi et fade. Par les brèches on voyait, dans des terrains vagues, des ondulements réguliers du sol, des boursouflures symétriques, décelant de récents travaux de tranchées: un mot de Dessort expliqua. C'étaient les vestiges des grandes fosses creusées à la hâte, au lendemain de l'assaut. Et on avait brûlé beaucoup, les Hindous ayant réclamé. On avait empilé là les Japonais, officiers et soldats, pêle-mêle, la décomposition menaçant sous le ciel torride. On s'était mis tout de suite à cette besogne de déblayage, répugnante; Claude se représenta les scènes, comme là-bas, en Europe, autrefois, après les bombes, toute cette viande dans du linge, les brancards, les pelles, la puanteur, toute la vidange de la guerre... Il eut un haut-le-cœur, s'éloigna, puis sourit. Il fallait... Au moins, c'était de quoi faire de très admirables triomphes idéologiques, surtout maintenant qu'il *savait*. C'était à travers les corps, immanquablement, qu'on rejoignait l'Idée. Mais cette chair froide, prise à plein bras par les soldats... Il pensa au corps tiède et souple de la Visiteuse, défaillante sous lui, contre lui, eut un frisson, quitta brusquement les har-

des, les armes, les bouddhas brisés, l'étal lamentable de l'ancien Orient. Il fallait effacer tout cela, vivre dans le présent.

Le présent ! Atteindre une certitude, l'instant où l'on sait que ce qu'il fallait « se fait » et non pas « va être » ou « a été fait » ! Epuisante et unique recherche de l'homme supérieur dressé dans le déroulement incessant des images de vie ! Claude *venait d'avoir* une certitude, et déjà elle manquait de continuité, il importait qu'elle durât. Autour de lui il regarda : on préparait encore, c'était encore de l'intermédiaire, du provisoire. Quand aurait-on fini d'élaborer ! Il sentit partout un désordre, une âme mal équilibrée, comme ces palissades, ces talus, ces remblayages, ces charrois, ces gesticulations d'arpenteurs et d'ouvriers. Et toujours, cependant, toujours cette méthode européenne, exacte, géométrique, appliquant des cadres uniformes, transportant des systèmes pour l'esprit comme pour les corps, cette méthode servie par des exécutants impassibles, croyants du chiffre et de la dose, manipulant, combinant, réglant, avec des visages fermés et des mains sèches, chimistes, électriciens, meneurs d'artillerie, fils surprenants et glacés de la Modernité et du Dynamisme ! A ceux-là il fallait parler ; écouteraient-ils, occupés d'idéaux successifs, brefs et immédiats, les

paroles à haute et longue portée, les paroles synthétiques de l'effort ? Décidément, à les revoir, Claude retrouvait sa déception, les anxiétés de sa convalescence quelques mois auparavant ; et le soir même de la déclaration de Paris, alors qu'il n'avait fait qu'insinuer une idée un peu supérieure, une idée minime près de celle qui le hantait aujourd'hui, ce soir-là, comme il s'était senti seul! Mais alors, rien d'idéologique ne pouvait se discuter essentiellement avant qu'on sût le sort des forces de guerre, et dans le déploiement de ces forces toute controverse s'était calmée. Depuis, rien ; le contentement de tous, l'ivresse des fins de batailles, la fièvre... Un seul souvenir, le cri prophétique de Ménières avant sa disparition dans le coup de mine... Et puis, l'Orient vierge, la Visiteuse évoluant, d'un doigt simple, tout le génie du chef d'Occident... Et comment se faire comprendre ? Et comment, d'abord, bien se comprendre soi-même ? Car la contradiction habitait l'âme du maître, et se considérant il s'effraya ; repris malgré tout par le spectacle des siens, par les mille attaches de l'habitude, dégrisé du rêve intellectuel du Berceau vierge et redevenu homme d'Etat, il sentit bien que sa conception n'était encore que mentale, et que sa communication pratique n'était pas prête. Là-haut, lorsque son regard touchait celui d'E-

rodia, l'essence de l'Idée leur suffisait, mais ici ! Les yeux gris et insistants de Médion, les prunelles ambiguës de Dessort, l'inconnu de ces hommes, leur défiance sûrement, leurs calculs ennemis peut-être, quelque chose de fini entre eux et lui, l'alliance exaltée dans la lutte et déliée avec elle... Ces compagnons de meurtre ne le suivraient peut-être pas dans l'idée. Ils l'avaient suivi autrefois, en étaient restés à autrefois. On ne doit pas changer d'âme quand on est chef... « L'autorité du prophète dépasse toutes les autres, mais son délaissement est universel. » La chère bouche qui avait dit cela ! « Prophète ? s'avouait Claude en souriant amèrement. Au fond, quelle foi ? Je ne sais rien. »

Singulière et périlleuse conjoncture ! Fallait-il attendre le retour en Europe, espérer que le crédit du triomphe, le magnétisme du sol feraient accepter la pensée nouvelle? Mais c'était s'isoler de l'action parallèle d'Erodia. Par delà les mers, l'Orient apparaîtrait si lointain, le Berceau si théorique ! Et il y aurait là-bas d'autres projets, d'autres bâtisses, d'autres *progrès*... Non ! C'était sur la terre même du sang que la parole devait naître, tout devait se consommer là, il fallait revenir avec toute l'œuvre, avec son couronnement de pensée comme avec l'épée triomphante, dire tout d'un seul coup aux foules

d'Europe, rentrer avec une armée gagnée à l'Idée, changer les soldats en messagers de la bonne nouvelle, au lieu de méditer seul un projet à qui le retard serait mortel. « Je parlerai ici, et tout se décidera ici, se dit Claude Laigle fièrement. A moi de trouver les mots nécessaires ! Après tout, j'ai été plus loin que tous les hommes ! Et on m'a suivi. Ils ne comprendront que peu à peu, mais ils obéiront d'abord. L'annexion de l'Inde, l'union des races aryennes, l'Inde non plus haïe mais alliée, sœur contre les Jaunes, c'est encore de quoi nourrir leur activité. Erodia élaborera la conversion des Hindous, moi je la décréterai en Europe. Il faudra bien que l'on comprenne que nous allions tuer une force admirable ! »

Il résolut de s'expliquer sans retard. Le magnétisme de la visiteuse le faisait tressaillir, quelque chose de saint le jetait au devant du péril; il retrouva son énergie lyrique. l'inertie qui avait suivi la conquête et qui l'avait exténué prenait fin. La grande période mentale de l'Anarchie, la première de sa vie, la grande période de détestation des races jaunes, allaient se voir suivies d'une troisième, et définitive, d'une période d'amour et d'intellectualité ardente, plus belle, plus large. Et quelle grandeur dans l'annonciation du retour, s'il réussissait ! Ce ne serait plus le triomphe du

Tueur illustre, le triomphe séculaire et atroce, l'homme dans ses mains rouges apporterait une vie ! Il retrouverait une fois encore la volupté de saisir le présent, une fois encore avant de vieillir... « Je grisonne, et il y a bien à faire, mais suis-je assez fort ? Oui, puisque *je crois* ! s'avoua Claude ! Je vois ce qu'il faut dire, et moi seul puis le dire. D'ailleurs, c'est simple, comme tout ce qui est abstrait. J'ai détesté l'Orient, à cause du péril jaune et à cause d'idées ennemies du monde européen. Le péril jaune est anéanti, et je reconnais que mes croyances étaient mal fondées. Je ne hais plus l'Inde, je la veux nôtre. Derrière l'Orient que je haïssais j'en ai trouvé un autre ; là où j'imaginais stérilité, il y a vie, et vie parfaite, vie mentale aussi développée que notre vie mécanique. A un bout des pays de race blanche il y a force active, à l'autre force méditative. Et cette dernière est l'essentielle, car elle sauvegarde la tradition commune à toutes deux, la tradition aryenne. La limite du monde moderne, que je plaçais au seuil de l'Hindoustan, je la recule jusqu'à l'Himalaya. J'ai dompté sur cette terre ce qui contrariait ma conception présente ; maintenant que les Jaunes et leurs alliés les rajahs ne contraignent plus ce peuple, ce que je veux de lui n'est pas son obéissance passive, mais sa compréhen-

sion. Erodia l'aidera à comprendre. Moi, je dois aider les miens à accepter cet état nouveau. Je suis parti avec la haine, et par elle je reviens avec de l'amour. C'est clair. Mes ministres ne voient ici qu'accroissement colonial, main mise, profit industriel, indemnité de guerre ; c'est à moi de leur faire voir plus noblement, de leur exposer la valeur idéologique des solitaires groupées autour du Pamir, l'Idée des races blanches gardée par elles, l'Orient vierge qui *ne peut pas mourir* et qui est le vrai, au-dessus de celui des Védas et des révoltés de 1856. Voilà une politique sur un lyrisme. Ils souriront peut-être, mais nous verrons. » Il s'isola quelques jours, méditant, hanté de la Face diaphane, forte sous les cheveux luxueux, la face d'Erodia, de Ménières, unifiée en celle de l'Aventure. Maintenant elle déliait, cette figure svelte, au ciel métaphysique, des gerbes de vérités colorées et éclatantes, et ces vérités voulaient fleurir en plein azur, entre le saphir du zénith et le sang du sol, puissamment... Il se décida.

Tout d'ailleurs semblait solliciter un dénouement. L'enfièvrement intérieur de Claude Laigle lui laissait toute sa lucidité d'observation ; il remarquait l'air préoccupé de Médion, l'air subtil et attentif de Dessort, leurs réticences, leurs questions retenues avec peine, leur froideur. Ils

étaient trop fins pour ne pas pressentir la transformation de la pensée du maître, et malgré la hiérarchie morale établie dans l'Anarchisme et respectée strictement, le long séjour en Hindoustan, la vice-royauté étendue immensément, l'énervement de la guerre et des organisations leur donnait une liberté d'allures plus grande qu'aux conseils d'Europe. Eux aussi s'étaient développés, affirmés dans leurs théories, eux aussi étaient des forces, adjacentes mais individuelles, et l'intérêt de la belle lutte passionnait Claude. Il comprenait bien qu'il avait été davantage le maître avant la déclaration de guerre, alors qu'il n'y avait qu'un projet et qu'il en était l'âme ; depuis ces hommes avaient contribué fortement à la réussite, ils s'étaient approprié la pensée et l'action du promoteur, l'Aventure leur appartenait comme à lui. Il allait se présenter à eux en s'autorisant moins d'un prestige maintenant partagé que du mystère d'une autre conception vierge encore en son cerveau. Ainsi s'élaborait le second degré de la conquête. Après la montée passionnante du départ jusqu'à l'assaut de Delhi, la descente de l'Aventure, entrevue aux yeux d'Erodia lors de sa première rencontre, plongeait dans les régions mentales sous l'apparente inertie succédant à la guerre, puis s'arrêtait au Berceau ; et maintenant elle allait re-

monter, l'Aventure devenue idéologique, et s'en retourner avec l'armée vers l'Occident, ayant touché la terre inoubliable.

Des jours passèrent en consultations précautionneuses, en réglementations d'urgence, en soins diplomatiques, comme si les adversaires se dérobaient devant les paroles décisives. Ils s'observaient aux conseils, et, comme jadis, l'impassible général de Trénan restait silencieux entre eux, avec son grand air froid et ironique, interjetant de rares phrases polies et mordantes. Le vieillard terrible s'usait au dedans, la vie se retirait de cette face d'ivoire, les longues mains précises ne tremblaient pas, mais se posaient comme mortes sur les genoux pointus. La tête rasée, aux yeux bleus cruels, était celle d'un prêtre décidément, du prêtre d'un culte maintenant abandonné. Une voiture promenait continuellement le vieillard parmi les parcs d'artillerie, au long des canons rangés ; il ne pouvait presque plus descendre, marcher, mais il se penchait, étendait les bras, touchait les culasses des pièces au passage, maniait des fusées et des détonateurs, obsédé de balistique et d'explosifs, mourant de sa passion pour l'obus, maintenant que cette *idée* effrayante, son idée à lui, ne sautait plus hors de sa volonté vers des horizons. Claude considérait cet homme avec une indéfi-

nissable pitié. Et Dessort et Médion étaient changés, eux aussi ; le sourire féminin du socialisateur se crispait, les yeux veloutés s'étaient ternis, et la face de l'ingénieur était amincie, les tempes creuses, le front strié, l'ossature du nez plus sèchement saillante. Et Claude lui-même se sentait las, bien que plus jeune : la névralgie au cœur revenait de temps à autre... Seules les voix étaient restées pareilles. Oh! lendemains de lutte dans l'âge mûr! Et que l'Europe était loin..! Tous se considéraient avec estime et crainte, n'osant commencer, dire la chose qui allumerait tout. Et elle fut dite cependant, toute seule elle se dit, parmi des futilités, un soir, comme on réglait un arrangement de colonisation, des permissions à octroyer pour des comptoirs, des factoreries à établir sur la côte de Guzerate. Dessort insistait, montrait certains avantages économiques et industriels, et déjà plusieurs fois le dictateur avait répondu : « Accepté », d'un ton indifférent, la pensée absente, lorsqu'une phrase de Médion lui fit lever la tête :

« Et puis, pour les postes de la vallée de l'Indus, l'endroit désigné est excellent. Il faut même un camp retranché, la surveillance est importante. Ces populations remuent encore, nous avons déjà eu assez de mal à nous rétablir à Bombay, redevenue ville hindoue en quelques

années, après l'expulsion des Anglais. Il faut que tout cela cesse une fois pour toutes, que les Européens soient maîtres; et je songe aussi au haut Indus et à la région du Kashmir. Il y a là des germinations d'idées, malgré tout, qu'il faudrait rendre impossibles, en outre des profits à tirer des mines et des salaires restreints...

— Je n'accepte plus, dit Claude, nettement. Vos expressions, Médion, sont celles d'un dominateur. Ma pensée est différente ; je veux des alliés. Je veux qu'on ne profite de la restriction des salaires que dans une mesure compatible avec la vie simple des autochtones, mais pas d'exploitation. Nous n'avons pas fait la guerre uniquement pour enrichir les commerçants. Et puis nous ne nous entendons pas, je le crains, quant aux « germinations d'idées. » Je n'aperçois pas ces idées comme vous les apercevez.

— Cependant, dit Médion, ces gens-là...

— Ce ne sont pas « des gens, » Médion. Vous négligez l'ethnologie, un peu trop pour un physiologiste. Ce sont des Aryas, des nôtres, et je désire les traiter comme tels, avec des lois commerciales analogues aux nôtres, et des droits à établir.

— Votre conception de l'européanisme est donc bien modifiée ? répliqua Médion.

— Et votre conception de l'individualisme

anarchique ? repartit Claude Laigle. Revenez-y, vous l'oubliez un peu.

— J'ai assez aidé à la rendre possible politiquement...

— Moralement.

—... Non pas : moralement, c'est votre affaire, mais moi c'est politiquement... pour ne pas l'oublier, dit froidement Médion. Mais je ne la considérais jusqu'ici qu'applicable à la Confédération d'Europe centrale, et non à ses ennemis.

— Vous voulez dire les Orientaux ?

— Evidemment, puisque c'est pour sauvegarder l'individualisme anarchique contre les entreprises du fatalisme oriental que nous vous avons suivi ici.

— C'était surtout pour sauvegarder les intérêts matériels de la modernité contre une coalition des Jaunes que vous avez accepté la guerre, et c'est à ces intérêts matériels que vous avez toujours pensé et que vous pensez encore, dit Claude.

— Soit, je parlais à votre point de vue abstrait.

— Reprenez le vôtre, Médion. Le mien a changé. Je ne considère plus les Orientaux de la façon première, et je sépare nettement les Hindous du « péril jaune. »

— Ils marchaient contre nous avec les Japonais appelés par leurs rajahs.

— Je ne parle pas de l'Orient des rajahs. Celui-là est fini, et le fatalisme aussi. Je parle d'un Orient nouveau, ayant une pensée propre, et servant à mieux qu'à enrichir nos colons. J'accepte cette pensée aujourd'hui, et c'est pourquoi, loin de m'effrayer des « germinations d'idées, » je m'oppose à la création de camps retranchés, surtout dans le haut Indus.

— Je commence à entrevoir, dit tranquillement Médion, que cette... pensée et sa pénétration sont sans doute le résultat de votre voyage récent.

— Oui, dit Claude en se levant, pâle et tranquille aussi. Je n'ai pas voyagé, moi, pour étudier uniquement, dans le haut Indus, ce qu'on pourrait établir de camps ou de manufactures.

— Je n'avais d'ailleurs pas l'intention d'en établir plus haut, dans les régions désertes du Pamir, par exemple. Il n'y a pas de commerce possible là. Et puis cela pourrait troubler les communautés, dont les idées vous agréent, métaphysiquement parlant.

La voix de Médion ne décelait aucun sarcasme, et pourtant il y eut un silence terrible. Dessort, après quelques secondes, intervint, conciliateur :

— D'ailleurs, dit-il, il s'agit d'exploitations minières à protéger, et il n'en peut être question au Pamir. Les projets concernent des régions plus basses...

— Peu m'importent les mines, interrompit Claude Laigle sèchement.

— Quant aux camps retranchés, reprit Dessort, il s'agirait d'emplacements fort éloignés, en somme, du haut Indus, à mi-route entre la côte et le Kashmir...

— Eloignés ou non, je n'en vois nullement l'utilité réelle, fit le dictateur. Les postes distribués du Guzerate à Delhi et à Cawnpore suffisent à une suprématie militaire, que les provinces du Nord ne sauraient d'ailleurs nous disputer, n'ayant pas d'armées. Les sources de l'Indus et du Gange peuvent rester libres de surveillance, et quant à la surveillance des idées, puisque cette expression a été prononcée, j'ai déjà dit que les idées venues du Pamir ou d'ailleurs ne me paraissaient pas contradictoires aux nôtres. Il est inutile de vouloir les isoler de l'Inde centrale par un régime militaire, qu'il s'installe dans ces régions mêmes ou plus bas, entre elles et le Dekkan. Cette contrainte, déguisée ou avouée, ne me convient point.

— Mais il ne s'agit point précisément d'une contrainte de ce genre, objecta Dessort ; le pro-

jet concerne simplement la prévision de retours offensifs dangereux pour la sécurité des industries.

— Vous savez bien que ces retours offensifs ne peuvent se produire dans les régions hautes, dit Claude Laigle. Et je sais comment, à cette surveillance matérielle, coûteuse et superflue par elle-même, s'en adjoindrait vite une autre, avec vos préfets et vos théories. Pensez-vous que je ne sente point votre pensée, à Médion et à vous? Pensez-vous que je ne devine point la préoccupation mentale qui vous hante depuis mon voyage et qui reparaît dans vos soucis du détail?

Ils se regardèrent tous trois.

— Il en est bien une qui vous hante aussi depuis ce même voyage, prononça nettement Médion. Eh! bien, oui, nous avons quelque chose à nous dire; votre idée frôle la nôtre de trop près, j'imagine, pour que nous ne les confrontions pas.

— J'y suis prêt, encore que je ne sache si vous l'êtes, dit dédaigneusement Claude Laigle. Je pourrais ne parler qu'en Europe, aux légats de la confédération, mais je contenterai plus tôt votre curiosité...

Il s'interrompit, considérant les deux hommes. Ils étaient assis, le regard froid, toute l'at-

titude défensive et crispée. Quelque chose de tragique passa, Claude eut un haut le corps.

— Est-ce votre curiosité, ou votre sommation, que je dois dire? Vous semblez attendre... Prétendriez-vous me juger? Je ne sais quelle indéfinissable expression m'étonne dans ces yeux que vous levez sur moi. Je puis me taire.

— Vous ne devez de comptes qu'à l'assemblée des légats, répondit simplement Médion.

— C'est exact, mais je crois parler ici à des collaborateurs, à des amis... Allons! Médion, Dessort, dit Claude Laigle avec brusquerie, que ce ton cesse entre nous, ma pensée est toute de paix, et si nous ne sympathisons pas, estimons-nous, et ne parlons pas de comptes à rendre. Vous étiez plus proches de moi durant la conquête, parce que nos logiques s'y accordaient; mais à présent il s'agit de la continuer, de l'accomplir intellectuellement, et votre appui m'est plus précieux peut-être que jamais. Oubliez le dictateur, voyez l'homme. Oui, nous avons quelque chose à nous dire. Vous avez pensé, à part de moi, et j'ai pensé à part de vous. Rapprochons nos conceptions, apportons aux légats un système unifié, un résultat moral auprès du résultat matériel. Ce que m'a révélé mon voyage, je vais vous le dire, et après nous examinerons ensemble ce que peut être l'avenir.

Il se leva, résolu, et parla. Longtemps il parla, avec une éloquence emportée, l'énergie d'une conviction lucide, un déroulement infini d'images et de pensées ornant une idée centrale, l'idée du Berceau orientant le modernisme, lui enlevant sa haine et sa sécheresse, créant, au-dessus du culte du progrès mécanique, le culte de la race Aryenne, donnant à la guerre une conclusion plus hautaine, un épanouissement de sensibilité et d'amour, une tradition de simplicité ethnologique soutenant enfin une certitude pour tous, un retour aux lois primordiales de l'évolution. A grands traits violents et ardents il précisa cet idéal moderne, sauvegardé par les solitaires de l'Orient vierge, et sans qu'il prononçât le nom d'Erodia, ses paroles, adressées à la beauté des forces de vie, tremblaient de passion et de tendresse comme s'il eût tenu, dans ses mains ouvertes sur le vide, le corps même de la Visiteuse devenu l'immatérielle enveloppe de l'Aventure. Quoi qu'il fît, son cœur débordait son esprit, l'un vivifiant l'autre — et il ne sentit pas que cette expression voluptueuse dont il ornait la vérité logique le perdait! Les deux ministres, pensifs, l'écoutaient moins qu'ils ne le considéraient, pâle et enthousiaste, vibrant tout entier de cette grande sonorité intérieure qui montait du fond de lui, et dont le jaillissement brûlant

venait se cristalliser sur leurs âmes froides et impénétrables. Il en eut parfois l'intuition, s'exalta dans toute sa nature combative et fervente, voulut vaincre cette antipathie muette de son lyrisme par plus de lyrisme encore, soudain saisi du démon de la parole, et faisant abstraction de lui-même, de la persuasion entreprise, de l'hostilité pressentie, il céda à cette perversité supérieure, il dit tout, devenu prophète, extasié de la beauté en elle-même, avec l'exclusivisme de l'homme de rêve qui toujours ouvre un abîme entre le monde et sa vision. L'Asie entière se vengea dans son ivresse fatale et admirable, reparut vivante en ce fils enfin revenu, incarna en lui ses siècles contemplatifs, l'immensité de ses ciels torrides, l'immortelle renaissance de ses métaphysiques méditées parmi les palmes! Et les deux modernes, à travers les paroles du maître, l'entrevirent, elle, leur ennemie, la reine luxurieuse du monde ancien, dressée une fois de plus en face de l'irréconciliable Occident en la personne de cet homme pâle qui les avait menés jusqu'à l'idole et en devenait le prêtre, séduit lui aussi par le mirage éternel! Une exaltation les saisit aussi, mais inverse, l'intuition qu'au-dessus de trois corps se jouait le drame invisible de deux vérités essentielles et contradictoires, l'antagonisme ori-

ginel de l'acte et du songe que savent seules résoudre les lois abstraites de l'univers, et qu'il n'est pas donné aux êtres humains d'unir. Et chacune des phrases de Claude éveilla en eux un écho d'une conscience dissemblable, augmenta le sentiment irréparable d'une antinomie, dévia de plus en plus les deux conceptions surgies d'un même fait de conquête. L'éloquence du maître agit sur eux, mais en les faisant se souvenir du fond même de leur vie adverse, et la brisure serpentante depuis des mois dans ces trois âmes hautaines et silencieuses éclata tout à coup, devint gouffre! La Parole agissait au-dessus de tous, simplifiant la situation par le divorce des voies individuelles. Et entre les deux hommes assis et celui qui, debout, prononçait la rupture définitive en invoquant l'union, la sensation de la mort intellectuelle monta, plana, flotta inerte comme le grand vieillard épuisé qui, force matérielle éteinte devant ce conflit de forces mentales, écoutait muettement dans son fauteuil, attendait qu'on décidât de lui, les mains tombantes, la face glabre aux froids yeux gris penchée sur le collet d'or...

Le dictateur se tut.

Durant plusieurs minutes, personne ne remua. On eût dit que tous attendaient qu'un être invisible fût sorti. Et Claude, confusément,

sentit que c'était l'amitié ancienne qui s'en allait, lentement, avec les vibrations des paroles irréparables. Les faces des deux ministres demeuraient glaciales, figées dans l'attention. Les prunelles insistantes de Claude cherchaient en vain les leurs. Et à mesure que se dissolvait le spectre irréel, les paupières se relevaient, comme soulagées. Les yeux enfin se rencontrèrent, les lèvres de Médion s'entr'ouvrirent, il dit :

— Est-ce tout ?

— Oui, dit Claude Laigle, acceptant le terrible doute.

Dessort leva une main, balancée selon sa coutume au rythme de sa voix nonchalante :

— La très considérable conception qu'est la vôtre, maître, me semble, quelque lustre qu'y ajoute votre éloquence, dévier singulièrement du sens même de notre effort initial, et se fonder peut-être sur une appréciation, dirai-je hâtive ? de l'esprit oriental. Je ne contredis point à l'utilité des hypothèses, jusqu'à la mise en demeure de les résumer dans un fait. Et il s'agirait ici d'une si considérable modification d'idées, qu'elle nous amènerait presque immédiatement à des faits, privilèges concédés aux Hindous, participation, même, aux consultations fédératives, car enfin, si je vous ai bien compris, il ne s'agirait pas seulement de droits matériels, mais

de droits de mentalité. Or, j'avoue que l'âme de ce pays, même dirigée par l'influence occulte des communautés du Nord, ne me paraît pas, au moins d'ici longtemps, assez nettement compatible avec l'âme européenne pour que nous puissions en présenter aux légats, à notre retour, une garantie permettant la concession immédiate des droits intellectuels. J'ajoute même que cette éventualité est lointaine, et qu'en tous cas il siérait d'attendre, de la part des communautés, une plus complète assurance de visées identifiées aux nôtres...

— Attendre... gagner du temps... Non, dit Claude. Je n'aurais pas parlé si je ne sentais que ceci doit être réglé tout de suite. Il y a liens, du fait même de l'Idée-mère de mon projet, et plus on attendrait, plus ces liens seraient difficiles à renouer. C'est immédiatement après la ruine de l'Inde ancienne que nous devons éveiller le sentiment de l'Inde nouvelle et quitter l'attitude ennemie à son égard. Quant aux communautés, je puis prononcer que j'en réponds. Je vous l'ai dit en quittant le Pamir, l'alliance est faite, mentalement. Que pense Médion?

— C'est bien simple, dit Médion. Je pense qu'il n'y a ici qu'hypothèse, et encore hypothèse, et que nous ne pouvons pas revenir devant l'Europe, qui s'est saignée à blanc depuis deux ans

pour une idée proposée par nous tous, pour lui déclarer que cette idée ne nous convient plus et lui proposer en échange une hypothèse.

— J'ai pensé exprimer une vérité, repartit Claude Laigle.

— Une vérité de quel ordre? Une vérité de fait?

— Non. Une vérité de mentalité!

— Elle ne se relie pas, jusqu'ici du moins, à une vérité de fait; et ce genre de vérité, je l'appelle métaphysique, c'est-à-dire intéressante, séduisante, mais nulle. Oui, nulle, et on voit bien qu'elle est née ici, dans ce pays qui n'en peut produire d'autres et qui est mort de cela autant et plus que de nous.

— Il n'est pas mort, et c'est même à sa vie nouvelle que je vous convie.

— Oui, je sais, l'Orient vierge... Mais l'expérience a assez duré, depuis des siècles. Ce pays propice aux enchantements change aisément de formes; la conscience occidentale verra le monstre ancien sous la face neuve. Elle verra que votre « vérité mentale » est le songe d'un été, et elle n'a que faire de ces sortes de songes.

— Le songe d'un été? dit Claude Laigle fièrement. Je vous entends. Insinuez-vous que j'apporte ici les conseils d'Erodia? Allons, dites-le, osez!

— Je ne fais pas entrer dans une discussion aussi grave la considération d'une femme, qui d'ailleurs est intelligente et qui, bien dirigée et bien surveillée, peut nous servir plus tard.

— *Nous* servir ? Qu'entendez-vous par *nous* ?

— J'entends *encore* l'Europe, vous et tous les nôtres, dit Médion.

— Et moi je ne l'entends plus ainsi.

— Nous... et vous, cela fait donc deux, maintenant ?

La phrase simple et terrible tomba entre les trois hommes. Dans son coin, le général de Trénan tressaillit faiblement. Médion et Claude se mesurèrent du regard, ennemis.

— Voilà une phrase de trop, Médion.

— Vous m'avez forcé à la prononcer, Claude Laigle.

— Vous me comprenez mal. J'ai parlé trop tôt, je le crois, tout à l'heure. Quant à Erodia, voici en quoi *nous* et *vous* cela fait deux, comme vous dites ; elle ne me *servira* pas comme vous pensez qu'elle vous serve. Elle est en dehors d'utilisations, elle n'a pas à se faire la propagatrice de vos idées ni des miennes, elle est et restera libre. Mais il se trouve que sa pensée et la mienne s'accordent, et agiront séparément.

— Cela se trouve bien, quant à votre hypothèse. Mais quant aux faits, si les communautés et celle

qui les mène ne se font pas en Inde les courrières de l'esprit moderniste occidental, en effet elles ne serviront de rien, mais pas plus à vous qu'à nous. Elles végéteront. Et l'Europe trouvera bon qu'on les surveille, oh! sans rigueur, simplement pour éviter les singulières tentatives auxquelles l'inertie peut pousser des consciences trop chercheuses, les... matérialisations possibles qui peuvent tenter des cerveaux trop échauffés de métaphysique solitaire.

— Est-ce en votre nom que vous parlez?

— Je crois parler, cette fois, au nom de la Confédération tout entière, de son besoin de paix, de sa fatigue des rêves succédant aux rêves et la jetant dans des aventures alors qu'elle devrait se fortifier sur place.

— Toujours votre refus d'idées générales, alors? Vous n'avez pas avancé depuis notre conversation de Paris, le soir du vote de guerre?

— J'ai avancé dans mon sens, et vous dans le vôtre.

— Ainsi, votre « univers de chimie », votre science, votre occidentalisme exclusif, et rien de plus?

— Eh! on est idéologue ou on est chef d'Etat! prononça sèchement Médion.

— Eh! bien, soit. Nous verrons si l'on ne peut

pas être l'un et l'autre ensemble. C'est mon Idée même que vous refusez ?

— L'Europe refusera aussi, je vous l'assure ; inutile d'aller au devant d'un désaveu. C'est l'Anarchisme même que vous compromettriez si vous persistiez.

— Qu'est-il, cependant, sinon une idéologie ?

— Devenue Etat, et réclamant des faits. Les Parlements ont sauté, voilà un fait. Nous avons ruiné le péril oriental pour pouvoir travailler tranquillement chez nous, voilà un second fait. Ne nous excitez pas à sortir de chez vous au moment où nous allons y entrer, ce serait un troisième fait, mais qui annulerait les deux autres. Voilà ce que dira l'Europe, et vous n'irez pas contre sa volonté, car vous êtes le maître, mais vous pourriez ne plus l'être si elle refusait de vous suivre.

— Elle a eu foi en moi.

— Elle ne l'aurait plus. Je regrette d'avoir à vous dire de telles choses.

— N'insistez pas, Médion. Je sens, je sais ce que vaut ce regret.

— Il est sincère, Claude Laigle. Mais vous nous menez trop loin, et je ne puis qu'attribuer à l'influence de ce ciel pernicieux et de ce maudit sol où ont germé les systèmes abstraits un égarement cérébral auquel une femme n'est pas étrangère.

— Ah! vous y revenez!

— Je répète que, par « une femme », je désigne l'Idée détestable qu'elle représente. Le reste ne me concerne point.

— Mais avouez-le donc, cria le dictateur, que vous haïssez l'Orient vierge autant et plus que l'ancien, parce que vous en avez peur!

— Oui, j'en ai peur, du monstre antique aux visages multiples, puisqu'il déforme un homme tel que vous. L'Occident est irréconciliable avec cet Etat que vous rêvez d'agrandir. Partis ou non de votre Berceau, nous n'y retournerons pas en pensée, nous nous sommes fait là-bas une vie nouvelle. Qu'il reste désert! Et que ses solitaires métaphysiciennes, dont la correspondance secrète est si zélée, ne parlent pas trop haut pour la sécurité de leur phalanstère! Vous demandez si je le hais, cet Orient mal tué qui renaît et qui vous absorbe? Oui, je le hais, comme les lois abstraites qui contrarient la volonté active. Et vous, est-ce que je me trompe, avouez-le donc, que vous haïssez maintenant l'Occident?

— Médion!... intervint Dessort effrayé. Mais Claude Laigle, sursautant, criait au ministre devenu juge :

— Eh! bien oui, je le hais, puisqu'il est tel! Je le hais, votre modernisme, votre monde étiqueté, réglé, vautré devant je ne sais quel pro-

grès mécanique, quel idéal de science exacte torturant la pensée, édifiant un ordre et une harmonie sur un silence de sang! Après les rois, après la bourgeoisie, après la tyrannie de l'argent, voici la tyrannie du Dynamisme. et je ne la détesterais pas? Mais elle est comme les autres. elle tue égoïstement comme les autres, elle a le chiffre pour fétiche comme les autres avaient la couronne, le bulletin de vote ou le chèque, et ce que vous appelez progrès, c'est de prendre un joujou hideux à la place de ceux qui ont trop servi! Votre science tuant la sensibilité, je n'en veux pas, votre vie morcelée en formules, je n'en veux pas, vos villes d'aluminium, où, sous les clartés électriques, passent des faces fermées et inexorables, je n'en veux pas! Votre Occident, avec sa barbarie réglementée, privée même de l'instinct libre qui la faisait belle ici, je le refuse, vous pouvez l'arranger, à votre guise, avec vos compas, voir dans vos cornues avec quels oxydes vous transformerez sa pourriture en bonheur! Mais si je devais avoir accepté le pouvoir et toutes les responsabilités de ma vie pour être le grand meneur de vos mécaniques, le comptable de vos équations dérisoires, je m'en irais en éclatant de rire, tant je vous trouverais plus ridicules qu'odieux, vous tous, ingénieurs, peuplade bizarre de la géomé-

trie que je traiterais comme fit Gulliver ! Est-ce qu'il vous a donc fallu attendre jusqu'à maintenant pour comprendre que je voulais faire avec vous quelque chose d'inouï ? Le soir de la déclaration de guerre, quand j'ai dit que le sublime d'une politique était de réaliser un rêve, vous n'avez pas compris, et vous vous êtes jetés tout de suite sur l'Aventure, pour donner le beau rôle à vos torpilleurs, à vos téléphones, à vos gyroscopes, à tous vos moyens dont vous faites des buts, et aussi pour enrichir les négociants, vous offrir en grand le vol colonial, porter sous d'autres ciels le prestige du moderne comme vous le concevez, le monsieur strict, avec son binocle, son calepin et sa syphilis! Et vous pensiez peut-être qu'après vous avoir menés à la guerre idéologique contre les Parlements, je vous dédommageais en permettant à votre avidité cette vaste galimafrée, sous prétexte de vous protéger, de vous permettre l'élaboration réfléchie d'une conscience nouvelle? Allons donc ! Vous n'avez rien compris à ce que je vois, mais je porte devant vous des forces plus hautaines que vos perfectionnements techniques, et vous comprendrez, ou vous céderez, ces forces-là ne seront pas démenties, elles auront raison malgré vous, j'userai le reste d'une vie, dont je me moque si elle doit être la

vôtre, à vous les crier, à vous les prophétiser ! Je m'adresserai à ce qui est éternel dans l'homme, au cœur, à l'instinct, et je m'adresserai aux parties basses si la mentalité a été trop empoisonnée par vos dogmatismes, mais il faudra bien que votre fétichisme du chiffre, vous qui parlez du mien, s'en aille avec les autres, dans la boue rouge où croupissent les idéaux usés, fumier sous l'humanité ! Ah ! vous insistez jusqu'à ce que je parle selon moi-même, et vous voulez que je dise enfin ce que je pense depuis longtemps de la façon dont l'Europe, du moins celle que vous machinez, use de l'Anarchisme que je lui ai donné, et vous croyez que je vais accepter que sous elle tout continue à marcher comme avant, les petits trafics, les petits formulaires, les méthodes transportables, tous vos outillages de progrès ? Eh ! bien, vous savez à présent que penser. Nous avions, en venant ici, un enjeu, l'Inde. Nous en aurons un autre là-bas, nous verrons qui, de vous ou de moi, soulèvera cette grande masse d'hommes englués d'erreur et la rejettera vers l'aval du fleuve de vie ! En attendant, je suis encore le maître, et je sais où je vais. Vous tairez vos soupçons, vous plierez jusqu'à mon retour en Europe, et vous m'obéirez !

Il s'arrêta net, terrible. Médion et Dessort, impassibles, s'inclinèrent. Et soudain, une voix

qu'ils reconnurent à peine s'éleva derrière eux, balbutiant :

— L'obus... l'obus... était une garantie... C'était bien la peine...

Ils se retournèrent. La face exsangue du général de Trénan, penchée sur le collet d'or, montrait des yeux vitreux, les prunelles grises voilées à demi sous l'étrécissement des paupières, les lèvres minces devenues incolores. Le grand vieillard maigre défaillait après l'œuvre faite. Ils s'approchèrent :

— ..... Une garantie...

Il eut un rictus, resta inerte. Dehors un fracas subit s'éleva, un grondement sourd de batteries montées passant au galop : le sol trembla, et les mains pendantes du cadavre, les longues mains de cire, à cette vibration remuèrent un peu.

# XI

## L'ELLIPSE

Les obsèques véritables du général de Trénan devant avoir lieu au retour en Europe, aucune cérémonie, hormis un embaumement en présence de quelques muets témoins, n'annonça officiellement que le maître des artilleries était mort. Le hâtif aménagement des forts, les multiples soucis d'administration atténuèrent l'effet de cette perte ; déjà sur l'armée planait l'idée de la réintégration en Occident, de la conquête terminée. Le soldat s'effaçait devant l'élément civil, le colon et l'ingénieur prenaient son rôle, et la disparition du généralissime frappa moins les

esprits. Il n'y eut aucun éloge funèbre, hormis les formules de l'ordre du jour, et un silence s'imposa. Claude, absorbé, s'isola, laissant aux ministres l'expédition des affaires courantes. Avec le grand murmure du désarroi matériel qui partout s'agitait, sa volonté chancelante sentait bruire en elle une désagrégation. Pour se ressaisir il s'enferma.

L'accumulation des circonstances décisives montait autour de lui, l'étouffait et le maintenait debout tout ensemble. L'Aventure démoniaque, vivante et criante en lui-même, demandait sa solution, se développait à l'extrême sans se soucier des ravages intérieurs, et il la sentait tressaillir dans sa chair comme un enfant, ou comme les millions de microbes d'une maladie prête à éclater. Il n'y avait plus rien à différer, tout s'imposait, tout arrivait à terme, les hypothèses étaient périmées, la vie avait simplifié terriblement les choses. Le bouquet irréel de vérités, déliées par l'Idée au ciel métaphysique, avait laissé tomber ses fleurs, la germination en était épanouie, insistante, dévorante, et il fallait mourir dans la torpeur de ces parfums ou arracher une fois de plus la gerbe, d'un poing maître. La situation était complexe, mais tellement synthétique que le système mental de Claude s'y adaptait avec une précision absolue,

et qu'il avait le sentiment d'être confronté, sans espoir d'échapper mais aussi sans duperie, avec le double obstacle matériel et intellectuel. Au moins cette netteté du péril le maintenait-elle roidi avec un regard clair pour envisager son désespoir : au milieu même de son angoisse, la perversité de la logique créait en lui une étrange joie, l'ivresse de vivre intensément, exceptionnellement, un drame à proportions inconnues dont il était l'acteur essentiel. La cérébralité le tuait en l'exaltant. Il se sentit acculé, se concentra.

Que faire? En amenant l'irréparable explication entre les ministres et lui, avait-il dénoué la situation ou l'avait-il murée à jamais? Le problème était au moins posé : mais la solution négative n'était-elle pas prononcée du même coup? Tout était-il fini, ou tout allait-il commencer? Il fallait parler, évidemment, et Claude ne regrettait rien, sentant que les tergiversations, indignes en elles-mêmes et répugnant à sa nature, eussent été d'ailleurs inutiles et même nuisibles. L'Idée nouvelle était de celles qui n'admettent pas de petits moyens et qui se présentent totalement, ou jamais. C'était donc selon sa noblesse, sa logique et son avenir que Claude avait agi en parlant. Mais il sentait bien aussi que le refus des ministres était décisif, et

que l'âme européenne, progressiste et moderniste, avait passé dans leur réponse; il n'y avait pas eu querelle de ministres et différend de raisonneurs, mais antagonisme formel de races. L'Europe ne ratifierait pas — ou il faudrait l'y forcer — ou se démettre. « Dictateur pour les avoir servis dans leurs intérêts, et démissionaire lorsqu'il s'agirait de leur expliquer l'idée-mère de tant de fatigues? Allons donc! se disait Claude révolté. J'oublierais trop l'ancêtre Nietzsche et « l'aristocratie des maîtres ! » Je lutterai — comme les souverains du vieux temps, mais en anarchiste vrai. Ces gens-là, au fond, sont restés socialistes. C'est l'habitude mentale des masses qu'ils dressent contre moi ! » Et il s'avoua qu'il les devançait. La face d'Erodia parut dans son âme : «... L'autorité du prophète dépasse toutes les autres, mais son délaissement est universel. » Eh ! bien oui, prophète, et prophète moderne, choisissant entre l'autorité et le délaissement! Il accepta intérieurement l'alternative. « Qu'est-ce que cela peut me faire ? Je n'ai plus rien à perdre, si je perds ma conception ; ils comprendront et céderont, ou je... cesserai. » La vie, avec des formes violentes, comme au temps des bombes, comme à la prise de Delhi, éleva dans son âme un paysage impitoyable. « Après tout, j'ai lutté seul ou presque contre les Parle-

ments, quand j'étais jeune, je recommencerai bien, individu menant des collectivités. Et serai-je sans adhérents? C'est à savoir. » Alors? la révolution des maîtres après celle du peuple? « Eh! s'il ne comprend pas, tout de même... pourquoi pas? Il me semble que c'est maintenant seulement que je me reconnais anarchiste! Les maîtres, cela s'appelait les patrons autrefois; mais je suis contre les patrons matériels, pour les patrons idéologiques. Voilà une religion à la façon du calendrier positiviste, c'est un peu bête, mais les gens ne trouvent bien ce qu'on veut leur imposer que quand c'est d'une forme bête... »

Il sourit, tristement, écoutant les deux voix contradictoires, la masse, l'isolé, les brutes d'où germe tout, le stérile qui comprend et qui mène les brutes, l'antinomie qui pourrit les sociétés depuis l'ère première. « Et puis quoi? Ce sera encore le sang, ils tueront les maîtres; toujours on tue les maîtres et pourtant c'est l'instinct de tout anonyme d'être maître. Est-ce ma faute s'ils me mènent là? Ce n'est pas moi qui réclame, c'est l'Idée qui veut, et les idées valent mieux que les hommes, mieux qu'eux et mieux que moi. Seulement il faut toujours les atteindre à travers la chair, les extirper salement, comme les enfants, dans le sang... Toujours cette glu rouge, qui colle, et qui fait

glisser aussi les forces les unes sur les autres... Ce n'est jamais propre, dès qu'on agit. Ça, ou subir, avec, dans le ventre, un tas de pensées qui veulent sortir et qui vous traitent de poltron... » Il sentit bien qu'il n'était pas maître de choisir, que chez lui l'idée était identifiée à l'instinct, qu'il ne pourrait pas plus l'étouffer que sa respiration. « Tant pis, tant pis, cela sortira. C'est à moi de voir à ce que cela ne coûte pas trop cher, à ce que l'accouchement ne soit pas trop immonde. Ils attendent, là-bas, un autre enfant que celui que j'avais promis. Eh ! bien, on peut se tromper ! J'expliquerai, voilà tout. Déshériteront-ils l'enfant parce que le médecin en avait présagé un autre ? J'ai bien peur qu'ils ne veuillent rien entendre : avec leur *modernisme*, ils s'imaginent que l'Orient leur est antinomique... Tout cela, c'est encore des questions de costumes. Le modernisme, pour eux, c'est toujours la redingote et les phonographes ; le modernisme compris ainsi, comme c'est stupide ! Dire que j'y ai cru, moi ! Oui, j'y croyais, malgré tout, je sens bien que je suis prisonnier des habitudes de Paris, du décor ! Ah ! le décor ! Mais au moins j'en serai libéré à présent : eux en restent là. Ils veulent bien donner les machines et le chapeau haute-forme aux Orientaux, et ça ne me gêne pas, mais quant à

admettre les Orientaux comme leurs, jamais! Ils invoquent des droits de conquête, l'argent à soutirer des trafics coloniaux. Ils octroieraient noblement le téléphone et l'habit noir aux Hindous, en leur faisant observer que c'est par grâce, et encore ne serait-ce pas par désir de leur donner mieux que ce qu'ils ont, mais par esprit de domination, de nivellement, par socialisme toujours! Et ils croiraient, car ils sont dupes d'eux-mêmes, avoir apporté ici l'âme et le génie occidental! Ah! négociants, comptables! Et le fond de cela, c'est toujours la vieille haine des idées, toujours l'exécration de ces meneuses secrètes qui les font, comme le sperme, dans le ventre du bourgeois, prépare sa descendance, et qui sont toujours obligées à la fin de sortir avec violence, dans le sang... Tout ça tourne dans le même cercle! Et il n'y a pas de raison pour que ça finisse, c'est ça la grandeur de l'humanité, c'est avec ça qu'il faut faire des choses! »

Il s'abîma dans des projets successifs. Lutter de front si l'Europe s'obstinait? Dangereux et pas pratique. Il faudrait alors rassembler l'aristocratie des maîtres, fonder un Etat dans l'Etat? Alors, autant le fonder ici! Il entrevit la blancheur des communautés, parmi les roches roses et les palmes, les sables du Pamir ayant la couleur du corps, Erodia, un royaume inaccessible

conservant la tradition des races blanches à leur Berceau même, eut envie de tout lâcher là-bas, aux pays de machinisme, défaillit au rêve de bonheur puis sursauta. « Ah! mais non! Si je reviens au Berceau, ce n'est pas en enfant prodigue, seul et nu; Erodia me demanderait ce que j'ai fait des fils, elle me repousserait, cela donnerait tort à l'Idée, la risée de l'Europe arriverait jusqu'à nous, et si nous y résistions l'Idée n'y résisterait pas. Sans compter que les postes du haut Indus et les plans de Médion ne vous laisseraient pas longtemps tranquilles dans la déchéance... Encore le sang; décidément, de quelque côté que je me tourne... Et puis qu'au moins Erodia reste intacte, si j'échoue! Elle continuera, ses solitaires choisiront un autre, plus tard. Sang pour sang, autant vaut qu'il jaillisse là-bas! » Tout le poussait à retourner en Occident. Après les forces réelles qui l'en avaient amené, les forces abstraites l'y remportaient, flux et reflux d'un même flot rouge.

Sa conquête était devenue exclusivement cérébrale. De groupe de faits, elle devenait groupe d'idées, et toutes ces idées, nées du désir de le ramener moralement à l'Orient, s'unissaient pourtant pour l'en éloigner matériellement. Il y avait là une contradiction inexplicable. « Je suis tout désorienté vraiment, » se dit Claude

et tout à coup il éclata de rire : « Désorienté ! ah ! les mots et leur justice... Oui, « j'ai perdu l'Orient » en voulant « perdre le Nord. » Désorienté ? Bien sûr, puisque je suis un homme d'Occident ! C'est donc Médion qui a raison ? Comme c'est drôle ! » Il s'interrogea, amusé presque. « Ah ! ça, se dit-il, tout se ligue pour m'écarter d'ici, et pourtant j'y suis venu et j'y ai trouvé ma vraie raison d'être : alors, qu'est-ce qui m'a conduit ici malgré tout ? Est-ce une loi absurde ? Il n'y a pas de lois absurdes. Ce n'est pas la politique coloniale, ni l'anéantissement du péril jaune, ce sont des raisons apparentes et circonstancielles, et non des lois. Quelle est la loi ? Je me rends bien compte que ce n'est pas ma volonté personnelle : eh ! oui, Claude le volontaire, dis-toi ça à toi tout seul. Tu n'y suffirais pas, tu serais déjà mort si tu avais voulu t'offrir ce rêve-là de ton propre gré. C'est une loi qui s'amuse à te mener et à te donner la force de durée nécessaire... Mais quelle est-elle ? J'aperçois bien celle qui me ramènera, mais celle qui m'a amené ? Et pourtant elles doivent être solidaires ! Quelle singulière chose ! Dans le premier sens je concevais très nettement l'Aventure, et dans le second sens je l'aperçois encore mieux. Mais entre les deux versants, dans *le présent* où je suis maintenant,

moi qui le demandais, qu'est-ce que je viens faire ? »

L'obstiné mutisme de la destinée se dressa devant Claude comme une muraille inouïe. « C'est impatientant ! Je m'occuperais de théologie que ce ne serait pas plus inconnaissable ! Et pourtant ces questions-ci ont une base matérielle, c'est une affaire d'ethnologie après tout, il y a des méthodes ! Ah ! oui, les méthodes ! Elles mènent à des contraires, et les contraires forment identité. Et dire que les modernes genre Médion vivent bien tranquilles en rêvant un univers de méthodes ! Quelle pitié ! Comme c'est petit ! Est-ce que je croirais en Dieu?... » Il sourit. « Non... Oui... Je ne sais plus, ça dépend. Et dire que je ne suis pas sceptique et que je crève de foi au milieu de ces gens-là ! »

Il s'affola durant des jours, comme un métaphysicien qui construit un système. Mais si le système est faux, il reste intéressant et il n'y a qu'à en refaire un autre en attendant le troisième. C'est un dilettantisme. Tandis que la situation se compliquait trop d'intérêts matériels, d'énergie active, pour qu'il fût permis de se tromper ! Le malheur attendait à la porte — et il n'y avait pas trop de temps pour se décider. Les ministres, eux, devaient étudier leurs combinaisons aussi, à part, et comme leur système était beau-

coup plus rudimentaire, ils devaient aller très vite dans l'examen des mesures à prendre! Claude, pensif, se promenait dans les rues des quartiers pauvres, obsédé de l'Idée fixe, regardant vaguement autour de lui, à peu près comme Newton dut regarder l'instant d'avant la chute de la pomme. Un soir, au crépuscule, des cris lui firent lever la tête. Des enfants, s'étant emparés d'un grand tonneau vide, montaient dessus et s'amusaient à le faire rouler, par un trépignement continuel les maintenant en équilibre. Et tout à coup l'un d'eux, s'y prenant maladroitement, glissa, tomba, et le lourd tonneau passa sur lui, l'étouffant à moitié. Au moment où Claude levait les yeux, il vit le petit corps pris sous la courbure des douves épaisses, gisant au bas de la masse ronde qui continuait son tour sur elle-même. Une image le frappa, il devint pâle. Déjà les autres enfants relevaient le petit pleurant et contusionné, et l'entraînaient parmi les objurgations des femmes accourues. Claude s'éloigna, courant presque, rentra dans son appartement en bousculant les plantons.

« Cet enfant c'est moi. et la grande masse ronde qui passe dessus, qui le jette à bas du fait seul qu'elle continue son tour sur elle-même... c'est la terre ! »

Lente, l'idée éveillée par l'analogie monta,

symboliquement, prit forme, devint spectre, le spectre même de l'Aventure assis en face du dictateur effaré. Une certitude se dégagea par degrés. « Mais c'est cela! Imbécile que j'étais! cria-t-il tout à coup. Qu'est-ce que je suis venu faire, quelle idée m'a mené ici contre toutes les circonstances qui maintenant me ramènent et me jettent en bas? Qu'est-ce que j'ai vu redescendre avec les paupières d'Erodia, à notre première entrevue? Mais c'est très simple! C'est le mouvement de la terre qui continue! C'est l'hémisphère qui montait autour de l'axe et qui redescend, et je redescends avec lui! Et je suis pris dessous! Au tour précédent je montais avec, vers l'Orient, et à présent il faut que je suive et que je repasse dessous, pour reparaître de l'autre côté; et si je reste immobile, comme cet enfant que le sol arrêtait et empêchait de faire le tour complet, je serai écrasé comme lui! Il n'y a pas de point fixe!

« Ce que je suis venu faire? Mais je le vois bien à présent! Je suis venu comme Napoléon voulait le faire, mais il s'est arrêté en Egypte et moi j'ai réussi, j'ai été jusqu'aux Indes comme Alexandre. Et comment se fait-il que j'aie réussi matériellement là où Napoléon a échoué, là où la tentative d'Alexandre n'a pas duré sérieusement, là où la domination de la Compagnie des Indes

anglaises a été brisée en 1856? Comment se fait-il que j'aie réussi matériellement? Je comprends l'orgueil de mes ministres : ce fait-là consacre pour eux le droit de l'Occident à dompter l'Asie. Mais ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, les malheureux, ce qu'il faudra que je leur explique et ce qu'ils n'admettront jamais, c'est que ma réussite matérielle est une ironie plus grande que l'échec de Napoléon, car si les destins de l'Orient m'ont permis, contre toute vraisemblance, de venir ici, — c'est pour être pris moralement par ce pays même! L'Occident a cru leur envoyer un conquérant, et il ne leur a envoyé qu'un fidèle de plus, un otage! Je suis venu ici, oui, mais pour changer d'âme, et c'est encore une fois l'Orient qui prend le dessus. Autrefois il repoussait les hommes de l'Ouest; maintenant il les accueille, mais il les modifie!

» La loi qui m'a poussé ici, c'est la terrible loi d'évolution, non d'évolution des races, mais d'évolution astronomique! Et voilà où nous ne nous entendrons jamais, les Européens et moi! Ce qui m'a mené, c'est l'Ellipse, la courbure fuyante de l'Ellipse, qui régente le cours de l'évolution terrestre, et *je fais le tour!* J'ai été amené, je suis remporté. Et je croyais être amené par l'expansion naturelle de l'Occident? Mais non! C'était une illusion. Le mouvement du monde m'a jeté

sur l'Orient, c'est à cause de lui que j'y suis parvenu alors que mes prédécesseurs avaient échoué, et je ne me maintiendrai pas plus que l'enfant sur le tonneau, tout à l'heure ! »

Il s'arrêta, baigné d'une sueur froide. une idée soudaine s'ouvrant :

« Ce n'était pas naturel, aussi, dit-il tout bas.

Il reprit, lentement :

— Ce qui arrive est juste. Ma conquête. telle que je l'ai entreprise, n'était pas naturelle. L'échec même de mes prédécesseurs aurait dû me le montrer. Je croyais que le perfectionnement moderne pourrait me faire réussir, j'avais la vue courte, et l'intérêt politique immédiat me cachait les conséquences abstraites de ma conquête. J'ai fait erreur. Le perfectionnement des armes et de l'Etat n'était pas en question, il n'a servi qu'à m'engager plus avant dans une impasse, et au lieu que j'aie réussi plus que Napoléon ou les Anglais, j'ai simplement poussé l'échec à ses extrémités. Ma conquête est *anormale.*

Les mots décisifs naissaient, un à un, de son esprit, hésitaient au bord de ses lèvres, puis sortaient et sa vie s'en allait avec eux. Il dit encore :

« Anormale, oui. Je comprends maintenant le trouble inconnu qui n'a cessé de me hanter depuis le départ de Paris, et qui reparaissait dès que le fracas de la guerre s'apaisait et me

laissait penser. Mais je ne voyais pas, il fallait que j'allasse au fond de l'erreur, que je vinsse ici pour cela. Quelle ironie! Ma conquête est anormale, parce qu'elle contrarie le mouvement des races, qui est de l'Est à l'Ouest. Comme l'enfant sur la tonne, j'ai sauté sur le monde au moment où il passait dans un des sens de l'ellipse, et maintenant, par la force naturelle je retombe. Je savais bien qu'il y avait, dans cette réussite, quelque chose contre nature. Les mouvements de conquête se sont toujours produits d'Orient vers l'Occident, et en nombre infiniment supérieur aux autres ; et ni Alexandre, ni Napoléon, ni les Croisés, ni les Anglais n'ont pu réussir. Ils allaient au rebours de l'Ellipse, et le tour suivant les ramenait. Moi, j'ai pris le mouvement beaucoup plus près d'un foyer, et cela m'a fait croire à la réussite, cela m'a mené beaucoup plus loin en sens inverse, voilà tout : mais je suis rejeté d'autant plus vite dans le vrai sens, et l'Europe que j'entraînais pourra peut-être bien s'installer matériellement ici, mentalement elle ne le pourra pas, c'est encore l'Orient qui viendra vers elle ; et elle le sent obscurément, d'où sa haine. L'Oriental descend vers elle du haut des plateaux, et arrivé chez elle par la conquête il lui apporte le vieux génie arya ; le flot des hordes tartares, hunniques, finnoises ou mon-

goles crée les Francs, ou les Russes, ou les Slaves; mais le courant contraire est impossible. Le génie arya ne remonte pas vers sa source, cela n'a aucun sens. »

Il s'interrompit, pensif:

— Erodia a donc tort?

« Non. Elle ne demande pas que nous revenions. Son idée est plus grande, et inattaquable. Elle demande que nous nous souvenions du Berceau, simplement, que nous n'oubliions pas que nous sommes les fils de l'Orient vierge. Elle me le disait : notre venue ne l'a ni gênée ni aidée. Elle n'a pas de peur, ni de désir, d'une présence réelle, mais elle veut une présence mentale. Il n'y a ni Orientaux ni Occidentaux au point de vue où elle se place. Il y a des Aryas. C'est à cause de cette idée qu'elle me disait encore : Tu es revenu. Elle a raison. Je suis revenu au Berceau, mais ce n'est pas avec mes armées, par elles et pour elles, que je suis revenu. J'ai eu raison politiquement, de prévenir le péril jaune et de détruire l'Inde des rajahs qui eux aussi oubliaient le Berceau : mais j'ai eu tort de donner à l'Europe la haine de l'Orient.

» J'ai faussé, par ma tentative, une loi cosmogonique, la loi immuable de l'évolution d'Est à Ouest. Voilà pourquoi ma conquête est absurde et ne peut durer. Plus mes lieutenants s'em-

ploieront à la consolider, plus ils s'obstineront dans l'erreur. S'ils essaient d'anéantir l'Orient vierge, ce sont eux qui deviendront les Barbares. Ah ! Ménières me l'avait bien dit à Paris ! Les Barbares, c'est peut-être nous, et l'être que nous cherchions, et que Médion et Dessort déclaraient impossible, il est ici ! C'est Erodia qui l'incarne.

» Et même si cela se maintenait, si j'installais ici par la force l'Occident, comme le veulent mes ministres, est-ce que le contresens secret ne ferait pas tout éclater un jour ou l'autre ? Il y aurait un vice latent, et il se développerait en raison directe de son contrariement. Non, non. Rien ne se fonde sur une erreur initiale, et cela a déjà trop duré. Il y a quelque chose d'anti-naturel. Je ne m'étais occupé que de l'intérêt politique de ma conquête, mais maintenant que les faits se taisent, où est *le pourquoi* de tout cela ? Une révulsion vers les origines morales de l'Europe, oui : mais pas une installation matérielle. Le divorce sociologique des races, oui, mais pas un divorce mental — et c'est justement le contraire que je voulais, et que l'Europe, entraînée par moi, veut encore ! Il faut réparer cela. »

Il laissa tomber sa tête dans ses mains, accablé.

« Réparer cela ! Ah! j'ai remué une sphère trop lourde ! Combien ces femmes de l'Orient vierge me sont supérieures ! Celles-là sont dans le vrai, elles ont compris le mouvement éternel ! Elles sont restées au centre asiatique, au Berceau, et au milieu des incursions de l'Europe et du despotisme des rajahs, elles ont sauvegardé l'idée des races. Nous croyions sottement que derrière notre exode nous avions laissé un désert, et que, là où était née notre race, tout était fini. Comme s'il n'y avait plus de champs quand la moisson a été enlevée ! Elles se chargent bien, les silencieuses, de nous montrer le contraire. Elles demeurèrent derrière nous, elles se reformèrent, intellectuelles, derrière les émigrants que nous étions, elles usèrent de nos inventions scientifiques et de nos libérations morales et théologiques, mais en en rejetant ce qui les entache d'erreur ; elles restèrent, elles n'allèrent pas à contre-sens, elles n'essayèrent pas comme nous de se jeter sur l'Est, d'aller régenter les Jaunes par exemple. Tournées vers nous, leurs frères oublieux, elles demeurèrent conformément à l'Ellipse du monde dont elles sont un des foyers — et elles attendirent ! « Je t'attendais » me dit Erodia. Et maintenant, maintenant que nous sommes revenus, en frères ennemis, elles restent inattaquable au fratricide,

elles ont résumé leur puissance dans un système qui n'a même pas besoin de représentant idéologique matériel, et qu'une armée n'anéantirait pas plus que l'idée par exemple de la pesanteur. Les frères ennemis sont revenus pour tout perdre, et voici qu'ils redescendront changés en moi, et qu'avec eux redescendra l'idée-mère, la pensée aryenne une fois de plus affirmée par ceux qui voulaient la tuer. L'éternel exode conquérant de l'Est vers l'Ouest, ce sont mes armées amenées qui vont l'entreprendre inconsciemment ; ah ! oui, nous sommes les Barbares, de toutes façons ! Nous l'étions au sens atroce en accourant ici pour exterminer, et nous le serons au sens vivifiant en reprenant les chemins d'Attila et de Timour avec une pensée féconde ! »

Il releva la tête, fièrement.

« Je les mènerai ! Allons, je suis un homme de l'Orient, moi, un fils du Berceau, un Arya qui se souvient ! Je suis chez moi ici, et je l'ai bien senti ! Seul peut-être de toutes les armées européennes, j'ai été logique en *revenant*, j'ai eu raison. Mais eux tous ont eu tort de revenir avec les idées de haine. Heureusement je n'ai pas été tué d'une balle imbécile avant d'avoir compris cela, et Ménières l'a senti avant de mourir, et il fallait bien que cette pensée vécût en quelqu'un, puisque Trénan est mort de con-

somption après que s'est tu le canon qui le faisait vivre, mort comme la haine même que j'apportais d'Europe et qu'il incarnait! Je suis un homme de l'Orient, et je ne commencerai à être un homme d'action, un conquérant, qu'en *revenant*, au prochain tour de l'Ellipse, sur l'Occident, avec l'idée de l'Orient vierge! J'aurais dû partir seul pour chercher à travers les mers et les montagnes, depuis Paris, l'idée centrale de l'Anarchisme, la vraie religion nouvelle dont le machinisme n'est qu'une parodie ; mais si les armées m'ont accompagné, c'est en escorte d'ambassade! Il n'y a eu que le simulacre d'une conquête ; la véritable va commencer. Ah! je suis bien un Oriental, oui, puisque je vais à présent me retourner contre l'Europe avec mes troupes! Mais je ne me retournerai pas comme Attila ou Timour, pour le vol et le crime, comme venaient le faire ici mes ministres, je convoquerai l'Europe mentale pour lui donner la foi qu'elle cherche! Un échange continuel s'opère; tout ce qui s'est passé à l'Ouest s'est passé inversement et exactement ici, l'Europe a envoyé un Timour en ma personne, comme l'Asie lui en avait dépêché un jadis ; l'Europe avait envoyé un Pierre l'Ermite contre l'Asie : l'Orient vierge va lui en rendre un autre, et ce sera moi! Il y avait un Sépulcre à délivrer? Il y a

maintenant un Berceau à reconnaître ! Tout cela se balance ; mais pourquoi faut-il que cet échange paraisse traîtrise ! Les Européens menés par moi étaient traîtres et fratricides envers l'Orient, et maintenant je sais que Médion, Dessort, tous les autres vont me juger traître et fratricide envers l'Europe ! L'échange est-il donc impossible sans violence ? Toujours l'accouchement dans le sang, toujours l'Idée atteinte à travers la chair. Quelle misère fatale !

» Allons ! Je suis vraiment arrivé au bout de mon idée ? Voyons, voyons... oui. maintenant, je suis devant elle totalement... Mais est-ce que je suis de force ? C'est effrayant ; je comprends, je vois, je vois ce qu'il faudrait faire, et... et quoi ? Qu'est-ce que j'ai, qu'est-ce qui me retient là, assis, la tête dans les mains ? »

Une crispation au cœur le saisit, il se raidit, hagard, les mains plaquées sur la poitrine. immobile. La douleur passa.

« Misère de corps, misère d'âme ! Voilà, voilà que je vois ce qu'il faudrait et que *je n'ai plus envie de le faire !*

» Est-ce parce que je vieillis, que je me sens seul, malade de cette névralgie au cœur qui m'emportera un de ces jours ? Est-ce parce que j'ai peur des conséquence de ma seconde conquête ? Est-ce plutôt parce que, maintenant que

j'ai vu nettement l'Idée, mon âme est satisfaite et ne trouve plus intéressant de la réaliser ? Mais oui, c'est cela ! La perversité intellectuelle, alors, mais à rebours ! Au lieu de faire une chose parce que tout me montre qu'il ne le faudrait pas, je ne veux plus la faire parce que tout me montre qu'il faudrait la faire ! Mais c'est absurde, absurde, et je sens que cette absurdité naît en moi, grandit, dévore tout le reste ! Voyons... je suis fatigué, je m'égare... »

Il s'écouta, livide, murmura :

«... Contrarier l'Ellipse... forcer l'erreur initiale à ses plus extrêmes conséquences... en faire une vérité... se maintenir malgré tout jusqu'au prochain tour de l'évolution qui remettrait les choses en place peut-être... s'obstiner dans le rêve de Napoléon.., ce serait bien grand aussi ! Bien grand, bien extraordinaire ! Et l'Europe, cette fois, serait consentante, tandis que dans le cas contraire j'ai tout à y ressaisir, en admettant que je le puisse... Contrarier l'Ellipse... lutter avec les lois ethnologiques, avec les lois cosmogoniques, quel idéal terrible ! La voilà, la lutte abstraite, l'ivresse du géomètre et de l'astronome appliquée à la puissance matérielle... »

Son bras étendu dessinait une série d'ellipses dans l'air.

« Oui... voilà les foyers, la courbure... lutter

avec ce signe-là, face à face, dompter cela... Ce signe-là, que mon bras évolue aisément, voilà mon ennemi... » Et soudain il tressaillit, criant presque : « Ah ! çà, mais, et l'Orient vierge, et Erodia, et ma foi, et ce que j'ai dit aux ministres, et tout ! Je renierais tout cela par désir de puissance ! Mais c'est fou, c'est inviable, c'est faux, et pourtant, pourquoi est-ce que j'y pense après tout ce que je m'étais promis? Perversité ou fatigue? Je sais bien que, si je contrariais l'Ellipse, cela réussirait quelque temps et finirait par échouer, tandis que l'autre conception, presque impossible au début, grandira forcément en vérité... Alors, est-ce que je n'aime pas assez la vérité ? Est-ce que je suis tout de même un Occidental ? Vraiment cela devient de la folie, l'homme ne peut toucher à ce qui est simple sans devenir fou... »

Et, prostré, des larmes froides coulant entre ses doigts serrés sur sa face, Claude Laigle s'abandonna. L'énergie surmenée depuis des mois, depuis des années, s'abdiquait enfin, se laissait aller inerte sur une houle de sanglots.

« Je n'ose pas, je n'ose pas, voilà... Je ne suis pas sûr... Ah ! Erodia, comme tu es loin ! Mais ce n'est pas toi qui me désespères et m'inquiètes, ton Idée est juste et calmante... C'est l'Ellipse qui m'effraie. Dois-je céder — et quel labeur de-

vant le désaveu de l'odieuse Europe ! Dois-je avec impiété remonter violemment le cours du mouvement des races, désavouer l'ordre éternel ? Et suis-je même de force devant cette abominable, infâme et despotique pensée-là ? Elle me tente, Erodia, elle me tente, ne le sens-tu pas ! C'est que j'ai vécu trop longtemps là-bas, avant de te connaître ! Si j'étais venu ici plus jeune... Non ! non, je mens. C'est par lâcheté que je veux remonter l'Ellipse, parce que je ne serais pas seul, parce que les autres m'aideraient, parce que *c'est plus facile*... Quelle honte ! »

Tout bas il appela :

« Claude Laigle ? Où es-tu, Claude Laigle ?

Il rit avec amertume.

« C'est bien l'Idée dont tu croyais vivre qui te tue, va, Claude Laigle... Tu te pensais idéologue ? Mais tu n'as jamais été fort que dans l'action, faible que devant les idées, au fond. Tu es bien un conquérant, va, un actif, tu n'es bon qu'à cela, tu vois bien. Tu es le Timour, le Genséric, le stupide et farouche meneur de brutes qui démolit pour que les siens installent leurs petits systèmes, vaquent à leurs besognes, satisfassent leurs manies et leurs habitudes, comme chez eux ! Tu as pris un bain de sang ici, il y a des mois, et maintenant tes soldats et tes ingénieurs bâtissent, arrangent, nivellent, appliquent leurs

méthodes ! Tu vois bien que tu t'es donné beaucoup de mal pour faire exactement comme les autres ! Tu n'es bon à rien devant l'Idée fixe, tu la vois et tu es trop petit pour en rien faire... Tes émules au moins ne la voyaient pas, et ils étaient bien tranquilles... Tu as cherché ta perte, Claude Laigle. Tu as poussé la machine ronde dans un sens, comme les enfants que tu as vus, et à présent elle tourne, sans s'occuper de toi, et tu tombes, et c'est le monde entier qui pousse pour te faire tomber... Et tu n'accéléreras pas le mouvement parce que tu serais tout seul à essayer, et tu ne le remonteras pas parce que tous les tiens n'y suffiraient pas davantage... Tu es un homme ordinaire, un épisodique, et tu as en plus le malheur de t'en apercevoir, et de t'en apercevoir au bout de tes forces, Claude Laigle, Claude Laigle... Ah ! qui envisagera sans terreur une Idée essentielle ? »

Le fantôme de l'Aventure, déliant les fleurs irréelles, se leva, les jeta mortes, et sortit. Et Claude, épuisé, à travers ses larmes le vit s'éloigner, avec une face ironique qui riait par dessus l'épaule.

## XII

### LE SOIR SUPRÊME

Il ne fut pas reparlé de la conversation violente à l'issue de laquelle le généralissime était mort. Médion et Dessort demeuraient stricts dans les conseils, et hormis le règlement des questions journalières Claude Laigle s'enfermait dans un silence absolu. Quelque temps s'étant écoulé, il reçut un message d'Erodia.

« As-tu parlé déjà, ou attendras-tu le retour en Europe ? écrivait-elle. J'ai travaillé de mon côté : l'Idée gagne de plus en plus, j'ai de bonnes nouvelles, des adhésions dans toute la vallée du Gange, des attaches dans l'Oude, un consentement presque complet du Mysore et du

Népaul, qui d'ailleurs t'ont plutôt appelé secrètement que détesté. Beaucoup avaient marché par force, sur l'ordre des Japonais et des princes, Tes ministres le savent-ils ? Mes associations prennent puissance et contact partout, l'idée aryenne sera sauve. Je dois venir jusqu'à Lahore, avec une grande escorte, une partie de mes femmes, et un peuple d'affiliés que je traîne avec moi. Il est utile que nous nous revoyions. Peux-tu quitter Delhi et revenir à ma rencontre ? » Il hésita, puis se décida. Delhi lui était odieuse, doublement, par l'obsession du sang et par l'idée brisante de l'Ellipse qui venait de l'y atteindre. Il annonça un projet d'inspection des camps vers les frontières du Kashmir, partit pour Lahore. Les ministres devaient l'y accompagner, puis le quitter pour parcourir les provinces. Il acquiesça à cette mesure de sollicitude où il devinait le soupçon, fit le voyage avec indifférence entre eux. D'ailleurs ils l'évitaient discrètement autant que leur présence n'était indispensable. Il s'isola dans les marches, malade, souffrant du cœur et d'une sorte de stupéfaction sourde, n'entrevoyant plus que confusément un réveil de son intelligence par la confrontation avec la Visiteuse des âmes.

« Je me relèverai d'un seul coup, peut-être, en la revoyant... »

Des paysages connus frappèrent ses yeux. On reprenait inversement la route suivie depuis Lahore, après la grande victoire, vers l'investissement de Delhi, et il retrouvait des impressions, le sentiment de l'acte décisif, ce sentiment qui, jadis, hâtait sa chevauchée près de la calèche du vieillard terrible. Mais depuis un monde de songes s'était levé, combien dissemblable! On traversa de vastes campements. Partout, sur les chemins militaires, le dictateur constata les préparatifs de départ, que les ministres avaient hâtés. Des divisions furent croisées qui s'acheminaient vers la vallée de l'Indus et les transports embossés sur le fleuve; d'autres l'étonnèrent qui remontaient vers le Nord parallèlement à son escorte. Il interrogea Médion, des prétextes évasifs, bien que vraisemblables, furent donnés; seulement, un matin, Claude ne vit plus ces troupes dont la direction lui semblait menaçante. Elles avaient disparu, cheminaient derrière des bois et des collines sans qu'il pût les soupçonner. Tout autour de lui, dans les villages et les fortins, la mobilisation s'agitait pour l'exode vers l'Occident avec une activité surprenante. La force se retirait trop précipitamment, pour ne pas inquiéter Claude Laigle, il semblait que Médion et Dessort eussent renoncé bien vite à leurs idées de surveillance.

Des convois d'artillerie encombraient les passages. L'Occident, décidément, commençait le reflux de ses vagues d'hommes, tout décelait la brisure, la lente attirance du pays quitté ramenant les fils du Dynamisme après la tâche faite. Aux approches de Lahore l'impression s'accusa : les quartiers militaires n'étaient point vides, mais une immense quantité de charrois s'y accumulait, tout débordait de bagages empilés. L'Europe reprenait les siens, Claude en fut frappé. « Les maintenir même ici, au rebours de l'Ellipse, dans l'effort à contre-sens? se dit-il. Mais ce sont eux qui semblent ne plus y tenir; ils s'en vont avec empressement. La solution que je souhaitais est donc enfin celle qu'ils vont prendre machinalement? Evidemment Médion et Dessort activent tout ceci, pressent le départ; je ne vois pas clairement leur intention, on la dirait modifiée depuis notre entretien. Oui, mais le tout n'est pas de revenir tels qu'ils sont partis, le tout est de revenir avec une âme changée, et leur âme est la même. Moralement, ils n'ont rien appris ni rien oublié, et c'est là qu'il me faut intervenir. Allons, j'agirai, j'agirai! J'étais fou en songeant à maintenir l'effort à contre-sens, je ne sais quelle dépression morale était en moi. C'est bien l'autre solution qu'il faut, l'Idée de l'Orient vierge de-

meure, je ne m'en effraierai plus quand j'aurai vu Erodia... » Il se sentit rasséréné, espéra. A mesure qu'il se rapprochait du Nord et du Berceau, l'Oriental qu'il était reprenait des forces.

Il parvint à Lahore en observant et en méditant. Rien de suspect ne lui apparut plus d'ailleurs. A l'arrivée il eut des nouvelles d'Erodia. Quelques jours seraient encore nécessaires pour qu'elle le rejoignît. Il résolut d'attendre, très calme. En ces quelques jours, parmi les soins extérieurs, l'encombrement des troupes et les soucis du départ, une confiance extrême le ressaisit, il fut presque joyeux, ranimé, non de la présence prochaine de la Visiteuse, mais de la douceur de l'Idée, reparue en son esprit avec moins de doute. Le spectacle même du reflux des Occidentaux le pénétra de la conviction qu'il fallait agir avant que ce reflux le remportât lui-même, unité plus importante, mais fondue dans la masse. Il était malade, mais son esprit se clarifiait de cette maladie même ; il était arrivé, par delà les angoisses de sa logique et de son énergie, à ces régions relativement calmes où l'on jouit abstraitement d'une idée pour elle-même, sans tumulte, comme ces places d'eau miroitante et tranquille qui sont au centre des maëlstroms. Le tournoiement contradictoire des forces l'enserrait et le maintenait dans un équi-

libre relatif, il était au fond du cyclone et croyait planer au-dessus, hors d'atteinte! L'étrange illusion des moribonds qui parlent de voyage en des pays frais le soutenait dans un bonheur idéologique. Un dernier sursaut le remettait debout, et il croyait au premier mouvement d'une énergie rajeunie! Il attendit ainsi la Visiteuse.

Et tout à coup il s'inquiéta. Son bonheur, à mesure qu'il reprenait une forme tangible et s'approchait de lui sous l'apparence d'un être, lui sembla exposé à un péril qu'il ne pouvait définir. Etait-ce le magnétisme de l'amour qui l'avertissait ainsi? Il se rappela l'air soupçonneux et préparé des ministres, la face fermée de Médion, le sourire crispé de Dessort. Peut-être méditaient-ils quelque surprise... « Allons donc! Je suis le maître, personne ici ne bougera sans que je le veuille! » Malgré tout il eût préféré peut-être qu'Erodia ne vînt pas en ce moment. Il la rêvait restée là-haut, inaccessible, l'énigmatique déité de l'Orient vierge, avec ses solitaires prêtes, quand elle aurait vieilli, à mûrir l'Idée conservée, si elle n'avait pu fleurir encore. Il pensa presque le lui faire dire, convoqua des courriers, puis les renvoya sans message, révolté à cette pensée. « Que dirait-elle! Décidément je suis encore affaibli, pour avoir des scrupules pareils... J'ai l'air d'un tyran qui se défie, c'est ridicule. »

Un trouble lui resta, dont il s'irrita sourdement sans parvenir à le chasser ni à en préciser les causes.

La saison des pluies était revenue, d'étouffants orages planaient, crevaient en torrents tièdes, l'odeur des plantes et de la terre surchauffée donnait le malaise, l'électricité de l'air exaspérait la pensée. Claude lui attribua ce vertige de doute, cette défiance. Les jours passèrent, Erodia ne parut pas, des retards évidemment dus à la saison l'arrêtaient en route. En même temps Claude Laigle observa de singuliers mouvements de troupes dans les environs de Lahore. Profitant d'une accalmie dans les pluies, il sortit de la ville, reconnut avec surprise et crainte des divisions qu'il avait vues suivre des routes parallèles à la siennne depuis Delhi, et qui avaient tout à coup disparu en route. Elles n'avaient donc pas obliqué vers l'ouest, vers l'Indus? Pourquoi avaient-elles cheminé ainsi jusqu'à Lahore, ostensiblement d'abord puis en secret? Un soupçon terrible lui traversa l'esprit. Médion se jouait de lui! Quel but à ce convergement de troupes..? Il se rappela que ces divisions avaient disparu un matin, après une question posée par lui, interrogea Médion distraitement, puis les chefs de corps: les réponses furent vagues... il avait dû se tromper de numéros de régiments... ces corps

étaient en partie destinés à remplacer les effectifs qui allaient quitter la ville et le Kashmir. La confusion était bien explicable dans le grand bouleversement de la mobilisation : et puis une moitié des troupes qu'il voyait avait réellement quitté l'autre moitié qui devait maintenant descendre l'Indus sur les transports... Les raisons d'intendance et d'administration s'établirent, précises en elles-mêmes, mais fatigantes, obscures par la multiplicité des détails. Claude Laigle renonça à y voir clair, puis s'en détourna, ressaisi par l'Idée fixe qu'effaçait tout. Il se tenait sur ses gardes, mais jugea excessives ses inquiétudes. D'une mauvaise volonté indéniable à une tentative directe, il y avait un abîme que personne n'oserait franchir. La Dictature, d'ailleurs avec la terrible discipline de l'Anarchisme, lui créait un droit, le sauvegardait. Médion et Dessort, si même ils osaient, ruineraient leur propre cause devant la Confédération, — et c'était immédiatement, la cour martiale... Mais non, c'était par trop improbable. Leur haine ne serait libre de s'exprimer qu'en Europe, et après décision du conseil des légats. Claude s'absorba dans l'Idée, reprenant des forces pour elle seule. D'ailleurs l'arrivée d'Erodia fut annoncée. Un jour de plus, et ses escortes libres camperaient au sud-est de Lahore. Claude reçut la nouvelle devant

Médion, observa sa figure, n'y vit qu'une indifférence maussade, l'expression d'un mécontent qui va voir s'accomplir une sottise où il ne peut rien — et il sourit intérieurement.

Son rang, et le cérémonial usité devant les Hindous, lui interdisait de se rendre au devant d'Erodia et de son cortège. Il attendit leur venue. Le lendemain, l'établissement des campements des Hindous fut connu à trois heures. Mais un nouvel orage éclata brusquement, épouvantable, les rues de Lahore, les quartiers militaires furent inondés d'une pluie tumultueuse, d'une trombe brisée avec une violence inouïe, un désordre s'ensuivit. La réception ne pourrait encore avoir lieu, il fallait attendre. Claude s'irrita. A quatre heures, l'orage atteignit son plus haut degré d'intensité. Dans la maison du dictateur se pressait une foule d'officiers et de dignitaires assemblés pour la venue d'Erodia et anxieux du temps. Tout ce monde se mêlait, penché aux windows et au bord des terrasses, causant avec animation. Et soudain Claude Laigle, dans le fracas d'un coup de foudre qui ébranlait la maison dans ses bases, se sentit touché doucement au bras, regarda. Un officier de cipayes le saluait cérémonieusement. Quand la tête de l'homme se releva, les paupières cillèrent, Claude tressaillit, reconnut un serviteur

d'Erodia vu auprès d'elle, jadis, au Pamir. L'homme dit très vite et très bas :

— *Elle* est ici depuis hier soir et ce n'est pas l'orage qui l'empêche de venir. Elle s'inquiète. Il y a des cordons de troupes européennes au sud-est de la ville, elles remplacent les troupes de cipayes dont je fais partie et qui sont prêtes si vous en avez besoin. Des consignes ont été données pour cela, le saviez-vous?

Il s'éloignait, un nouveau coup de tonnerre s'abattit, et tomba autant dans l'âme de Claude Laigle que sur la ville. Il chancela, ébloui de rage et de terreur, s'appuya à une balustrade, on s'empressa. « Rien, dit-il, une douleur fugitive au cœur... Le contre-coup de la foudre... Ce n'est rien... » Il chercha des yeux Médion et Dessort, les vit calmes, impassibles, l'air ennuyé. « Messieurs, dit-il, décidément la réception est remise à demain. Vous serez libres de vous retirer à la première accalmie. » Hautain, avec un salut bref, il disparut, rentra dans son appartement, un jaillissement d'idées violentes lui sautant dans l'âme à la briser, et en même temps raidi par l'imminence du danger, qui le sauvait enfin de ses doutes. Tout, plutôt que douter! Le sang bruissait en lui comme un bouillonnement de cataracte. Il s'enfonça les ongles dans les paumes, balbutiant : « Ah! je savais

bien... Agir! Il faut agir. Ces modernes, les voilà! Ainsi ils osent! Eh! bien j'aime autant cela, nous allons nous décider tout de suite! »

La colère le convulsait, en une seconde il était redevenu le Claude Laigle de l'Anarchisme, le conquérant de Delhi, le Maître. « Nous allons voir si j'ai l'armée ou si je ne l'ai pas, si des sous-ordres... » Mille desseins se jetèrent furieusement dans son esprit. Il pensa faire saisir Médion et Dessort à l'instant même... « Mais non! Ils ne sont sûrement pas seuls, ils ont des affiliés parmi les chefs de troupes... Cela leur donnerait l'éveil, je ne saurais rien... Et puis, ne brusquons pas, il faut des preuves. Une arrestation laisserait aux autres le temps de détruire ces preuves. Et puis ces consignes seraient expliquées sournoisement... Non, ce n'est pas cela. D'abord, il faut sauver Erodia, trouver un prétexte, une ruse pour empêcher ces troupes de... Quel heureux hasard que cet orage interdisant la réunion! Tout serait peut-être irréparable à présent. J'ai jusqu'à demain pour aviser! Ah! cria-t-il, quel dégoût! Mais je la sauverai, il est encore temps. Je serai là, je parlerai, je mènerai l'armée, dussé-je me servir d'abord des régiments indigènes pour prévenir une échauffourée. Est-ce qu'ils oseraient l'assassiner, tout de même? Mais moi, alors, moi qui ai l'Idée aussi? Non,

ils veulent ruser, gagner du temps, simplement, inventer je ne sais quel retard... Ou alors ils croient peut-être que c'est moi qui médite contre eux quelque violence, et ils se garent... Quelle alternative! Mais d'abord, d'abord la voir! Oh! comme cet Occident me pèse, comme j'en ai assez! Tout quitter, oui, vivre là-haut, au Berceau, avec elle, en empereur inaccessible, et conquérir lentement par des livres le monde qu'ils me disputent dans les faits! Oui, mais... ce serait reculer tout de même. Ils agissent, j'agirai. Demain je serai au nord-est de la ville, près d'Elle, avec ses femmes, et son génie, et les troupes cipayes, et demain je ramènerai avec moi cette élite des vrais civilisés sur l'Europe et sur le Dynamisme! Je les ramènerai avec moi en Europe pour diriger mes foules et y semer l'Idée, et l'on verra si l'on ose porter la main sur moi! Voilà une minute qui décide tout, je n'hésite plus, ils l'ont voulu; ce n'est plus en égaux que je leur ramènerai les Orientaux, c'est en maîtres! »

La fureur qui l'étranglait jaillit en joie terrible, d'un revirement brutal, et il se dressa, prêt.

Deux heures plus tard, dans une mauvaise carriole attelée de l'équipe d'une prolonge d'ar-

tillerie, Claude Laigle roulait dans la banlieue de Lahore, vers les campements d'Erodia.

Il était sorti sans difficulté, la maison vidée de visiteurs, les ministres disparus. Sous la pluie torrentielle les rues et les cours étaient désertes, aucune voiture attelée n'y restait, il avait dû aller jusqu'à un poste voisin, réquisitionner des chevaux dans une batterie montée, et les artilleurs avaient à grand'peine trouvé dans un hangar une voiture à bâches, qu'ils avaient adaptée tant bien que mal. Les quatre chevaux galopaient, parmi des secousses et des jaillissements de boue. L'obscurité était venue, il faisait presque froid maintenant, l'humidité extrême saisissait, l'averse était ralentie, mais les routes complètement défoncées. Roulé dans son manteau de guerre, sous les bâches rugueuses et imprégnées d'eau, Claude Laigle, exaspéré, attendait l'inconnu, ne pensait plus, presque inconscient, vivant d'une vie seulement physique, regardant les croupes bondissantes des chevaux où vacillait le reflet des lanternes, la campagne sombre, les palmiers brisés par l'ouragan, les lignes de feux de la ville. Aux postes avancés il se penchait vers l'officier de garde, montrait une face brusquement éclairée, jetait un « service secret » et l'attelage repartait dans les cahots, sous le fouet des trois con-

ducteurs dont claquaient les grandes pèlerines.

Cela ressemblait à une fuite. ce départ vers le triomphe de l'Idée, et une ironie amère saisissait parfois le cœur de Claude Laigle. La nuit, l'averse, cette carriole misérable, tout le sinistre et le piteux de l'Aventure dénouée ainsi dans la boue après être née du sang... Mais demain peut-être se lèverait un Soleil irréel! Des images passaient vaguement, Louis XVI sur la route de Varennes, une vieille gravure contemplée dans l'enfance... Les boulevards de Paris, le soir de l'explosion de l'Elysée... L'assaut de Delhi... La face de Ménières sur la serge sale.. Erodia, les roches roses, les cheveux opulents, le Berceau courbe... Trénan inerte, tombé sur un bras de fauteuil... Et l'Idée montante, planante au ciel invraisemblable des métaphysiques...

« Approche-t-on? Je ne vois rien. Approche-t-on? On n'entend rien. »

La banlieue était déserte, des lueurs sulfureuses traînaient sur les flaques d'eau. La voiture engluée de boue vira sur une route ronde, des lumières lointaines parurent. Claude sursauta. Etait-ce le campement des solitaires et de leurs escortes? Oui, c'était la direction. Les lumières se précisèrent dans les rideaux de pluie devenus moins denses. Erodia! Erodia! Des grondements éloignés de tonnerre roulaient sur

la plaine, l'orage reprenait, mais sèchement, l'averse s'éclaircissait, s'arrêtait presque. Et tout à coup aux grondements un bruit plus précis se mêla par degrés, par saccades brusques, un bruit que Claude crut reconnaître, mais presque indiscernable de l'orage. Pourtant...? Non! Il se pencha sur le bord de la carriole, cria :

« Dans combien de temps serons-nous aux lumières?

— Encore trois quarts d'heure, répondit un servant, à demi tourné.

— Pressez, pressez... C'est si loin, ces lumières? On les toucherait...

— Ça n'a pas l'air, mais c'est loin. Et puis, la route...

— Vous n'entendez rien, à part l'orage?

— Non, dit l'homme. Ça fait un peu le bruit des mitrailleuses, on croirait... mais...

Il criait par hoquets, dans les cahots de la voiture et le sifflement du vent.

— ... Le bruit des mitrailleuses?

— Dame! oui... il n'y a pas de raison... Pourtant j'ai entendu dire en ville, aujourd'hui, qu'il y avait mutinerie des cipayes, et que ça pourrait bien chauffer... On n'est jamais sûr avec ces gens-là... C'est déjà arrivé...

— Mais les cipayes ont été déplacés, ils ne sont pas dans cette direction-ci. S'il y avait

troubles, même jusqu'à nécessiter le canon, le bruit ne viendrait pas de ce côté...

— Peut-être bien... Je ne sais pas...

Claude se rejeta dans l'ombre... « Et on ne me suit pas ! Qu'est-ce qu'il y a ? Trois quarts d'heure encore ! On ne me suit pas ! Est-ce que l'on croit que je ne vais rien faire... on a dû me voir partir, je ne me suis pas caché... Ou bien est-ce déjà trop tard ? Oseront-ils ? Erodia, Erodia ! »

Du temps passa. L'artilleur plus proche de Claude se retourna brusquement.

— Il vient de la cavalerie en face et par côté. Mais je ne sais pas ce que c'est...

— De la cavalerie ?

— Oui, tenez, on entend...

Dans l'accalmie un grondement sourd et régulier parvenait.

— Ça n'est pas des cipayes en tous cas... ils ne sont pas montés... Il n'y a pas de danger...

— C'est une grand'garde ! cria la voix lointaine du conducteur en flèche. C'est les nôtres. Pas de danger !

— Seraient-ce *eux* ? se dit Claude. Pas de danger ! ajouta-t-il avec amertume...

Le piétinement grandit. Du fond de ténèbres des silhouettes indistinctes se détachèrent en deux masses venant à l'encontre, une de face, l'autre obliquement.

— N'arrêtez pas !

L'attelage se cabra, enveloppé de coups de fouet, la voiture roula furieusement, entraînant Claude tout ensemble affolé et calme. « Si c'est *eux*, tout se dénoue, allons... » Et soudain les cavaliers parurent tout proches, il attendit des cris lointains, un « halte ! » Le mot de passe était prêt à sauter hors de ses lèvres; mais les autres ne crièrent rien, se disloquèrent. La voiture fila. Les grandes ombres virevoltèrent, s'écartèrent pour la laisser passer, puis s'allongèrent au grand trot, aux deux côtés de la carriole. Et tout à coup, dans une rafale, deux clameurs se croisèrent :

— Confédérés !

— Qui êtes-vous?

— Confédérés !

Une, deux lueurs vives brillèrent à droite de Claude Laigle surgi hors des bâches. Un cavalier le frôlant presque allongeait le bras, deux coups de revolver éclatèrent, puis trois autres, un cahot terrible arrêta net la voiture dans un glissement de boue, un cheval d'attelage s'abattit, une lanterne cassa, le conducteur plus proche de Claude poussa un juron.

— Confédérés, on vous dit ! Vous êtes donc sourds ou fous !

Une face se pencha.

— Vous ne répondiez pas, aussi !

— Un cheval tué ! Nous voilà propres ! Et service d'urgence !

Les cavaliers entouraient la voiture. Claude se leva résolu ; il allait crier : « Un autre cheval, vite ! » Lorsque la parole se figea sur ses lèvres. A la lueur de la lanterne restée il reconnut l'homme qui avait tiré : c'était Médion !

Celui-ci prononça, très rapidement :

— Inutile de continuer. *Nous en revenons.*

Claude bégaya :

— Vous avez osé !...

— L'Idée vous reste, dit Médion avec un rictus. Vous en userez à votre gré, tout seul. Quant aux gens de *là-haut*, ils étaient de trop, l'Europe m'approuvera. D'ailleurs, *elle* a été frappée par hasard...

Dans une brume de sang, Claude entendit la voix tonnante de Dessort :

— Quelle erreur ! Après l'échauffourée de tout à l'heure, ce désordre... s'explique... Nous n'avons pas entendu quand vous avez crié... Attelez un autre cheval .. Service du dictateur !...

La main de Claude se crispa dans sa ceinture, cherchant son revolver. Médion vit le mouvement, se rejeta en arrière, et Claude, d'un seul sursaut, se roidit contre le rebord de la carriole, le bras tendu pour tuer. Mais tout à coup, dans l'effort, une douleur abominable le saisit au

cœur, une rupture décisive de vie! Il agita la main, le revolver tomba, et son corps plié en deux chavira en tournoyant, le cou disloqué, les bras hors de la charrette, dans le vide.

Médion se pencha.

— Le maître est évanoui!

Les têtes s'approchèrent. La langue de Claude, entre les lèvres ouvertes, remuait. Médion cria très fort :

— Un accident... Sa névralgie au cœur l'avait pris ce matin encore... Cet orage la favorisait... Il a voulu sortir tout de même...

— Oui, cria Dessort, pour voir l'échauffourée des cipayes... Nous l'avions dissuadé, il est sorti malgré son état... Et cette alerte par là-dessus... Le saisissement...

La langue de Claude ne remuait plus. Tous se turent. Il y eut un silence effrayant. Et tout à coup, la voiture bougea, le dictateur vacilla, la pauvre tête inerte vint en lumière, montrant des yeux révulsés.

— Le maître est mort!

Les soldats se bousculèrent, terrifiés, un désarroi de chevaux et d'hommes fit du bruit, étouffant les paroles des ministres. Ils se frôlèrent, poussés contre le cadavre, gesticulant.

— Il ne faut pas qu'on sache cela, dit tout bas Médion.

— Assurément.

— Un accident... une crise subite et funeste...

— Les suites de tant de fatigues pour la cause... Il est mort après l'œuvre faite...

— Son œuvre... la nôtre... celle du soir de la déclaration de Paris...

D'un regard froid ils se comprirent. Claude Laigle, les reins cassés en deux, pendait toujours à demi sur le rebord de la carriole, les bras en dehors, ballants.

Comme, sur la face molle du cadavre, la pluie continuait de ruisseler, ils déchirèrent la doublure de soie d'un capuchon, et l'en couvrirent.

Janvier 1895 — février 1897.

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE PREMIER

### Les forces



## LIVRE SECOND

### L'idée fixe



Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

